



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



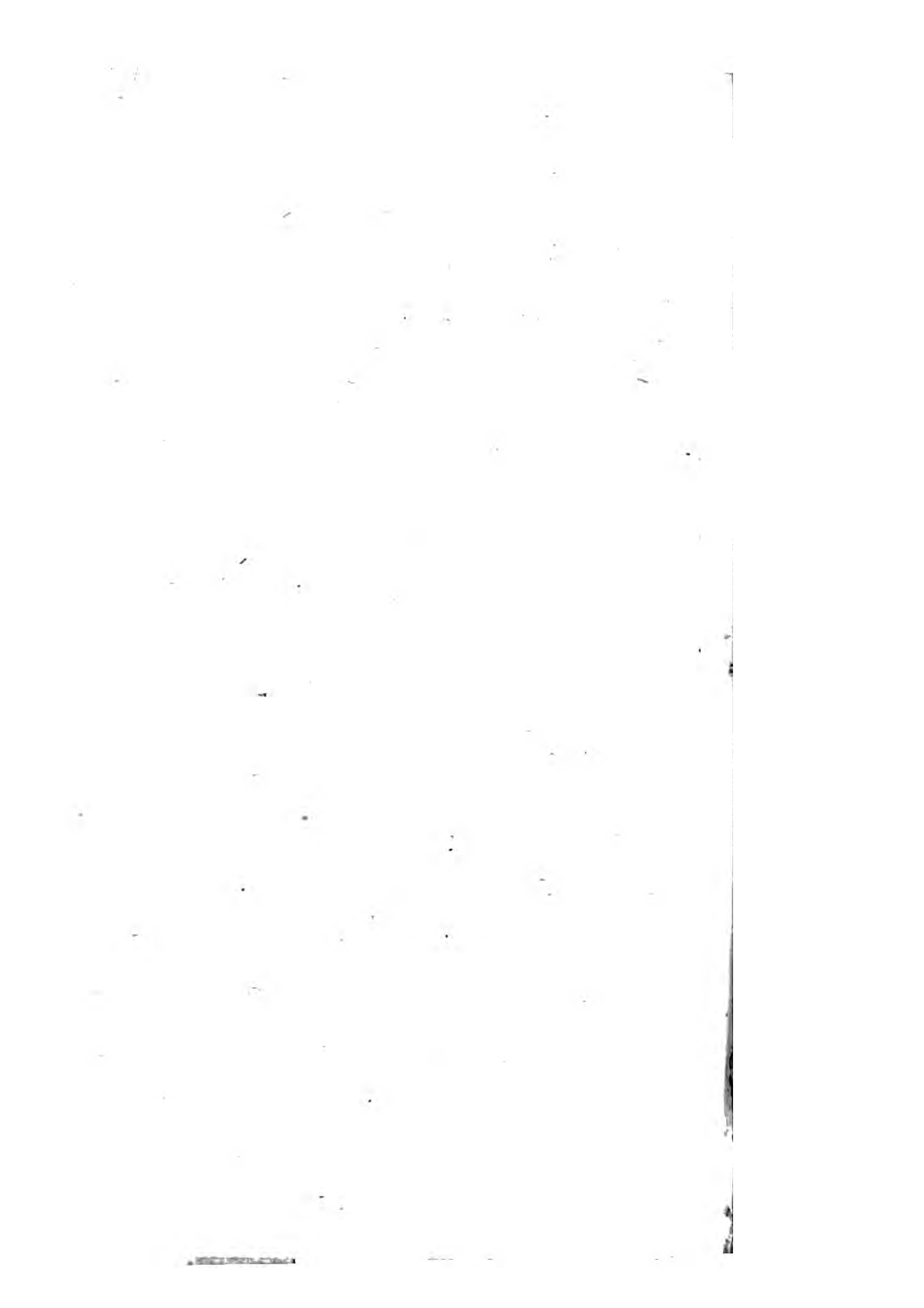
T.M.A. 532

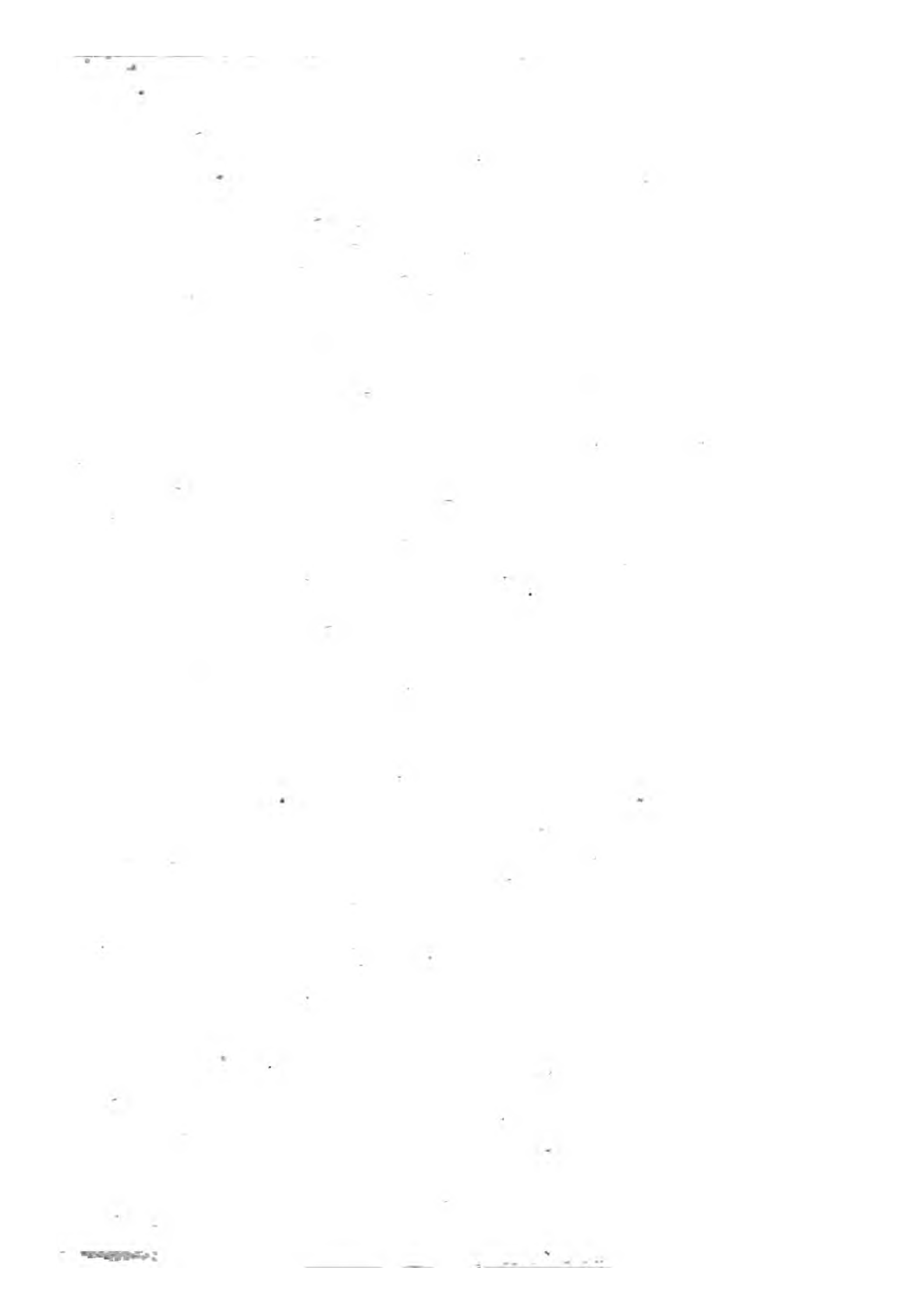
173 e 18

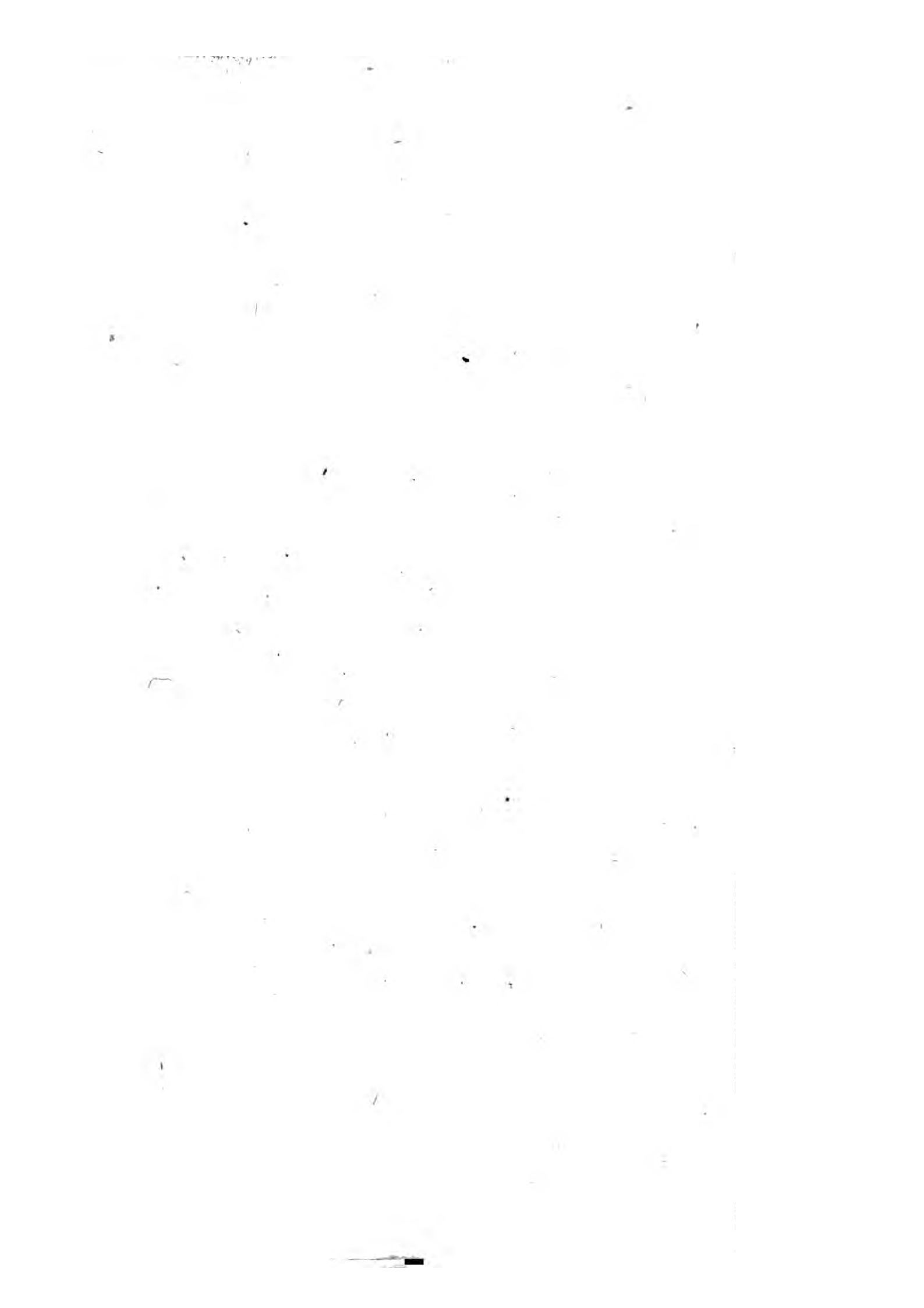


BLACKWELL LTD.
BOOKSELLERS
48 to 51 BROAD STREET
OXFORD

EX LIBRIS
GUSTAV







LE
THEATRE
ANGLOIS.

..... *Non verbum reddere verbo.*

TOME II.



A LONDRES,

M. DCC. XLVI.

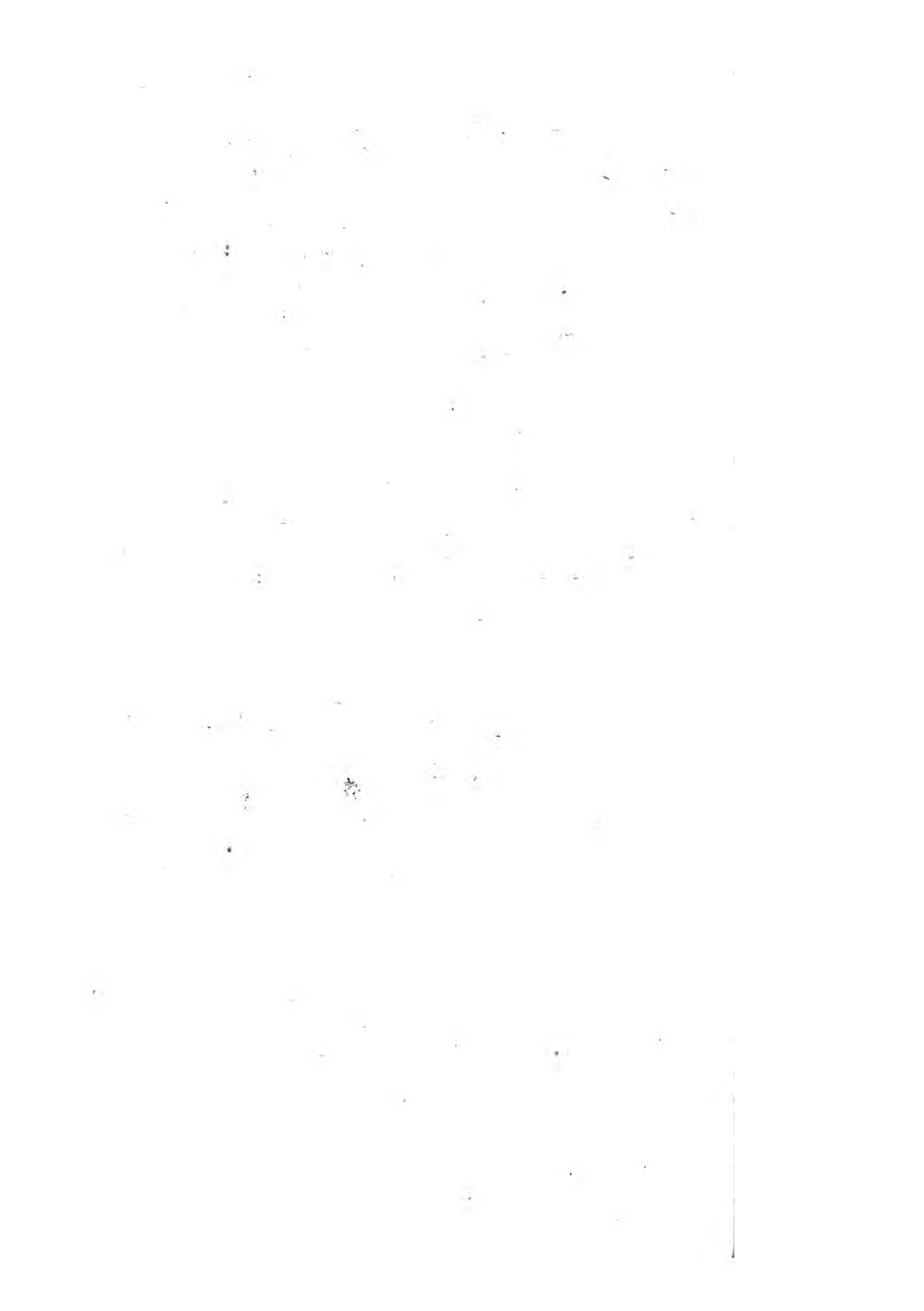


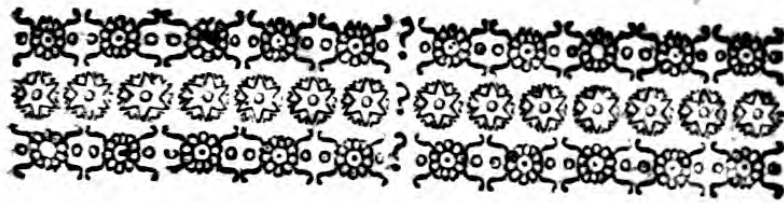
L A V I E
ET LA M O R T
D E
RICHARD III.
ROI D'ANGLETERRE,
TRAGÉDIE
TRADUITE DE L'ANGLAIS
D E
SHAKESPEARE.

Tome II.

A

(1)





PERSONNAGES.

EDOUARD IV. ROI D'ANGLETERRE.
EDOUARD, PRINCE
DE GALLES. } Fils d'Edouard
RICHARD, DUC } IV.
D'YORK.
GEORGE, DUC DE CLARENCE, Frere
d'Edouard IV.
RICHARD, DUC DE GLOCESTRE,
Frere d'Edouard IV.
LE CARDINAL, Archevêque d'York.
LE DUC DE BUKINGHAM,
LE DUC DE NORFOLK,
LE COMTE DE SURREY,
LE MARQUIS DE DORSET, Fils
de la Reine Elizabeth.
MILORD GRAY, Fils de la Reine.
LE COMTE DE RICHEMONT;
L'EVESQUE D'ELY,
MILORD HASTINGS,
SIR THOMAS VAUGHAN,
SIR RICHARD RAT- } Seigneurs atta-
CLIF, } chés au Duc
MILORD LOVEL, } de Glocestre.
CATESBY,
SIR JAMES TYRREL.
MILORD STANLEY,

LE COMTE D'OX-
FORD,
BLOUNT,
HERBERT,
SIR GUILLAUME
BRANDON,
BRAKENBURY, Lieutenant de la Tour
de Londres.

} Seigneurs atta-
chés au Com-
te de Riche-
mont.

DEUX ENFANS DU DUC DE CLARENCE.

MILORD, Maire de Londres.

SIR CHRISTOPHE URSWICK, Prêtre.

ELISABETH, Femme d'Edouard IV.

MARGUERITE D'ANJOU, Veuve
de Henry VI.

ANNE. Veuve d'Edouard, Prince de Galles.

LA DUCHESSE D'YORK, Mere
du Roi Edouard IV. du Duc de Clarence,
& du Duc de Glocestre.

LE PREVÔT, COURTISANS, CITOYENS,
PHANTÔMES, SOLDATS, &c.

La Scene est en Angleterre.

NB. Quoique cette Tragédie soit intitulée: *La vie
& la mort de Richard III.* elle ne comprend
guère que les huit dernières années de sa vie :
car elle ouvre, par l'emprisonnement du Duc
de Clarence en, 1477, & elle finit par la mort
de Richard, à la bataille de *Bosworth*, en 1485.

Cette Piece est traduite aussi litteralement,
qu'il est possible (du moins à l'Auteur de cette
traduction) de rendre en François ce que l'O-
riginal a de hardi, & de singulier. Ceux qui
possèdent le langage de Shakespeare, ne trou-
veront sûrement rien d'outré dans la manie-
re dont on a tâché de le transmettre dans no-
tre Langue.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE GLOCESTRE,
seul.

L E N F I N le glorieux soleil,
* du redoutable York, a
dissipé l'hyver de nos guer-
res civiles; & l'aimable prin-
tems qui succède à des jours si orageux,
vient de précipiter dans le fond de l'O-
cean les nuages qui obscurcissoient no-
tre illustre Maison. Des guirlandes vic-
torieuses, marquent maintenant les li-

* Edouard IV. avoit pris trois soleils pour
devise, comme on l'a vû dans Henry VI. à
cause des trois Princes de la maison d'York.

6 RICHARD III.

mites de notre Empire , & l'amas confus des armes brisées forme le monument éternel de notre gloire. La confiance succède aux allarmes cruelles , & les sons effrayans de nos marches guerrières , font changés en concerts d'allégresse. La fiere Bellone a déridé son front : il n'a plus rien d'affreux , que pour nos ennemis domptés , qu'elle épouvante encore du haut de nos montagnes ; & la discorde oisive est releguée dans les chambres de nos Dames , où elle anime à l'envi nos guerriers , à tenter d'amoureux combats ! Mais moi , qui ne suis point formé pour l'amour & les ruses , ni pour caresser assidûment la glace d'un miroir ; moi , dont les traits grossiers ne sont pas susceptibles de cette impression douce & majestueuse , seules capables de fixer l'attention d'une jeune & légère beauté ; moi , dont la taille courte & disproportionnée semble avoir été faite en dépit de la nature , pour jurer avec les traits de mon visage ; moi enfin , dont la difformité semble annoncer que cette même nature a laissé volontairement

A C T E I.

son ouvrage imparfait, en me faisant
 voir le jour avant le tems prescrit
par ses loix ordinaires : que puis - je fai-
 re? A quoi employerai-je le loisir que
 nous laisse la paix? Quels seront mes
 plaisirs & mes amusemens? ... Quoi?
 d'aller me promener au soleil, pour
 admirer dans mon ombre toutes les
 défauts de ma figure? .. Non,
 non, puisque la galanterie, la poli-
 tesse du langage & des manieres ne
 sont pas faites pour moi, il faut que
 je me signale par des méchancetés
 proportionnées à la haine que je por-
 te à ceux qui jouissent des plaisirs que
 je ne puis goûter. Mes projets sont
 bien concertés : les inductions dan-
 gereuses que j'ai scû tirer de certaines
 prophéties obscures ; les libelles que
 j'ai fait répandre dans le secret ; les
 songes mêmes, que j'ai fait interpré-
 ter conformément à mes vûes, ne
 peuvent manquer d'allumer une haine
 mortelle entre mon frere Clarence
 & le Roi. Si Edouard est aussi vrai,
 & aussi crédule que je suis subtil &
 traître, cette journée ne se passera
 pas sans voir Clarence confiné dans

8 R I C H A R D I I I .
une obscure prison. Il me suffit, pour
l'espérer, qu'Edouard soit déjà frappé
de la prophétie, qui porte, qu'un
homme dont le nom commence par
la Lettre G. sera le meurtrier de tous
ses enfans... Noires pensées, rentrez,
cachez vous dans mon ame ! Clarence
vient ici.

S C E N E I I .

LE DUC DE CLARENCE.
BRAKENBURY. *Gardes.*

G L O C E S T R E .

B On jour mon frere ! ... Mais, que
signifie cette Garde, qui vous ac-
compagne ?

C L A R E N C E .

Je la dois à la tendresse fraternelle
du Roi, qui veillant à la sûreté de ma
personne, m'a donné cette escorte,
pour me conduire à la Tour.

G L O C E S T R E .

Et sur quoi fondé ?

ACTE I.

9

CLARENCE.

Parce que je m'appelle George !

GLOCESTRE.

Hélas , Seigneur , cette faute peut-elle vous être imputée ? C'est votre parain seul qu'il doit en accuser. Ce seroit donc pour vous faire baptiser de nouveau qu'il vous enverroit à la Tour ? ... Mais au fond , cher Clarence , de quoi est-il question ? Puis - je le sçavoir ?

CLARENCE.

Oui , quand je le sçaurai moi-même ; car je vous proteste que je l'ignore. Tout ce que j'ai compris , c'est que le Roi prête l'oreille à des prophéties ; qu'il ajoute foi à des songes ; & qu'ayant tiré au hazard une lettre dans l'alphabet , un Magicien lui a prédit que cette lettre , qui étoit un G , étoit l'initiale du nom de celui qui devoit être le destructeur de sa famille. Hélas , parce que mon nom de Baptême commence par cette lettre , il s'est mis en tête que c'est moi qui suis désigné par l'Oracle ! cette foiblesse , jointe à quelques autres du même genre , est

A. v.

16 RICHARD III.

tout ce que j'ai pû pénétrer des causes de ma disgrâce.

G L O C E S T R E.

Tel est l'écueil des plus grands hommes, quand ils se laissent gouverner par les femmes ! Ce n'est pas le Roi, Seigneur, qui vous envoie à la Tour : c'est Miladi Gray, sa femme ; c'est elle seule, cher Clarence, qui le porte à de pareilles extrémités. N'est-ce pas elle, & son vénérable frere, Antoine Woodvil, qui ont aussi forcé le Roi d'envoyer Mylord Hastings à la Tour, d'où il n'est sorti qu'à ce moment ? . . . Nous avons tout à craindre, cher Clarence, il est tems de songer à nous !

C L A R E N C E.

Je crois, en vérité, que personne n'est ici en sûreté, que les parens de la Reine, & les Messagers nocturnes qui galopent pour les amours du Roi avec Jeanne Shore. Vous avez scû, sans doute, les bassesses que Mylord Hastings a faites auprès de cette femme, pour obtenir sa délivrance ?

G L O C E S T R E.

Humblement prosterné vers sa divinité,
Le Chambellan enfin obtient sa liberté . . .

A C T E I. 11

Mais j'en sçai plus que vous là-dessus, & je vous le dirai . . . Je crois pourtant que nous n'avons pas d'autre voye à choisir ; si nous voulons nous maintenir auprès du Roi, il faut plier sous sa maîtresse, & prendre sa livrée. La jalouse veuve de Gray, ainsi que la Shore, sont devenues de puissantes protections dans ce Royaume depuis que notre frere les a ennoblies....

B R A K E N B U R Y.

Daignez me pardonner, Seigneurs ! Mais le Roi m'a ordonné expressément d'empêcher que personne, de quelque condition que ce puisse être, ait aucune espece de conversation privée avec le Duc de Clarence.

G L O C E S T R E.

A la bonne heure, Monsieur de Brakenbury ! Vous pouvez partager la conversation : il n'est pas question de trahison entre mon frere & moi, mon ami . . . Nous disions, que le Roi est sage & vertueux ; que sa noble Reine est dans son bel âge, aimable, & point jalouse.... Nous ajoutions, que la femme de Shore a le pied mignon, la lèvre vermeille comme un cerise la

A vj

12 RICHARD III.

langue dorée ; que les parens de la Reine sont maintenant de jolis Bourgeois-Gentils-hommes.... Qu'en dites-vous , Monsieur ? N'êtes - vous pas de notre avis ?

BRAKENBURY.

Seigneur , ces sortes de matieres ne sont pas de mon ressort.

GLOCESTRE.

Que tu es sot ! Te parlai - je en mal de Madame Shore ? Je veux dire seulement , qu'à l'exception d'un seul , ceux qui sont bien avec elle devoient en garder le secret.

BRAKENBURY.

Peut on sçavoir , Seigneur , quel est celui que vous exceptez.

GLOCESTRE.

Eh , son mari , apparemment !
Mais serois - tu capable de trahir ma confiance ?

BRAKENBURY.

Moi , Seigneur ? Je n'ai que des pardons à vous demander , & à vous supplier de mettre fin à votre conversation avec le Duc.

CLARENCE.

Je conviens , Brakenbury , qu'il faut

ACTE I. 13

que tu fasse le devoir de ta charge ; & je vais te suivre.

GLOCESTRE.

Puisque la Reine nous hait, c'est à nous d'obéir ! . . . Adieu, mon frere ! je vais trouver le Roi. Attendez tout d'une amitié que vous pouvez mettre à toute épreuve ! . . . Oui, dussai-je m'abaisser au point d'appeller la maîtresse du Roi, ma sœur, je m'y soumettrai pour hâter votre élargissement ! . . . Je vous quitte, en gémissant plus que vous ne pouvez croire, de la fatale brouillerie qui désunit ainsi mes freres !

CLARENCE.

Je suis convaincu de la part que vous y prenez !

GLOCESTRE.

Soyez sûr que votre prison ne sera pas longue : je vous délivrerai bientôt, ou vous me verrez prendre votre place. En attendant, tâchez de patienter.

CLARENCE.

Il le faut bien, par force ! . . . Adieu.

SCENE III.
GLOCESTRE, *seul.*

VAs, tu fais un chemin, par lequel tu ne repasseras jamais . . . Simple, & trop sincere Clarence! . . . Je t'aime tant, que je vais travailler à t'envoyer bien tôt au Ciel, si tant est cependant que le Ciel veuille recevoir un présent de ma main! .. Mais quelqu'un vient ici? C'est Milord Hastings, tout nouvellement sorti de prison . . .

SCENE IV.
GLOCESTRE. MILORD
HASTINGS.

HASTINGS.

TRès-gracieux Seigneur, daignez recevoir mes vœux!

GLOCESTRE.

Recevez aussi les miens, cher Milord Chambellan! soyez le bien-reve-

ACTE I. 15

En au grand jour Eh bien , comment avez-vous supporté vos fers ?

HASTINGS.

Avec patience , Seigneur , comme il convient aux prisonniers ; mais j'espère de vivre assez long tems pour remercier , & récompenser dignement les auteurs de ma disgrâce.

GLOCESTRE.

Oh je n'en doute point ; & ils doivent en attendre autant de Clarence : car vos ennemis font aussi les siens , & leur menées ont autant prévalu sur lui , que sur nous.

HASTINGS.

Il est bien cruel que l'aigle soit enchaîné , tandis que de vils oiseaux de proie exercent impunément leurs ravages !

GLOCESTRE.

Que dit-on de nouveau dans le monde ?

HASTINGS.

Rien de pire que ce qu'on voit ici. Le Roi est valétudinaire , foible , & mélancolique ; & les Médecins n'augmentent pas bien de sa maladie.

GLOCESTRE.

Par *Saint Paul*, cette nouvelle ne vaut rien! ... Le Roi a gardé long-tems une diette trop rigoureuse : l'inanition l'a consumé ; on n'y peut penser sans douleur ! . . . Où est-il ? Garde-t'il le lit ?

HASTINGS.

Oui , Seigneur.

GLOCESTRE.

Allez le voir ; je vais vous suivre dans le moment.

SCENE V.

GLOCESTRE, *seul.*

J'Espere que le Roi ne vivra pas long-tems ... Je ne voudrois pourtant pas qu'il mourût avant que j'eusse dépêché George pour l'autre monde. Entrons ; excitons , ranimons la haine qu'il porte à Clarence , & n'épargnons ni mensonges ni raisonnemens caprieux , pour achever de l'aigrir contre lui Si mes conjectures sont aussi vraies que vraisemblables , Clarence ne

vivra par demain. Dieu peut ensuite disposer du Roi Edouard, & me laisser le soin de bouleverser son Royaume...

Alors, j'épouserai la plus jeune des filles de Warwick, quoique son Pere & son mari soient morts de ma main. Le moien le plus prompt, pour réduire une femme, c'est de l'épouser. C'est aussi ce que j'ai envie de faire, moins poussé par l'amour, que par d'autres motifs qui n'écloront qu'après notre mariage Mais n'allons pas si vite ... Clarence respire encore ! Edouard tient encore son sceptre ! ... Attendons qu'ils soient morts, pour m'applaudir de mes succès.



SCENE VI.

Le Théâtre change , & représente une Rue , où l'on voit arriver le convoi funébre du Roi Henri VI. avec un détachement de troupes qui l'escorte. Lady Anne , mène le deuil.

LADY ANNE.

ARrêtez , mes amis : laissez reposer ici ce poids honorable (si tant est que l'honneur puisse être enseveli sous un drap mortuaire !) Laissez - moi le tems de payer, par mes pleurs, ce que je dois à la chute du vertueux Henry. Froides cendres de l'illustre maison de Lancastre ! Précieux reste d'un sang aussi royal, que malheureux ! Triste & déplorable effigie du plus saint des Rois ! Permits que j'invoque ton ombre sacrée, & que je l'invite à entendre les regrets funébres de la malheureuse Anne ! de la veuve de ton fils Edouard ; de ton fils inhumainement

massacré par le même boureau qui se baigna dans ton sang ! . . . Que maudite soit la main, dont tu reçûs tant de blessures ! Que maudit soit le cœur, qui fut assez barbare pour concevoir, & consumer un pareil forfait ! Qu'il tombe, s'il se peut, de plus grandes calamités sur la tête du misérable (qui nous rend encore plus misérables par ton trépas) que je n'en puis souhaiter au serpent, à l'aspic, & aux insectes les plus vénimeux ! . . . Si le Ciel permet jamais qu'il soit Pere, que son fils vienne au monde, *avant terme* ; que ce soit un monstre, dont l'aspect hideux trompe les douces espérances de sa mere, & la fasse frémir d'horreur ! Qu'il soit enfin l'héritier des vices & des malheurs de son détestable Pere ! . . . Si jamais il se marie, puisse sa mort exciter encore plus de fureur & de désespoir dans l'ame de son épouse, que la mienne n'en ressent pour la perte de mon jeune époux, & pour la tienne ! . . . Allons, amis, reprenez votre charge sacrée, & portons inhumer, à Chertsey, le précieux dépôt que *Saint Paul* vient de nous rendre ! . . . Vous, qui devez être

20 RICHARD III.
fatigués de l'avoir porté jusqu'ici , de-
meurez en ces lieux , tandis que mes
souples vont accompagner le corps de
Henry jusqu'à son tombeau !...

SCENE VII.
LADY ANNE, LE DUC
DE GLOCESTRE, &c.
GLOCESTRE.

Arrêtez, vous qui portez ce corps ?
je vous l'ordonne.

ANNE.

Quel noir Magicien a suscité cette
furie , pour venir troubler l'acte de
charité le plus respectable ?

GLOCESTRE.

Arrêtez : laissez là ce cadavre ; ou
j'en fais un du premier qui m'osera dé-
fobéir !

UN OFFICIER.

Seigneur, rangez - vous de grace ,
laissez passer ce cercueil.

GLOCESTRE.

Insolent ! Recule toi-même, quand je

ACTE I. 21

parle ; & que le fer de ta hallebarde ne soit plus dirigé vers ma poitrine. Ou , par *Saint Paul* , je vais t'abattre d'un seul coup , & te fouler aux pieds.

A N N E.

Quoi , vous tremblez , mes amis ? Je vous vois tous effrayés ? Hélas , je ne vous blâme pas ! vous êtes mortels ; & les yeux mortels ne peuvent supporter la vûe d'un Démon ! Sors d'ici , effroiable ministre des Enfers ! Ton pouvoir s'est exercé sur ce corps , mais son ame est à l'abri de ta puissance. Ainsi va-t'en : Fuis !

G L O C E S T R E.

Point tant de fierté , de grace , mon aimable dévotte : ! vous oubliez la charité !

A N N E.

Implacable furie ! au nom du Ciel , fuis , laisse ces lieux en paix ! N'es-tu pas satisfait d'avoir transporté les enfers dans cet heureux país , où l'Echo ne répète plus que des cris de douleur , & d'affreux gémissemens ? Si la vûe de tes forfaits a tant de charmes pour toi , contemple cet échantillon de tes

carnages ! O mes amis , regardez , regardez ! Les blessures du mort se r'ouvrent ; son sang figé se liquéfie , & coule de nouveau ! Rougis , rougis : obscur & méprisable poids de la terre : C'est ta présence qui réchauffe & attire ce sang ! C'est elle seule qui a pû le reproduire dans des veines aussi froides qu'épuisées. Ton inhumanité surnaturelle , produit à tes yeux des effets du même genre O Dieu , que ce sang irrite , hâtez-vous de le venger ! ô terre , qui le bût à regret , hâtez-vous de le venger ! Ciel , lancez vos carreaux contre le meurtrier ! ou que la terre ouvre un abîme qui l'engloutisse , comme elle a fait du sang de ce bon Roi , massacré par son bras parricide.

GLOCESTRE.

Vous oubliez , Madame , que la charité ordonne de rendre le bien pour le mal , & de bénir ceux qui nous maudissent ?

ANNE.

Scélérat ! les loix divines , & humaines te sont également inconnuës. La pitié même , qui touche quelquefois

ACTE I.

23

les bêtes les plus féroces, n'a jamais eu d'entrée dans ton cœur.

GLOCESTRE.

C'est en quoi vous avez tort de me mettre de leur classe, puisque je ne la sentis jamais.

ANNE.

Miracle ! le Diable dit la vérité.

GLOCESTRE.

Il est encore plus miraculeux de voir un ange aussi en colère, que vous l'êtes ! Daignez me permettre adorable Lady, de vous demander la grâce d'un moment d'audience ! vous me verrez bientôt justifié de tous ces prétendus crimes.

ANNE.

Daigne me permettre toi-même, infame fleau de l'humanité, de te demander la grace (après t'avoir prouvé tes crimes) de te maudire autant que tu le mérites !

GLOCESTRE

Plus charmante cent fois que ma langue ne peut l'exprimer, daignez entendre mes excuses avec un peu de patience !

ANNE.

Cœur cent fois plus corrompu, qu'on ne peut le penser, la meilleure excuse que tu puisse employer, c'est de t'aller pendre à l'instant.

GLOCESTRE.

Un pareil désespoir me feroit croire coupable.

ANNE.

Il est vrai, que la juste punition que tu t'infligerois à toi-même ne seroit pas suffisante pour venger tout le sang innocent que tu as répandu.

GLOCESTRE.

Vous avez tort de m'en accuser.

ANNE.

En ce cas, ceux que je pleure ne sont donc pas morts ? Mais, hélas, ils ne le sont que trop véritablement ; & c'est ta main barbare, qui les coucha dans le tombeau !

GLOCESTRE.

Ce n'est pas moi qui ai tué votre époux.

ANNE.

Ciel ! il est donc vivant ?

GLOCESTRE.

Non : il est mort de la main d'Edouard.

ANNE

ANNE.

Tu as menti malheureux ! . . . La Reine Marguerite t'a surpris retirant ton poignard tout fumant du sang de mon époux. Tu as même osé le lui porter à la gorge, & elle étoit morte, si ton frere n'étoit arrivé à tems pour détourner le coup.

GLOCESTRE.

Elle m'avoit rendu furieux par ses calomnies, qui tendoient à me faire croire coupable de ses propres iniquités.

ANNE.

Ah, rien ne t'a rendu furieux, que ton imagination sanglante, qui n'enfanta jamais que des idées de meurtre, & de carnage ! . . . Et le Roi, que tu vois, ne l'as-tu pas tué ?

GLOCESTRE.

J'en conviens, Madame.

ANNE.

Tu en conviens, monstre ? Et Dieu m'est garant que ce seul forfait te plongera dans les enfers ! . . . Vit-on jamais un Roi plus moderé, plus doux, plus vertueux ? . . .

RICHARD,
GLOCESTRE.

Il en étoit plus propre à occuper une place dans le Ciel.

ANNE.

Il suffit qu'il y soit, pour que l'entrée t'en soit à jamais interdite.

GLOCESTRE.

Il m'a du moins l'obligation d'y être : un caractère, tel que le sien, n'étoit point fait pour ce monde.

ANNE.

Et le tien fut formé pour briller aux enfers.

GLOCESTRE.

Je connois une place qui me conviendrait mieux, si j'osois vous le dire !

ANNE.

Ce ne peut être qu'un cachot.

GLOCESTRE.

Nenni, Madame, c'est votre appartement.

ANNE.

Qui moi ! Je ne dormirois jamais dans un appartement où tu aurois couché.

GLOCESTRE.

A la bonne heure, Madame : mais

quand nous y ferons ensemble, il n'en sera peut-être pas de même . . . Mais, there Lady Anne, finissons ce petit assaut de pointes satyriques & mordantes, où notre esprit s'exerce un peu trop longtems : passons à une conversation plus douce & plus méthodique . . . Ne conviendrez vous pas, que celui qui a été la première cause du trépas des deux Plantagenettes, Henri, & Edouard, est aussi condamnable que celui qui les a tués ?

ANNE.

J'en trouve dans toi seul, & la cause, & l'effet.

GLOCESTRE.

Non, votre beauté seule en fut la cause ; & l'effet ne pouvoit être moindre : votre image toujours présente à mes yeux, même dans le sommeil, m'auroit fait entreprendre la perte de tous les humains ; & je serois mort content ; s'il m'avoit été possible de passer une heure avec vous.

ANNE.

Si je pouvois le croire, execrable homicide, tu me verrois défigurer, à

B ij

28 RICHARD III.

tes yeux, ce visage qui auroit eu le malheur de te plaire.

GLOCESTRE.

Mes yeux ne supporteroient point la ruine de tant d'attraits. Il ne sera jamais en votre pouvoir de les flétrir, moi présent. Ainsi que le soleil vivifie la nature, c'est par eux que je vis : c'est d'eux enfin que je crois tenir mon être !

A N N E.

Que les ombres de la nuit obscurcissent tes jours les plus purs ! & que la mort soit toujours sur tes traces.

GLOCESTRE.

Epargnez-moi, Madame ! votre haine ne suffit-elle pas pour me rendre malheureux ?

A N N E.

Ah plût à Dieu ! que je me vengerois de toi !

GLOCESTRE.

Ciel ! est-il naturel de haïr qui nous aime ?

A N N E.

Oui, quand la haine est fondée sur la justice N'es-tu pas le boureau de mon époux ?

ACTE I. 29
GLOCESTRE.

Si je vous ai privé de votre époux ,
c'étoit pour vous en procurer un meilleur.

ANNE.

Hélas ! en est-il sur la terre ?

GLOCESTRE.

Oui , Madame ; il est un Il vous adore !

ANNE.

Eh , quel est son nom ?

GLOCESTRE.

Plantagenette.

ANNE.

Ah , mon époux portoit aussi ce nom !

GLOCESTRE.

J'en conviens : mais celui qui vous aime , est d'un tout autre caractère
Il peut enfin

ANNE.

Où donc est-il ?

GLOCESTRE.

Il est devant vos yeux ! Ciel !
vous me crachez au visage ?

ANNE.

Puisse ce crachat , être un poison pour toi !

RICHARD III.
GLOCESTRE.

Jamais poison ne sortit d'un lieu si délicieux.

ANNE.

Et jamais serpent ne fut plus venimeux que celui, que je vois. Fuis, fuiss, te dis-je : tu m'infectes les yeux !

GLOCESTRE.

Les vôtres ont enchanté les miens !

ANNE.

Que n'ont-ils la vertu de ceux du Basilic, pour te donner la mort !

GLOCESTRE.

J'en serois plus heureux ! je mourrois du moins tout d'un coup : au lieu, que je meurs à chaque instant, en voyant vos beaux yeux irrités contre moi : Ces yeux qui ont eu assez de puissance pour tirer des larmes des miens, que les remords les plus cruels n'ont jamais pû rendre humides !
J'ai vû pleurer mon pere ; j'ai vû pleurer Edouard, à l'aspect tragique de la mort de Rutland, & des gémissemens qu'il fit entendre lorsque le noir Cliford le perça de son épée ; J'ai vû pleurer votre brave pere, en me faisant la relation de la triste mort du

mien; J'ai vû les sanglots couper vingt fois la parole à ce guerrier , pendant sa narration , & tous les auditeurs verser des larmes aussi abondantes que celles qui tombent des arbres après une grosse pluie ! Tous ces récits funestes , tous ces détails sinistres , n'ont jamais pû m'arracher une larme sincere : un pareil miracle vous étoit réservé ! jouissez de votre victoire , Madame , en voyant mes yeux éteints & baignés dans les pleurs ! Je n'ai jamais flaté d'amis , ni d'ennemis ; ma langue n'a jamais pû prononcer un seul mot gracieux : & maintenant que j'ose aspirer à votre main , ce cœur superbe s'attendrit en s'humiliant , & force ma langue à vous le dire ! * Ah ne défigurez point votre belle bouche , pour me marquer toute l'étendue de votre mépris ! ces lèvres aimables sont faites pour l'amour , & l'expression de la haine ne leur est pas naturelle. Mais j'apperçois que votre ame vindicative est sourde à mes regrets ! Je vois que

* Il s'apperçoit qu'elle le regarde avec dédain.

32 RICHARD III.

tout espoir de pardon m'est interdit Eh bien , Madame , prenez cette épée , plongez-la dans mon sein : Chassez de ce corps malheureux une ame qui vous adore ! Frappez cruelle ! mon estomach tout nud se présente à vos coups. Glocestre à vos genoux vous demande la mort ! . . . *

Que tardez-vous, Madame ? ... Frappez , vous dis-je ? Oui , c'est moi qui ai tué le Roi Henri : mais ce sont vos attraits qui m'ont forcé à commettre ce crime ! Qui vous retient encore ? Hâtez-vous donc , frappez ! c'est aussi cette main qui a immolé le jeune Edouard , votre époux : mais ce nouveau crime est l'effet du pouvoir de vos charmes ! ** Ah reprenez cette épée , ou accordez-moi ma grace !

A N N E.

Lève-toi, fourbe. Je désire ta mort, mais je dédaigne d'être ton boureau.

* Il met un genou en terre ; son estomach est découvert ; & Anne en approche la pointe de son épée.

** Elle laisse tomber l'épée.

GLOCESTRE.

Eh-bien, ordonne - moi de me tuer
moi-même : je t'obéis sur le champ.

ANNE.

Je te l'ai déjà dit.

GLOCESTRE.

C'étoit dans ta colere Mais re-
dis-le-moi encore ; & cette main , que
l'amour força d'immoler l'objet de ta
tendresse , te convaincra bientôt , en
me perçant le cœur , de toute la sincé-
rité de la mienne.

ANNE.

Ah , si je connoissois mieux ce
cœur ?

GLOCESTRE.

Il est aussi vrai , que ma langue.

ANNE.

Je crains bien qu'ils ne soient faux
tous deux !

GLOCESTRE.

En ce ças , jamais homme ne fut sin-
cere.

ANNE.

Hélas ! reprenez votre épée . . .

GLOCESTRE.

Dites donc , que je suis pardonné ?

B v

34 RICHARD III.

A N N E.

Nous verrons par la suite.

G L O C E S T R E.

M'est-il du moins permis d'espérer ?

A N N E.

Je ne prétens point vous priver de la consolation permise à tous les hommes.

G L O C E S T R E.

Daignez donc accepter cette bague ! Ciel , l'anneau semble avoir été compassé sur votre doigt ! puisse mon cœur ainsi s'enchâsser dans le vôtre ! vous les portez tous deux , & tous deux sont à vous ! Mais oserois je encore vous supplier de m'accorder une autre grace ? une faveur , enfin , que je regarderai comme un gage certain de ma félicité ?

A N N E.

Qu'exigez-vous encore ?

G L O C E S T R E.

Qu'il vous plaise d'abandonner la conduite de ce triste convoi à celui qui doit , à plus d'un titre , remplir ce funeste devoir. Et que vous daigniez aller vous reposer à Crosby ! j'irai vous y rejoindre , après avoir solemnelle-

ACTE I. 35

ment fait inhumer ce noble Roi , dans le monastère de Chertsey , & versé sur sa tombe des pleurs garants du plus cuisant repentir ! Vous me reverrez bientôt voler vers vous , avec des sentimens dignes de vos vertus . . . Ne me refusez pas cette grace , que des raisons aussi importantes que secretes , me font desirer ardemment !

A N N E.

Je vous l'accorde de tout mon cœur ; & je vois avec joie , que vos remords peuvent être sinceres Trassel , & Barclay , * suivez-moi.

G L O C E S T R E.

Ne me direz-vous point adieu ?

A N N E.

C'est plus que vous ne méritez ! mais depuis que vous m'avez appris ce qui peut vous flater , je veux bien que vous imaginiez que je vous l'ai déjà dit.

* A ses femmes.

B vj

SCENE VIII.

LE DUC DE GLOCESTRE.

*Les Officiers & la suite du
Convoi.*

GLOCESTRE.

Allons, Messieurs, qu'on emporte ce corps. Marchons.

UN OFFICIER.

Allons-nous à Chertsey, noble Seigneur ?

GLOCESTRE.

Non, portez-le aux Moines-Noirs ;
& attendez-moi là.

SCENE IX.

GLOCESTRE, *seul.***P**Arla-t-on jamais d'amour à une femme, dans une pareille situation ? & n'est-il pas plus singulier encore, de l'y avoir trouvé sensible ? ... J'ai pourtant

tout lieu de croire que ma conquête est assez assurée ? Mais mon dessein n'est pas de la conserver longtems.

Quoi donc ? moi , qui ai massacré son époux , & son pere , j'ose lui parler d'amour dans le fort de sa douleur & de sa rage ? dans le tems même où sa bouche exhale autant de transports que ses yeux versent de larmes ? en présence des témoins muets & sanglans de ma barbarie ? en dépit du Ciel , de sa conscience , & de mon crime , qui crient vengeance contre moi ? Que de motifs de haine & de mépris ! Qu'avois - je à leur opposer ? qu'est-ce qui pouvoit parler en ma faveur ? l'enfer seul , & mes regards étudiés ! Ah , si j'ai pû la vaincre avec ces seules armes , le plus foible bras peut aspirer à la conquête de l'univers Mais a-t-elle pû si tôt oublier son époux ? ce brave & jeune Edouard , que ma fureur a poignardé à Tewksbury , il n'y a pas encore trois mois ? ce Prince , le plus sage , le plus vaillant , le plus accompli que la nature forma jamais ? Peut-elle laisser tomber ses regards jusques

sur moi, qui en tranchant le fil des jours naissans de son aimable époux, l'ai condamnée à un triste, & douloureux veuvage ? sur moi, que la flatterie la plus outrée n'oseroit apprécier à la moitié de ce que valoit son Edouard ? sur moi, misérable boiteux, & en tous sens disgracié de la nature ? sur moi, enfin, qui pourrois transporter ma qualité de Duc au plus vil mendiant, sans craindre que ceux qui ont oüi parler de moi crussent être trompés en voyant ce nouveau Duc ! en vérité, il faut que cette femme trouve en moi quelque mérite qui me soit échappé à moi-même ! cet événement va me mettre en dépense de miroirs, & de tailleurs, pour chercher les moyens de déguiser les défauts de ma figure ; & puisqu'on me persuade que je suis moins laid que je ne pensois, il faut bien qu'il m'en coûte un peu. Mais commençons par faire enterrer ce sot ; * & retournons soupiner aux genoux de Lady Anne.

Soleil ! en attendant que j'achete un miroir ;
Baïlle, & procure-moi le plaisir de me voir,

* Parlant d'Henri V I.

ACTE I.

SCENE X.

*Le Théâtre représente le Palais du
Roi d'Angleterre.*

LA REINE ELIZABETH
MILORD RIVERS.
MILORD GRAY.

M. RIVERS.

NE vous désolez point, Madame!
Je ne doute pas que le Roi ne
recouvre bientôt la même fanté dont il
jouissoit.

M. GRAY.

Votre douleur & vos inquiétudes,
ne servent qu'à le rendre plus malade.
Au nom du ciel, Madame, tâchez
de vous moderer ! Et, s'il se peut,
ne paroissez devant le Roi, qu'avec
des yeux plus tranquilles & plus gais.

LA REINE.

Hélas ! que deviendrois-je, si le Ciel
me l'ôtoit ?

Vous n'auriez à pleurer d'autres malheurs, que celui d'avoir perdu un si bon mari.

LA REINE.

Ce malheur seul renferme tous les autres !

GRAY.

Le Ciel vous a donné un fils, dont l'excellent caractère fera votre consolation.

LA REINE.

Il est bien jeune ! & sa tutelle sera confiée au Duc de Glocestre, qui me hait, ainsi que vous.

M. RIVERS.

Est-il arrêté, qu'il aura la Régence ?

LA REINE.

La chose n'est encore que projetée : mais, si le Roi meurt, elle aura lieu.



SCENE XI.

Les mêmes Acteurs. **LE DUC
DE BUKINGHAM.
MILORD STANLEY.**

M. GRAY.

VOici Mylords de Bukingham, &
Stanley . . .

M. BUKINGHAM.

Que votre Majesté, daigne recevoir
mes respects!

M. STANLEY.

Puisse votre Majesté recevoir les
vœux que je fais pour sa félicité!

LA REINE.

La Comtesse de Richemont, cher
Mylord Stanley, ne pense sûrement
pas comme vous. Cependant, quoi-
qu'elle soit votre épouse, & qu'elle
me haïsse, soyez certain, Mylord, que
ce que j'ai souffert de son arrogance
ne rejaillit point sur son mari.

M. STANLEY.

Je vous supplie, Madame, de ne point

42 RICHARD III.
ajouter foi aux bruits calomnieux
que l'envie & la jalousie ont répandus
contre elle ; ou s'ils contiennent quel-
ques vérités , daignez plutôt les impu-
ter à la foiblesse d'une femme malade
& chagrine , qu'à sa malice.

LA REINE.

Avez-vous vû le Roi aujourd'hui ,
Mylord ?

M. STANLEY.

J'en fors , avec le Duc de Bukingham ,
Madame.

LA REINE.

Que pensez-vous de sa santé , My-
lords ?

M. BUKINGHAM.

Madame , il y a tout à esperer. Le
Roi nous a paru de fort bonne hu-
meur.

LA REINE.

Que Dieu vous entende ! . . . Vous
a-t-il parlé d'affaires ?

M. BUKINGHAM.

Oui , Madame. Sa Majesté veut pa-
cifier les différends du Duc de Gloces-
tre , avec vos freres , ainsi que ceux de
ces derniers avec Mylord Chambel-
lan. Il vient de les mander tous.

Je souhaite qu'il réussisse * Mais j'en fens toute l'impossibilité Je crois que notre prospérité a atteint son dernier terme !

* A part.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. LE DUC
DE GLOCESTRE, *entre.*

C'Est m'insulter, & je ne le souffrirai pas ... Qui font ceux qui osent se plaindre au Roi, de mes mépris, ou de ma haine ? Par *saint Paul* ! c'est l'aimer bien singulièrement, que de lui rompre les oreilles de semblables tracasseries ? Quoi, parce que je ne suis ni flatteur, ni ami de tout le monde ; que je ne ris point au premier venu ; que j'ignore l'art de cajoler poliment les gens, en les trompant ; parce qu'enfin ; les courbettes Françoises me déplaisent

44 RICHARD III.
autant que toutes les autres figneries
des fades Courtifans : Je fuis donc
regardé çomme un cœur plein de
fiel , ou comme un ennemi du genre
humain ? Il ne fera donc plus permis
d'être fimple dans les manieres &
dans les mœurs , à moins qu'on ne
veuille rifquer d'être regardé comme
un homme dangereux par tous les
fats & les brillans *colifichets* de la
Cour ?

M. GRAY.

Seigneur, l'assemblée eft nombreu-
fe : peut - on fçavoir , à qui vous en
voulez ?

GLOCEST.

A toi-même , qui n'as pas plus de
probité, que d'indulgence pour au-
trui ! De quelle injure te plains - tu ?
Quel tort t'ai-je jamais fait , non plus
qu'à lui * , à lui , ou à qui que ce foit
de ta cabale ? ... Dieu vous confon-
de tous ! Votre Roi , qu'il conferve
mieux que vous ne le fouhaitez , a-t-
il pû , depuis quelque tems , respirer

* En montrant les autres Seigneurs.

un quart d'heure , sans être fatigué par vos infâmes délations ?

LA REINE.

Mon frere de Glocestre , vous vous emportez mal à propos. Le Roi , de son propre mouvement , & sans en avoir été sollicité par personne , a réfléchi sur la haine que vous laissez souvent éclater , malgré vous , contre mes enfans , contre mes freres , & contre moi-même. Il vous a mandé , pour sçavoir de votre bouche , les causes de votre aversion , afin d'y apporter remede s'il est possible.

GLOCEST.

Je n'y comprends plus rien ! Le monde est devenu si pervers , que je vois tous les jours le Roitelet enlever de riches proyes dans des lieux où l'Aigle même n'oseroit diriger son vol ! . . . En vérité , depuis que bien des Roturiers sont devenus Gentilshommes , bien des Gentilshommes sont devenus Roturiers !

LA REINE.

Ah , mon frere , nous connoissons le fond de votre ame ! Vous êtes jaloux de l'avancement de mes amis ;

46 RICHARD III.

Dieu permettra que nous n'aurons
jamais besoin de vous.

G L O C E S T.

En attendant Dieu permet , Ma-
dame , que nous ayons besoin de vo-
tre protection. Mon frere est en pri-
son , par vos menées secrettes ; je suis
moi-même disgracié ; la noblesse du
Royaume est méprisée , & sans crédit,
tandis que toutes les graces ne se re-
pendent que pour illustrer des person-
nages qui deux jours auparavant
étoient à peine dignes d'être enno-
blis !

L A R E I N E.

Par le nom de celui qui m'a tiré de
la condition médiocre , mais tranquil-
le , dont je jouissois , pour m'élever à
une grandeur dont je n'ai jamais goûté
les charmes sans inquiétude , je ju-
re que je n'ai point aigri le Roi con-
tre le Duc de Clarence ! Il est honteux
à vous , Seigneur , de m'injurier au
point de m'accuser d'une telle bas-
fesse !

G L O C E S T.

Vous nierez donc aussi ; de n'avoir

A C T E I.

47

point causé l'emprisonnement de Mylord Hastings?

M. RIVERS.

Elle le peut, Seigneur, car.....

G L O C E S T.

Elle le peut, Mylord Rivers?

Eh, que ne peut-elle pas? Elle peut, par exemple, vous aider à obtenir des préférences signalées sur des rivaux qui valent cent fois mieux que vous; & nier ensuite fermement d'avoir eu part à vos succès, afin de vous laisser toute la gloire du triomphe.... Que ne peut-elle pas, encore un coup? ... Elle pourroit, si l'envie lui en prenoit.... marier... oh, oui, elle le pourroit!

M. RIVERS.

Qu'entendez-vous? Qui, marier?

G L O C E S T.

Qui? Un Roi, par exemple, avec... Mais je m'entends.... Avouez que votre ayeule n'a jamais fait un aussi bon marché?

L A R E I N E.

Mylord de Glocestre, j'ai trop souff-

48 RICHARD III.

fert vos insultes grossières , & vos brocards amers ! Que Dieu me punisse , si je ne me plains au Roi de les avoir endurés si patiemment. Je préférerois la servitude à la couronne , si je ne pouvois la porter qu'à ce prix. ... Hélas , grace à votre haine , je n'ai guere goûté le bonheur , d'être Reine d'Angleterre ! ...

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs. LA REINE
MARGUERITE.

LA R. MARG.

TEl peu que tu l'ayes goûté , ce n'a pû être qu'à mes dépens. Les honneurs dont tu jouis , le Trône que tu occupes , & le nom que tu portes , n'appartiennent qu'à moi.

GLOCEST. *à la R. Elizabeth.*

Quoi donc , vous me menacez de porter des plaintes au Roi ? ... Eh , Madame , vous le pouvez ! Surtout ne m'épargnez pas ! Sçachez même , que
je

je me prépare à lui avouer tout ce que je vous ai dit . . . Il est tems que je parle : le Roi a presque oublié combien je suis malheureux.

LA REINE MARG.

Hors d'ici démon ! Je te reconnois trop bien. Tu as tué mon mari , dans la Tour , & mon fils Edouard à *Tempsbury*.

GLOCEST. *à la Reine Elisabeth.*

Avant que vous fussiez Reine , & que votre mari fût Roi , on sçait ce que j'ai fait pour lui. Fleau de ses adversaires , esclave de ses amis , plus jaloux mille fois de sa gloire que de la mienne , j'ai répandu mon sang , pour couronner le sien.

LA REINE MARG.

Ah , tu as répandu du sang bien plus illustre encore !

GLOCEST. *à la Reine Elisabeth.*

Pendant tout ce tems - là , votre époux Gray , & vous même , Madame , étiez les plus zelés partisans de la faction de Lancastre ! vous en étiez aussi Rivers ? Que dis-je ? Eh votre époux , Madame , n'étoit - il pas du nombre des rebelles , qui furent

tués dans la bataille que Marguerite perdit à Saint Alban ? Souffrez donc que je vous remette en mémoire, puisque vous l'avez oublié, ce que vous étiez alors, & ce que vous êtes aujourd'hui : que je le compare enfin avec ce que j'étois, & ce que je suis maintenant.

LA REINE MARG.

Tu n'étois qu'un infame Assassin, & tu l'es encore.

GLOCESTRE.

L'infortuné Clarence abandonna son pere Warwick, & se rendit parjure . . . Pardonnez-lui, grand Dieu! . . .

LA REINE MARG.

Qu'il le punisse plutôt ?

GLOCESTRE.

Eh pourquoi Clarence se rendit - il parjure ? pour aider Edouard à monter sur le Thrône Quelle est aujourd'hui sa récompense ? un cachot, & des chaînes Ah, que n'ai-je le cœur aussi dur que l'est celui d'Edouard ! ou, que celui d'Edouard n'est-il aussi tendre, & aussi sensible que le mien ! . . . Mais je suis trop simple & trop crédu.

ACTE I.

51

lé, pour vivre dans un monde si corrompu !

LA REINE MARG.

Fuis donc vite aux enfers, & purge la terre de ta présence ; le Thrône t'attend là.

M. RIVERS.

Duc de Gloceſtre, dans ces tems orageux, où vous nous accusez d'avoir été les ennemis de votre maison, nous ſervions notre maître & notre légitime Roi. Nous en ferions de même pour vous, ſi vous deveniez jamais notre Souverain.

GLOCESTRE.

Si je devenois jamais ?... J'aimerois mieux devenir... Ah loin de moi de pareilles idées !

LA REINE ELIZAB.

Tel peu ſenſible que vous puissiez vous croire au plaisir de regner en ces lieux, ſoyez certain, Seigneur, que j'en goûte encore moins, en m'en vbyant la Reine.

LA REINE MARG.

La Reine de ces lieux connoît donc peu la joie, car c'est moi qui la ſuis, & je ne la connus jamais !... Mais c'est

trop longtems me contenir . . . Ecoutez-moi , barbares & audacieux Pirates , qui disputez pour le partage de mes dépouilles Qui de vous tous osera me regarder en face , sans frémir ? Si je ne fus jamais votre Reine légitime , pourquoi vous vois-je interdits & soumis comme des Sujets ? Et si vous croyez avoir eu droit de me déthrôner , pourquoi vous vois-je trembler comme des rebelles ? * Ah , modeste scelerat , ne fors pas , je t'en prie.

G L O C E S T R E .

Que veux-tu , vieux spectre ? Pourquoi viens-tu t'offrir à mes regards ?

L A R E I N E M A R G .

Uniquement pour faire une répétition de l'histoire que tu viens de tronquer ; & tu ne sortiras pas que tu ne l'aye entendue . Tu me dois un époux , tu me dois un fils , tu me dois un royaume C'est par toi que j'ai tout perdu ! . . . Quant à vous , Madame , ** la douleur que j'éprouve , vous appartient

* Au Duc de Glocestre.

** A la Reine Elizabeth.

de droit ; & les plaisirs que vous goûtez m'appartiennent : vous n'en jouissez que par usurpation.

GLOCESTRE.

Souviens - toi des malédictions de mon Pere , lorsque tu deshonoras son front guerrier avec une couronne de papier ; Lorsque les opprobres que tu lui fis essuyer , changerent ses yeux en fontaines ; Lorsque , pour lui mieux déchirer le cœur , tu lui envoyas un mouchoir trempé dans le sang innocent de son fils , Rutland ! Toutes les imprécations qu'il lança alors contre toi sont tombées sur ta tête coupable : c'est le Ciel même , & non pas nous , qui t'a puni de tes forfaits.

M. HASTINGS.

Oh, l'action étoit cruelle , d'immo-
ler sans raison ce jeune Prince !

M. RIVERS.

Les tyrans mêmes pleurerent , quand
ils en furent instruits.

M. DORSET.

Et l'univers , en prévint la vengeance.

BUKINGHAM.

Northumberland , ici présent , ne put alors retenir ses larmes.

LA REINE MARG.

Quoi donc , avant que j'arrivasse ici , vous étiez tous animés l'un contre l'autre , & prêts à vous égorger ? Maintenant vous réunissez toutes vos haines contre moi ? ... Vous croyez que les malédictions du Duc d'York ont eu assez de crédit au Ciel , pour causer la mort du Roi Henry , celle de mon cher Edouard , la perte de leur couronne , & mon déplorable bannissement ? ... Eh bien , si cela est , entreprenez-vous épaises nues , livrez passage à mes vives malédictions Qu'au défaut de la guerre , je sois vengée par la crapule ! Que votre Roi péricule & tombe par elle , comme les nôtres sont tombés par le fer , pour le faire Roi ! Que ton fils Edouard , * qui porte le nom de Prince de Galles (nom usurpé sur mon Edouard) meure dans sa jeunesse d'une mort violente ! Toi , qui portes le nom de Reine à mes

* A la Reine Elizabeth.

dépens, sois aussi malheureuse que moi :
 Survis à ta gloire ! . . . Puisse-tu vi-
 vre assez long-tems pour déplorer la
 perte de tes enfans, & pour voir, ainsi
 que moi, de cruels usurpateurs parés de
 leurs dépouilles sanglantes ! Pleures
 long-tems tes jours heureux avant que
 de mourir ; & enfin, desséchée par tes
 longues douleurs, meurs privée des
 doux noms de mere, de femme, &
 de Reine d'Angleterre ! . . . Vous, Ri-
 vers, & Dorset, qui fûtes présents,
 ainsi que vous Hastings, lorsque mon
 fils expira sous le poignard, je deman-
 de au Ciel qu'aucun de vous ne vive
 suivant le cours ordinaire de la nature :
 mais que vous périssiez tous par quel-
 que accident aussi fatal qu'imprévû !

GLOCESTRE.

Eh bien, odieuse Megere ! ta conju-
 ration est-elle finie ?

LA REINE MARG.

Ciel ! je t'avois oubliée ? . . . Arrête ;
 montre, il faut que tu m'entendes . . .
 Si le Ciel a quelques fleaux qui nous
 soient encore inconnus, qu'il les rassem-
 ble tous pour en accabler ta tête cri-
 minelle quand ta mesure de tes for-

faits fera comble ! Que sa vengeance ;
 assiege de toute parts l'infâme pertur-
 bateur du repos de l'univers ! Que le
 ver rongeur de tes remords vienne
 alors déchirer, & dévorer ton cœur !
 Que tu frémisse à la vûe de tes amis ;
 que tu mette toute ta confiance dans
 ceux qui voudront te trahir, sous le voi-
 le de l'amitié ! Que le sommeil ne ferme
 jamais ton œil perfide, à moins que ce
 ne soit pour offrir à ton imagination
 tous les spectres de l'enfer !... Voi-à
 le partage que je te souhaite, à toi ,
 difforme avorton de la nature ! à toi ,
 qu'elle eut soin de marquer en naissant
 du sceau de la réprobation ! à toi , qui
 déchiras le sein où tu pris la naissance !
 à toi , vil opprobre du genre humain !
 fleau de la probité , détestable

GLOCESTRE.

Marguerite ? ...

LA REINE MARG.

Richard ?

GLOCESTRE.

Quoi ?

LA REINE MARG.

Je ne t'appelle point.

ACTE I. 57
GLOCESTRE.

En ce cas j'ai tort. Je m'imaginois que tous ces noms odieux, que tu viens de prononcer, s'adreffoient à moi.

LA REINE MARG.

Tu ne te trompois pas : mais ne songe point à la replique jusqu'à ce que j'aye fini ma malédiction.

GLOCESTRE.

Ah, je me tais, puisque c'est de la sienne dont tu parles !

LA REINE ELIZAB. *à Marg.*

Ainsi, Madame, toutes les imprécations que vous venez d'épuiser retombent sur vous-même.

LA REINE MARG.

Pauvre Reine en peinture ! vain phantôme de ma grandeur passée ! pourquoi caresses-tu cette perfide araignée, dont la toile envenimée t'environne déjà de toutes parts ! . . . Insensée, aveugle que tu es, achève d'aiguïser le couteau qui doit t'égorger ! . . . Il viendra un tems où tu croiras mon secours nécessaire pour maudire à ton gré le serpent que tu flattes.

HASTINGS *à la Reine Marguerite.*

Fausse & impérieuse femme ! ter-

38. RICHARD III.

mine enfin tes imprécations frénétiques, de crainte que pour ton malheur tu ne lasses notre patience.

LA REINE MARG.

Eh, malheur à vous-même, qui avez épuisé la mienne !

M. RIVERS.

Dussions-nous être encor vos sujets, vous nous forceriez de vous apprendre vos devoirs.

LA REINE MARG.

Pour bien remplir le vôtre, il faudroit m'obéir : cela seul m'apprendroit à regner & à ne pas oublier ce que je dois à des sujets soumis. Si vous n'étiez des rebelles, ce premier devoir ne vous seroit pas inconnu.

M. DORSET.

Ne disputez point avec elle, Milord : elle est furieuse.

LA REINE MARG.

Taisez-vous, Milord de fraîche date : à peine l'écriture de vos titres de noblesse a-t-elle eu le tems de sécher. . . . Songez plutôt combien il seroit cruel pour vous, de retomber dans votre premier état. Plus on est élevé, plus l'a-

rage est à craindre, & plus la chute est mortelle.

GLOCESTRE.

Le conseil est fort bon, profitez-en, Marquis.

M. DORSET.

Il vous regarde, Seigneur, autant que moi.

GLOCESTRE.

Sans doute, & beaucoup plus même : mais ma naissance

LA REINE MARG.

Ta naissance ? Eh, regarde mon fils, que ta rage a plongé dans la nuit du tombeau ! c'est au prix de son sang que tu a acquis le rang dont tu te vantes. Puisse un autre gagner le tien au même prix !

BUKINGHAM.

Finissez, Madame, & si ce n'est par charité, que ce soit du moins par politique.

LA REINE MARG.

N'attens de moi ni charité ni égards. En a-t'on eu pour moi, quand on a massacré tous les miens ? Cher & noble Bukingham, je te baise la main en signe d'amitié. Que le Ciel te soit tou-

60 RICHARD III.

jours propice , ainsi qu'à ton illustre
Maison ! Tes habits ne sont pas teints
de mon sang , & tu n'es point compris
dans les vœux cruels que je viens de
faire.

BUKINGHAM.

J'espère qu'ils ne seront fatals à per-
sonne de ceux qui sont ici : la force
des malédictions expire au bout des lé-
vres de ceux qui les prononcent.

LA REINE MARG.

Je crois au contraire qu'elles péné-
trent les Cieux , quand elles sont fon-
dées sur la justice ; & qu'elles réveil-
lent la Divinité. . . . * O Bukingham !
défiez-vous de ce jeune dogue * * Il
caresse d'abord , mais c'est pour mor-
dre plus sûrement ; & le venin de sa
morsure est mortel. N'ayez rien à dé-
mêler avec lui ; gardez-vous de lui : le
crime , la mort & l'enfer sont dans son
cœur ; & leurs ministres dirigent tous
ses pas.

GLOCESTRE.

Que vous dit-elle , Milord Bukin-
gham ?

* Bas à Bukingham.

** Mourant Gloucestre.

ACTE I. 67
BUKINGHAM.

Rien qui mérite attention , Seigneur.

LA REINE MARG.

Quoi , Bukingham , tu méprises le conseil que je te donne , & tu flattes celui dont je t'avertis de te défier! . . . Tu te souviendras un jour , dans l'amertume de ton cœur , de ce que je t'ai dit ; & tu avoueras , mais trop tard , que Marguerite a prophétisé juste Soyez , tous tant que vous êtes , les objets de sa haine jusqu'à la mort : qu'il soit toujours l'unique objet de la vôtre ; & que le Ciel vous haïsse encore plus ! . . . Adieu.

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs , à la réserve de la Reine Marguerite.

BUKINGHAM.

Les imprécations me font dresser les cheveux.

M. RIVERS.

Je suis aussi ému ; & je m'étonne de ce qu'on la laisse en liberté.

62 RICHARD III.

GLOCESTRE.

Pour moi je ne puis la condamner :
elle a effuyé de trop cruelles peines ;
& je me repens , en mon particulier ,
du mal que je lui ai fait.

M. DORSET.

Je ne me rappelle pas de lui avoir
jamais donné lieu de se plaindre de
moi.

GLOCESTRE.

Vous avez pourtant la meilleure part
de ses malédictions. A mon égard , j'ai
toujours agi avec trop de chaleur , en
rendant service à mes amis ; & je sens
bien que je m'en repens trop tard. . . .
Hélas ! le pauvre Clarence en est éga-
lement fort bien récompensé.
On l'a si bien lié , qu'on n'a plus à
craindre ses reproches. Dieu le par-
donne à ceux qui en sont les auteurs !

M. RIVERS.

Rien n'est plus grand & plus ver-
tueux que de prier pour ceux qui nous
ont fait du mal. . . .

GLOCESTRE.

C'est ma coutume ordinaire , & je
la crois bonne.

SCENE XV.

Les mêmes Acteurs. CATESBY.

CATESBY.

M Adame, le Roi vous demande ;
& vous aussi, Milords.

LA REINE.

Nous y allons, Catesby. Milords ;
ne venez-vous point avec nous ?

M. RIVERS.

Madame, nous suivons votre Ma-
jesté.

SCENE XVI.

LE DUC DE GLOCESTRE

seul.

JE fais le mal, je crie le premier,
& je mets sur le compte d'autrui
toutes les méchancetés dont je suis l'au-
teur secret. Je pleure Clarence, en pré-
sence de Stanley, Hastings & Bukin-

64 RICHARD III.

gham ; & ils font assez dupes pour croire mes larmes sincères , tandis que c'est moi seul qui suis la cause de son emprisonnement ! Je leur persuade enfin , que c'est la Reine & sa famille qui ont irrité le Roi contre lui ; & convaincus de cette vérité, ils m'exciteront bientôt d'eux-mêmes à me venger de Rivers , de Dorset & de Gray. . . . Mais je leur répondrai, en soupirant, que la religion défend de rendre le mal pour le mal. . . C'est ainsi que couvrant ma scélératesse du manteau spécieux de la charité , je passerai pour un Saint , tandis que je jouerai le rôle du Diable. . . . Mais silence ! Voici mes Braves. . .



SCENE XVII.

GLOCESTRE, DEUX
ASSASSINS.

GLOCESTRE.

EH bien, mes valeureux compagnons, comment va-t-il ? vous disposez-vous à mettre notre aventure à fin ?

I. ASSASSIN.

Nous y marchons, Seigneur ; & nous ne venons que pour vous demander un ordre, pour nous faire pénétrer jusqu'aux lieux où le prisonnier est gardé.

GLOCESTRE.

C'est fort bien pensé. J'ai l'ordre dans ma poche.... Dès que vous aurez fait, réfugiez vous à Crosby. Mais que l'exécution soit prompte ; & point de pitié !... Gardez - vous , sur tout , d'entrer en discours avec lui : car , Clarence est éloquent , & il pourroit vous attendrir.

II. ASSASSINS.

Ne craignez rien, Seigneur : nous n'aimons pas à jazer. Les grands parleurs disent beaucoup, & font peu. Pour nous, soyez certain que nous agissons plus de bras que de la langue.

G L O C E S T R E.

C'est-à-dire que vos yeux s'endurcissent, à proportion de ce que ceux des autres s'attendrissent. J'aime les cœurs de cette espece Allez, partez : voilà votre ordre ; achevez vite.

S C E N E XVIII.

Le Théâtre représente la Tour de Londres.

LE DUC DE CLARENCE.
BRAKENBURY.

BRAKENBURY.

Seigneur, pourquoi vous trouvaie-je aujourd'hui l'œil si sombre, & si chargé d'ennui ?

ACTE I. 67
CLARENCE.

Hélas ! J'ai passé une si cruelle nuit , si pleine de visions sinistres , & de rêves funestes , que je balancerois d'acheter mille jours heureux s'ils étoient mis à pareil prix ! . . . Jamais tant de terreur ne pénétra mon ame.

BRAKENBURY.

Ciel ! & de quelle nature étoient donc ces rêves , Seigneur ?

CLARENCE.

Je songeois , qu'après m'être échappé de la Tour , je m'étois embarqué avec mon frere de Glocestre , pour chercher un azile chez le Duc de Bourgogne. Glocestre me faisoit promener sur le tillac du vaisseaux , d'où nous jettions un œil douloureux sur l'Angleterre en nous rappelant les révolutions cruelles dont la querelle des deux roses a gravé les époques avec des traits de sang ! . . . Je crois , alors , voir Glocestre ébloui , & prêt à tomber . Je veux le retenir : mais il me porte un coup si terrible , qu'il me jette dans la mer C'est là , grand Dieu ! que je sentis toute l'horreur du supplice , d'un homme qui se noye. Quel bruit ef-

frayant les flots ne faisoient - ils pas
ronfler dans mes oreilles ! Quelles ima-
ges funebres, & fantastiques ! ne frap-
perent point mes yeux ! Mille gouffres
ouverts prêts à m'engloutir , mille mal-
heureux mortels rongés par les pois-
sons , des lingots d'or , des ancres de
vaisseaux , des monceaux de perles ,
des coquillages rares , des pierres ines-
timables , & des bijoux de toute espe-
ce ! Ici des têtes de morts me paroîs-
soient remplies de ces richesses ! Là ,
je voyois d'autres crânes où de gros
diamans tenoient la place que les yeux
y avoient jadis occupée , & qui en
éclairant de leurs feux la profondeur de
l'abîme sembloient regarder d'un œil
mocqueur une forêt d'os humains dis-
persés sur le sable !

B R A K E N B U R Y.

Mais , Seigneur , les horreurs de la
mort vous laissoient - elles le loisir de
faire toutes ces remarques ?

C L A R E N C E.

Je le rêvois ainsi. j'essayai même
plusieurs fois de mourir : mais tou-
jours vainement. La mer jalouse de
conserver mon ame , sembloit resserrer

A C T E I. 69

toutes les issues par où elle auroit pû s'échapper pour gagner le vuide de l'air.

B R A K E N B U R Y .

Et vous ne vous éveillâtes pas dans une telle agonie ?

C L A R E N C E .

Non, mon rêve continua même après ma mort. C'est alors que mon ame éprouva d'autres tourmens. Je crus passer le fleuve funeste avec ce vieux Nocher si renommé dans la Fable. La premiere Ombre que je rencontrai étoit celle de mon beau-pere, le grand Warwick, qui s'écria : *Ab ! quel supplice assez grand les Enfers auront-ils pour punir le parjure Clarence ?* Et disparut. Je vis ensuite errer une Ombre qui me parut un Ange : sa chevelure étoit brillante, quoique teinte de sang, & j'entendis crier : *Le voilà enfin venu ce traître, ce parjure Clarence, qui m'a poignardé aux Champs de Tewksbury ! Emparez-vous de lui, Furies infernales : on le livre à votre rage !* A ces mots, je me vis environné d'une légion de Spectres horribles, dont les cris affreux m'éveillèrent enfin. Et ce songe lugubre a tellement frappé mon

imagination , que je me crois **encor**
au milieu des Enfers.

BRAKENBURY.

Je ne m'en étonne pas , Seigneur : je
tremble moi-même au seul récit que
je viens d'entendre.

CLARENCE.

Hélas , mon cher Brakenbury , la
confcience me reproche d'avoir trop
bien servi Edouard ! Je me sens déchiré
de remords . . . Et tu vois la récompen-
se que je reçois du Roi ! . . . O Ciel ! si
mes ardentés prières , & la vivacité de
mon repentir ne peuvent t'appaiser ,
venge-toi sur moi seul : punis-moi dès
à présent , mais épargne mon épouse
& mes enfans : ils ne t'ont jamais offen-
sé . . . Je te prie , cher Brakenbury ,
de demeurer auprès de moi. Mon ame
est surchargée de peines , & mon corps
de lassitude ; je croi que le sommeil
vient m'offrir quelque soulagement . . .
Il s'endort.



SCENE XIX.

BRAKENBURY, LES DEUX
ASSASSINS.CLARENCE *endormi.*
BRAKENBURY.

QUI est là ?

I. ASSASSIN.

Je voudrois parler au Duc de Clarence.

BRAKENBURY.

Cela est-il pressé ?

I. ASSASSIN.

Le plutôt vaut le mieux. . . . Voyez
notre commission ; & finissons.BRAKENBURY, *après avoir lû.*Cet ordre m'enjoint de remettre le
Prince entre vos mains ; je n'en veux
pas sçavoir davantage, de peur d'en
trop apprendre pour mon repos. . . .
Vous voyez le Duc : il dort ; & voici
les clefs. . . . Je vais rendre compte au
Roi de la maniere dont j'ai obéi à ses
ordres.

72 RICHARD III.

I. ASSASSIN.

Cela est prudent, Monsieur, & vous pouvez partir.

II. ASSASSIN.

As-tu envie que nous le tuyons endormi ?

I. ASSASSIN.

Non : Il pourroit à son réveil nous accuser de poltronnerie.

II. ASSASSIN.

A son réveil ? Quelle bêtise ! ... Il ne s'éveillera qu'au jour du jugement.

I. ASSASSIN.

Eh bien, ne dira-t'il pas alors qu'il dormoit quand nous l'avons tué ?

II. ASSASSIN.

Ce mot de jugement me frappe, & fait naître en moi quelque espece de remords.

I. ASSASSIN.

Quoi donc ! aurois-tu peur ?

II. ASSASSIN.

Non pas de le tuer, parce que nous avons un bon garant ; mais d'être damné pour l'avoir fait, parce que le garant ne pourra nous défendre.

I. ASSASSIN.

ACTE I.

73

I. ASSASSIN.

Je vais faire part de ton scrupule au Duc de Glocestre.

II. ASSASSIN.

N'en fais rien, je t'en prie : attens un moment. J'espère que cette idée pieuse ne me durera pas long-tems : Le remords n'a coutume de me tenir au cœur, que pendant la durée d'une minute.

I. ASSASSIN.

.... Eh bien, comment te trouves-tu maintenant?

II. ASSASSIN.

Ma foi, je sens encore en moi quelque petit reste de scrupule !

I. ASSASSIN.

Songe à la récompense qui nous est promise : cela s'évanouira.

II. ASSASSIN.

Tu as raison ... Il faut qu'il meure. J'avois presque oublié la grandeur du salaire !

I. ASSASSIN.

Où donc est ta conscience, maintenant?

II. ASSASSIN.

Dans la bourse du Duc de Glocestre.

Tome II.

D

I. ASSASSIN.

C'est - à - dire qu'elle s'envolera ,
lorsqu'il l'ouvrira pour nous payer.

II. ASSASSIN.

Peu importe : allons notre chemin.
Pense-t'on autrement dans ce siècle-
ci ?

I. ASSASSIN.

Mais si tes remords s'avisent de
revenir ?

II. ASSASSIN.

Je ne veux rien avoir à démêler avec
eux. Rien n'est plus dangereux pour
un homme de Cour : ils sont capables
de le rendre poltron . Si l'on vole , ils
vous accusent ; si l'on veut jurer fauf-
sement , ils vous arrêtent ; & si l'on veut
coucher avec la femme de son voisin ,
ils vous trahissent. C'est une espece de
lutin timide , quoique vif , qui se loge
dès l'enfance dans le sein des hommes ,
pour les faire enrager , & pour oppo-
ser des obstacles à tous leurs projets. ...
Croirois-tu , qu'il a été un jour assez
puissant , pour me faire restituer une
bourse que j'avois trouvée ? Oh , il
conduit infailliblement à l'hôpital ceux
qui l'écoutent ! aussi est-il banni de

A C T E I. 75

toute bonne ville, comme un dangereux ennemi ; & un habile homme qui veut faire fortune , commence par secouer le joug de son empire.

I. ASSASSIN.

Je crois l'entendre à mon oreille ;
cherchant à me dissuader de tuer le
Duc.

II. ASSASSIN.

Si tu l'écoutes , au lieu de t'inspirer
du courage, il te rendra lâche & com-
patissant comme une femme.

I. ASSASSIN.

Oh , je suis ferme dans mes pro-
jets : il ne gagnera rien sur mon es-
prit.

II. ASSASSIN.

C'est parler en grand - homme , &
qui connoît le prix de la réputation. ...
Allons ; mettons nous à l'ouvrage.

I. ASSASSIN.

Plonge - lui ton épée dans le flanc ,
jusqu'à la garde ; & jette - le ensuite
dans le tonneau de Malvoisie qui est
ici à côté.

II. ASSASSIN.

Excellent conseil !

D ij

76 RICHARD III.

I. ASSASSIN.

Doucement. Il s'éveille . . . Veux-tu que je le frappe ?

II. ASSASSIN.

Non : Raisonnons un peu avec lui.

LE DUC DE CLAR. *s'éveille.*

Holà, Gardes ? donnez moi un verre de vin.

I. ASSASSIN.

Vous en aurez bientôt abondamment, Seigneur.

CLARENCE.

Qui êtes-vous ?

I. ASSASSIN.

Un homme, comme vous.

CLARENCE.

Que vois-je ? Ta voix est un tonnerre, & ton regard est humble !

I. ASSASSIN.

Ma voix, est celle du Roi : mais je n'ai pas ses yeux.

CLARENCE.

Quelle obscurité funeste renfermes-tu dans ton discours ? Pourquoi te vois-je pâlir, tandis que ton œil me menace ? . . . Qui t'envoie en ces lieux ? qui es-tu ? d'où viens-tu ?

A C T E I
T O U S D E U X.

77

Nous venons , pour ...

C L A R E N C E.

M'assassiner ?

T O U S D E U X.

Oui , Seigneur.

C L A R E N C E.

A peine avez - vous la force de me le dire , ainsi j'espere que vous n'aurez pas celle de l'exécuter Eh par quel endroit , mes amis , vous ai - je jamais offensés ?

I. ASSASSIN.

Nous ne vous reprochons rien , Seigneur : mais le Roi . . .

C L A R E N C E.

Ah , j'espere me réconcilier bientôt avec lui !

II. ASSASSIN.

Jamais , Seigneur , jamais ; ainsi préparez vous- à la mort.

C L A R E N C E.

Auriez - vous eu le malheur d'avoir été choisis parmi tous les humains , pour tuer un innocent ? Eh quel est donc mon crime ? quelle preuve en a-t'on ? sur quelles informations le Juge le plus sévère a-t'il pû prononcer ma

D iij

sentence ? quoi donc ! sans conviction , sans forme de procès , le malheureux Clarence se verroit - il condamné à la mort ? Ah l'injustice seroit trop criante ! Je vous conjure , si vous êtes Chrétiens , de ne pas mettre la main sur moi , & de sortir d'ici. Votre ame en répondroit au Dieu que nous servons !

I. ASSASSIN.

Seigneur , nous ne faisons rien , que par ordre du Roi.

CLARENCE.

Aveugles sujets ! le Roi des Rois ne vous défend-t-il pas le meurtre ? auquel des deux croyez-vous devoir obéir ? . . . craignez le Ciel , craignez sa vengeance , la foudre est toujours prête à punir les réfractaires à sa loi.

II. ASSASSIN.

Elle tombe aujourd'hui sur toi , pour le parjure , & pour le meurtre. N'avois-tu pas promis ta foi , sur tout ce qu'il y a de plus sacré , à la Maison de Lancastre ?

I. ASSASSIN.

Et comme un traître à ce Dieu même que tu invoques , n'as-tu pas rom-

A C T E I. 79

pu ton serment ? n'as-tu pas trempé ta main dans le sang du fils de ton Roi ? Comment oses-tu donc nous menacer de la colere du Ciel, toi qui as enfraint sa loi dans un si haut degré ?

C L A R E N C E.

Hélas, pour qui me suis-je rendu si criminel ? pour Edouard ! pour mon frere ! & c'est lui qui vous envoie pour m'assassiner ? Ah, si Dieu veut me punir, sa vengeance sera publique : son bras puissant n'a besoin du secours de personne ; gardez - vous de vous charger de sa querelle.

I. A S S A S S I N.

Pourquoi donc t'en es-tu rendu le ministre, en immolant le Brave Plantagenette ?

C L A R E N C E.

J'étois guidé par l'amour de mon frere, par l'enfer, & par ma rage.

I. A S S A S S I N.

C'est aussi l'amour de ton frere, notre devoir, & ton crime, qui nous guident ici pour te donner la mort.

C L A R E N C E.

Si vous aimez le Roi, vous ne devez pas me haïr puisque je suis son

80 RICHARD III.
frere, & que je l'aime. Si c'est l'espoir
du salaire qui vous tente, allez de ma
part trouver mon frere de Glocestre;
vous ferez mieux payés par lui pour
m'avoir sauvé la vie, que vous ne le
feriez par le Roi pour me l'avoir
ôtée.

II. ASSASSIN.

Vous êtes dans l'erreur : le Duc de
Glocestre ne vous aime pas.

CLARENCE.

Ah, je sçais trop combien je lui fais
cher ! Allez le voir de ma part.

TOUS DEUX.

Nous nous y disposons.

CLARENCE.

Dites - lui, que lorsque le Duc
d'York notre pere bénit ses trois fils,
de sa main victorieuse, & qu'il nous
enjoignit, sur notre ame, de nous ai-
mer l'un l'autre, il sembloit avoir pré-
vu ce qui m'arrive aujourd'hui
Glocestre n'entendra pas ce discours,
sans répandre des larmes.

I. ASSASSIN.

Oui, des larmes de pierre : c'est
ainsi qu'il nous a enseigné à pleurer.

ACTE I. 81
CLARENCE.

Oh , n'attendez pas à ses jours , car il est bienfaisant.

I. ASSASSIN.

Oui, comme la grêle sur la récolte Vous vous trompez, vous dis-je.... c'est lui qui nous a chargés de vous tuer.

CLARENCE.

Qu'entens je, Ciel! ... mais cela ne se peut. Je l'ai vû pleurer mon infortune, me serrer dans ses bras, & jurer en sanglottant qu'il alloit travailler à ma délivrance.

I. ASSASSIN.

Il le fait aussi, en vous délivrant des peines de ce monde pour vous faire goûter les plaisirs célestes.

II. ASSASSIN.

Réconciliez vous vite avec le Ciel, Seigneur, car il faut mourir.

CLARENCE.

Pouvez-vous me donner un conseil aussi saint, & être assez impie pour déclarer la guerre à la divinité, en immolant un Prince innocent ? O, mes amis ! songez que ceux qui vous emploient pour commettre un pareil

82 RICHARD III.
forfait, seront les premiers à vous dé-
tester.

II. ASSASSIN.

Que voulez - vous que nous fa-
fions ?

CLARENCE.

Que vous vous repentiez ; que vous
sauviez votre ame. Qui de vous deux,
étant fils de Prince, & voyant arriver
deux Assassins pour le massacrer, ne
chercheroit pas à les attendrir ?

I. ASSASSIN.

Arrêtez, Seigneur : il ne convient
qu'à une femme de s'abaisser jusqu'à ce
point.

CLARENCE.

Non : Rien n'est plus naturel. Il
faudroit n'être pas homme, penser
autrement ! Mais j'apperçois en-
fin, mes amis, quelque ombre de pitié
dans vos regards Ah, si tes yeux
ne me trompent point, * range-toi
de mon côté, & défens-moi ! Qui
peut voir, sans douleur, un Prince sup-
pliant ?

II. ASSASSIN.

Tournez la tête, Seigneur.

* Aux II. Assassins.

I. ASSASSIN.

Reçois ceci , & encore ceci *
Si ce n'est point assez , le tonneau de
Malvoisie , dans lequel je vais te plon-
ger , t'achevera , **

II. ASSASSIN.

Quelle horreur ! quel forfait !
Ah , je voudrois , comme Pilate ,
pouvoir me laver les mains de ce
meurtre abominable.

SCENE XX.

LES DEUX ASSASSINS.

I. ASSASSIN.

E H - bien , à quoi rêves-tu ? pour-
quoi ne m'as-tu pas aidé ? je
te jure , que le Duc sçaura ta lâcheté.

II. ASSASSIN.

Je voudrois qu'il sçut que j'ai sauvé
son frere Va chercher notre ré-
compense : je te l'abandonne toute en-

* Il le poignarde.

** Il emporte le Prince.

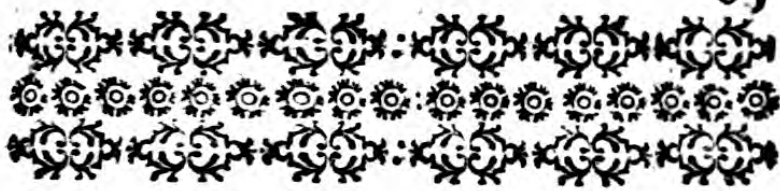
84 RICHARD III.
tière. tu peux lui apprendre, que je
gémis de la mort du Duc . *

II. ASSASSIN.

Je ne pense pas de même. Adieu ,
poltron ; sauve-toi Il s'agit main-
tenant de chercher quelque trou pour
cacher ce cadavre , jusqu'à ce qu'il
plaise au Duc de le faire enterrer ; &
dès que j'aurai reçu mon argent , je
crois que le parti le plus prudent pour
moi , sera de me sauver.

* Il sort.

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

LE ROI EDOUARD, *malade.*
LA REINE, MILORDS
DORSET, RIVERS, HAS-
TINGS, CATESBY, BU-
KINGHAM, & WOOD-
VILE.

I. E. ROI.

JE suis fort satisfait d'avoir enfin ac-
compli ce grand ouvrage... Vous,
nobles Pairs de ce Royaume, entrete-
nez parmi vous l'union dont j'ai de-
sire ferer les nœuds... Pour moi, qui cha-
que jour attens ma dernière heure, je
vous déclare que je meurs sans regret,
puisque je laisse mes amis réunis, & la
paix dans mon Royaume... Hastings,
& vous Rivers, donnez-vous la main;

86 RICHARD III.

oubliez vos querelles ; & jurez de vous aimer à l'avenir.

RIVERS.

Je jure , par le Ciel , que mon ame ne conserve aucun ressentiment ; & ma main va sceller les sentimens de mon cœur.

HASTINGS.

J'en dis autant ; & je le jure avec sincérité.

LE ROI.

Gardez-vous de tromper votre Roi, de crainte que le suprême Roi des Rois ne punisse votre dissimulation , en vous faisant périr par la main l'un de l'autre !

HASTINGS.

Puissai-je n'être heureux , qu'autant que j'ai dit vrai !

RIVERS.

Puissai-je ne l'être jamais , qu'autant que j'aimerai Mylord Hastings !

LE ROI.

Madame , vous n'êtes pas plus qu'une autre exempte de ceci , ni votre fils Dorset , ni vous non plus Bukingham. Je connois les cabales , & les intérêts qui vous divisent . . . Madame , aimez

ACTE I.

87

Mylord Hastings : donnez - lui votre main à baiser ; & sur - tout , point de dissimulation dans votre raccommodement .

LA REINE.

Tenez, Hastings, ... que tout soit oublié entre nous , comme je jure de l'oublier !

LE ROI.

Dorset, embrâsez-le ? . . . Hastings, aimez Dorset.

DORSET.

Je proteste ici, que de ma part , la paix sera inviolable.

HASTINGS.

J'en jure tout autant.

Le ROI.

Maintenant, c'est à vous illustre Buckingham , à mettre le dernier sceau à cette union. . . . Embrâsez les parens de mon épouse, & que l'espoir de vous voir amis, acheve de me rendre heureux.

BUKINGHAM.

Madame , si jamais le ressentiment me fait départir de vos intérêts & de mon devoir, je prie le Ciel de ne me

38 RICHARD III.
faire trouver que de la haine partout
où je chercherai de l'amitié. *

LE ROI.

Ce que je vois , cher Bukingham ,
est le plus doux remede , & le plus sa-
lutaire pour un cœur aussi malade
que l'est le mien ... Il ne manque plus
ici que mon frere Glocestre pour met-
tre le comble à cette heureuse paix ,
& à ma joie. . . .

BUKINGHAM.

Sire , il arrive très-à-propos.

* Il embrasse Rivers , &c.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. LE DUC
DE GLOCESTRE,
& RATCLIFF.

GLOCESTRE.

QUE le Ciel bénisse en cet heu-
reux jour , le Roi , la Reine , &
vous très-illustres Pairs !

LE ROI.

Un jour aussi-bien employé que ce-

lui-ci, ne peut être qu'heureux, mon frere. La charité nous anime tous : la paix succede au trouble, l'amitié à la haine, & tous nos Pairs si longtems divisés sont maintenant amis.

GLOCESTRE.

L'œuvre est digne de vous, très-souverain Seigneur ! S'il se trouve quelqu'un dans cette illustre assemblée qui puisse me regarder comme son ennemi ouvert, ou caché ; si, sans le sçavoir, j'ai pû offenser quelqu'un de ceux qui la composent, je désire de tout mon cœur de me réconcilier avec lui, & je lui demande son amitié. C'est un supplice pour moi que de hair quelqu'un, & rien ne m'est plus cher que l'estime des gens de bien Je commence par vous, Madame, en vous demandant une paix dont je me rendrai digne par le plus respectueux attachement ! je vous la demande aussi, mon illustre cousin Bukingham (si tant est que quelque chose ait pû l'altérer entre nous ;) à vous, Rivers, à vous Dorset, qui ne m'avez jamais aimés ; à vous Woodvile, & à vous My-

* A la Reine.

90 RICHARD III.

lord Scales; à vous tous enfin, Ducs, Comtes, Mylords, & Gentilshommes . . . Je serois au désespoir de connoître un seul Anglois qui eût le moindre sujet de se plaindre de moi ! & je rends grâce à Dieu, de mon humilité.

LA REINE.

O jour heureux, si l'avenir ne te dément point ! . . . Très souverain Seigneur, j'ose encore supplier votre Grandeur de recevoir en grâce votre frère Clarence.

GLOCESTRE.

Eh quoi, Madame, est ce de cette façon que vous entretenez déjà la paix avec moi ? Est ce en présence du Roi que je dois être si cruellement raillé ? . . . Eh, qui peut ignorer que ce cher frère est mort ? . . *

LE ROI.

Qui peut ignorer sa mort, dites-vous ? . . . Et qui donc la sçavoit ! . . .

LA REINE.

Toi, qui lis dans les cœurs, grand Dieu ! Dans quel monde sommes-nous ?

* La surprise de l'Assemblée fait naître un silence d'un moment.

ACTE I: 91
BUKINGHAM.

Ma pâleur , cher Dorset , égale-t'elle celle que je vois regner sur tous les visages de l'Assemblée ?

DORSET.

Hélas , cher Duc , il faudroit être plus , ou moins qu'homme , pour conserver quelque couleur dans une conjoncture aussi affreuse !

LE ROI.

Quoi , Clarence est mort ? . . . Eh , mon ordre n'avoit-il point été révoqué ?

GLOCESTRE.

Hélas , il est arrivé trop tard : le premier étoit déjà exécuté ! le porteur de la grace , qui avoit sans doute été retardé en chemin par quelque accident , est arrivé dans le tems qu'on inhumoit mon malheureux frère ! . . . Plaise au Ciel que quelqu'un qu'on ne soupçonne point , mais moins noble , moins attaché à la vertu , & moins proche au Roi du côté du sang , ne soit pas plus digne du supplice , que l'infortuné Clarence !

SCENE III.

Les mêmes Auteurs. MILORD
STANLEY.

STANLEY.

Sire , en faveur de mes services ,
j'ose demander une grace à votre
Majesté.

LE ROI.

Ah! laissez-moi. Mon ame est abîmée
dans la douleur.

STANLEY.

Je ne me relève point , jusqu'à ce
que votre Majesté m'ait entendu.

LE ROI.

Parlez donc vite Que me de-
mandez vous?

STANLEY.

La grace , d'un de mes gens , qui
vient de tuer un Gentil-homme de
mauvaise vie , depuis peu attaché au
Duc de Norfolk.

LE ROI.

Ma langue a pû prononcer un arrêt

de mort contre mon frere ; & l'on veut que cette même langue prononce maintenant la grace d'un esclave !
 Mon frere n'avoit tué personne. S'il étoit criminel , ce n'étoit du moins qu'en pensée ; & c'est sur un soupçon que je l'ai condamné ! . . . Hélas ! qui de vous tous m'a parlé en sa faveur ? Qui de vous s'est jetté à mes pieds , pour calmer ma colere , & demander sa grace ? Qui m'a mis devant les yeux les liens du sang qui nous unissoient , & la tendre amitié que nous avons toujours eüe l'un pour l'autre ? . . . Qui m'a rappelé le sacrifice qu'il m'a fait , en abandonnant le grand Warwick pour venir se ranger sous mes étendards ? Qui de vous a daigné me redire , que c'est lui seul qui m'a sauvé la vie à la bataille de Tewksbury , (lorsque je tendois la gorge à Mylord Oxford , qui m'avoit terrassé) en me disant , *Vivez , cher frere , & soyez Roi ?* Qui m'a fait souvenir , enfin , du moment fatal , où nous trouvant tous deux à demi-morts sur le champ de bataille , non content de me couvrir de son corps , il se dépouilla de ses ha-

bits , pour m'en revêtir , & ne craignit pas d'exposer le reste de sa vie au froid le plus rigoureux pendant toute une nuit ? ... Hélas , mon aveugle colère avoit effacé tant de bienfaits de ma mémoire ; & personne n'a eu assez d'humanité pour me les retracer ! Tandis qu'un vil esclave , qu'un meurtrier , vous fait jeter à mes genoux pour obtenir le pardon de son crime ! N'est - ce pas être bien injustes ? Eh bien , pour l'être autant que vous , je vous l'accorde ce pardon Cher Clarence , infortuné frère , personne n'a dit un mot pour toi ! Moi-même , ingrat & cruel que je suis , ai je cherché dans mon cœur les anciennes traces de notre amitié ? ... Le plus superbe de vous tous a toujours été son obligé pendant sa vie : pas un n'a fait un pas pour empêcher sa mort ! .. Que je crains , hélas , que la vengeance céleste ne s'étende sur moi , sur vous , sur les miens , & sur les vôtres ! ... Venez Hastings : aidez-moi à regagner mon cabinet ... Ah malheureux Clarence !

SCENE V.

GLOCESTRE, *avec ceux
de l'assemblée qui n'ont pas
encore suivi le Roi.*

GLOCESTRE.

Voilà les fruits d'une colere imprudente ! Avez-vous remarqué, Seigneurs , les mouvemens du visage de la Reine & de sa parenté , à la nouvelle du trépas de Clarence ? Ah , c'est eux seuls qui ont aigri le cœur du Roi. c'est au Ciel à venger mon frere ! Allons, Seigneurs , suivons Edouard , & tâchons de le consoler.



SCENE VI.

LE DUCHESSE D'YORK
avec les deux Enfans du DUC
DE CLARENCE.

LE FILS.

AH, ma chere grand - mere , on
vient de nous dire que notre cher
pere est mort !

LA DUCHESSE.

Non, mon fils , cela n'est point.

LA FILLE.

Pourquoi donc pleurez-vous conti-
nuellement, & vous frappez-vous la
poitrine, en criant, *O Clarence ! ô mon
malheureux fils !*

LE FILS.

Si notre pere vit encore , pourquoi
détournez-vous la tête après nous
avoir regardés , & nous appelez-vous
d'infortunés orphelins ?

LA DUCHESSE.

Hélas , mes chers enfans , vous
vous trompez tous deux : je pleure la
maladie

maladie du Roi, & je crains pour les jours. Si votre pere étoit mort, mes pleurs le rappelleroient-ils à la vie?

LE FILS.

Ah, je vois bien maintenant, que mon pere est mort! . . . En ce cas, le Roi mon oncle est bien condamnable; Et le Ciel le punira, si mes prières continuelles peuvent le toucher.

LA FILLE.

J'y joindrai les miennes, mon cher pere.

LA DUCHESSE.

Paix! mes enfans, paix! le Roi vous aime tous deux . . . Pauvres petits innocens, vous n'êtes guère en état de deviner l'auteur de la mort de votre frere!

LE FILS

Oh pardonnez-moi, car mon oncle, le Duc de Glocestre, m'a dit que le Roi animé par la Reine, avoit donné un ordre pour emprisonner mon cher pere. Quand mon oncle me dit cela, il pleuroit, & paroissoit avoir pitié de moi; il me baisoit tendrement; & en me disant de le regarder comme mon

pere , il me promet de m'aimer comme son fils.

LA DUCHESSE.

Ah , ces déguisemens peuvent tromper des enfans , mais ils ne peuvent rien sur un œil vertueux , & éclairé. Le vice se voile en vain aux yeux de la vertu ! . . . Glocestre est à la fois , & mon fils , & ma honte. Mais vous sçavez , grand Dieu , si c'est de moi qu'il apprit l'art de seindre !

LE FILS.

Croyez-vous , que mon oncle Glocestre ne soit pas sincere ?

LA DUCHESSE.

Oui , mon fils , je le crois.

LE FILS.

Pour moi , je ne puis le croire. Mais écoutez.... Quel bruit se fait entendre ?

SCENE VI.

Les mêmes Acteurs, LA REINE ELIZABETH entre toute échevelée. RIVERS, & DORSET, la suivent.

LA REINE.

HElas, où me cacher pour pleurer mon malheur, pour déplorer ma perte en liberté ? Le désespoir est dans mon cœur ; c'est l'unique Dieu que j'invoque ! ...

LA DUCHESSE.

A quoi tendent les violens transports qui vous agitent, Madame ?

LA REINE.

A quelque chose de plus tragique encore... Edouard, mon Seigneur, votre fils, notre Roi, vient à l'instant d'expirer ! ... Pourquoi les branches poussent-elles encore, quand le tronc

E ij

100 RICHARD III.

est coupé? Pourquoi les feuilles ne se flétrissent - elles pas , au moment que la sève est tarie? Ah malheureuse Reine! Si tu veux vivre, pleure; si tu veux mourir, tais-toi. Renfermes dans ton sein l'excès de ta douleur. Qu'elle en chasse ton ame, pour voler sur les traces de celle de ton Roi.

LA DUCHESSE.

Ah, je partage votre douleur à plus d'un titre, Madame!... Vous perdez un époux, & moi je perds un fils.... Hélas, j'ai jadis eu le malheur de perdre aussi le plus digne des époux; mais j'ai vécu, pour le contempler dans les vives images qu'il m'avoit laissées de lui. La mort vient de briser les deux miroirs où mes yeux trouvoient encore sa ressemblance; & la barbare ne me laisse, dans Glocestre, qu'une glace infidelle où je n'apperçois rien que l'opprobre de ma vie!... Vous êtes veuve, ainsi que moi, Madame, vous êtes mere; vous avez un fils. Mais la mort, non contente de m'avoir ravi mon époux, m'arrache encore les deux seuls appuis qui me res-

tassent , Edouard , & Clarence ... Ah ,
votre perte est - elle comparable à la
mienne ? & mes regrets ne doivent-ils
pas étouffer les vôtres ?

LES ENFANS DU DUC DE
CLARENCE , à la Reine.

Ah , ma tante , vous n'avez pas pleu-
ré la mort de mon pere , comment
pourrions nous mêler nos tendres
pleurs aux vôtres !

LA FILLE.

Vous n'avez point partagé notre dou-
leur : ne comptez pas que celle de vo-
tre veuvage nous touche.

LA REINE.

Que m'importe , hélas , que vous
joigniez vos pleurs aux miens ? Ma
douleur ne cherche pas à s'exhaler au
dehors : elle est toute en moi-même.

Edouard ! cher époux , je ne pleure que toi !

LES DEUX ENFANS.

Clarence ! tes enfans , ne pleurent que pour
toi ,

102 RICHARD III.

LA DUCHESSE.

Je les pleure tous deux , Tous deux étoient à
moi!

LA REINE.

Quelle veuve jamais a perdu davantage ?

LES ENFANS.

Quels orphelins jamais perdirent davantage ?

LA DUCHESSE.

Quelle mere jamais a perdu davantage ?

LA REINE.

Hélas ! qu'attends-je encor , puisqu'Edouard
n'est plus ?

LES DEUX ENFANS.

Qu'attendons-nous encor ? Clarence hélas ,
n'est plus !

LA DUCHESSE.

Qu'attens - je encor ? hélas , mes enfans ne
sont plus !

Votre douleur est partagée , & la
mienne enveloppe tout. La Reine re-
grette Edouard : je le regrette aussi ; je
pleure pour Clarence , & Clarence ne
la touche pas. Ces enfans enfin pleu-

rent Clarence, & mes larmes coulent avec les leurs . . . Hélas, vous verriez à trois les pleurs que je verse moi seule! Si jamais votre douleur languit, elle trouvera toujours dans la mienne de quoi se ranimer.

M. DORSET, à La Reine.

Ne vous laissez point accabler, ma mere. C'est offenser le Ciel, que de se révolter contre ses decrets. L'on taxe avec raison d'ingratitude, celui qu'il faut contraindre à rendre ce qu'on lui a prêté généreusement. N'est-on pas plus ingrat encore envers le Ciel, quand on lui reproche de nous ôter une vie que nous ne tenions que de sa bonté?

M. RIVERS.

Souvenez-vous, Madame, que vous êtes mere, & que vos attentions doivent tomber sur le jeune Roi votre fils . . . Qu'on aille le chercher au plutôt; qu'on ne perde pas un moment à le faire couronner: vous trouverez en lui votre consolation. Il est tems, en un mot, de renfermer votre douleur dans le tombeau d'Edouard mort, pour

104 RICHARD III.
chercher votre félicité sur le trône
d'Edouard vivant

SCENE VII.

Les mêmes Acteurs. LE DUC
DE GLOCESTRE, BU-
KINGHAM, STANLEY.
HASTINGS, & RATCLIFF.

GLOCESTRE.

Consolez-vous, ma sœur; nous som-
mes aussi touchés que vous du
malheur qui vient de tomber sur l'An-
gleterre. Sa brillante lumière est éclip-
sée ! Mais ce n'est pas avec des larmes
qu'on répare de pareilles pertes . . . *
Ah, Madame ! ah ma mere, daignez
me pardonner : Je ne vous voyois
point . . . Et j'attens humblement, à
vos pieds, votre bénédiction.

LA DUCHESSE.

Que le Ciel te bénisse ! qu'il mette
dans ton cœur la sincérité, l'amour,
la charité, & l'obéissance !

* A la Duchesse d'Yorck.

GLOCESTRE.

Ajoutez donc à ces vœux celui d'une longue & heureuse vie ? ... Telle doit être la conclusion des souhaits d'une bonne mere, & je m'étonne que vous l'ayez oublié.

BUKINGHAM.

O vous, tristes Pairs de ce Royaume, qui supportez également le poids de la douleur commune ; il est tems de reprendre courage , & de chercher notre consolation dans l'amitié que nous nous sommes promise les uns aux autres. Il est vrai que la mort , en frappant notre Roi , nous enleve l'espoir d'une récolte abondante : mais *c'est vers son fils* qu'il faut maintenant tourner nos regards ; celle qu'il nous promet ne sera peut - être pas moins riche. Songez, si le bien de l'Etat vous est cher, que l'union que nous avons jurée entre les mains du Roi mourant doit être plus forte & plus ferrée que jamais . . . Je crois qu'il conviendrait d'envoyer , dès à présent , chercher le jeune Prince à Ludlow , avec un train peu considérable ; & de

E v

106 RICHARD III.
le faire couronner , en arrivant à Londres.

M. RIVERS.

Et pourquoi donc , Seigneur , avec un train peu considérable ?

BUKINGHAM.

Dans la crainte , Milord , que les playes causées par nos anciennes querelles , & qui sont à peine refermées , ne viennent à se r'ouvrir dans le tumulte d'un nombreux cortége : malheur d'autant plus à redouter aujourd'hui , que l'Etat est , pour ainsi dire , encore sans Maître. Quand le cheval est sans conducteur , il dirige sa course au gré de son caprice. Je pense , en un mot , qu'en remédiant à l'apparence du mal , on prévient souvent le mal même.

GLOCESTRE.

Je me flate que le Roi nous a tous réunis sincèrement. Quant à moi , je pense , & j'agis en conséquence.

M. RIVERS.

Moi de même ; & j'espère que nous pensons tous ainsi. Mais puisque le lien de notre amitié est encore si nouveau , & que la moindre querelle pourroit le

rompre , il est prudent , d'en prévenir l'occasion. Ainsi je me range de l'avis du noble Bukingham , & je crois qu'une fuite médiocre suffit pour aller chercher le Prince.

M. HASTINGS.

Je suis de même avis.

GLOCESTRE.

Et moi , j'y consens Allons délibérer sur le choix de ceux que nous enverrons à Ludlow Madame* , & vous ma sœur** , ne souhaitez-vous pas de venir dire votre sentiment, dans une affaire aussi importante? . . .

* A la Duchesse d'Yorck.

** A la Reine.

SCENE VIII.

GLOCESTRE , BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

Songez , Seigneur , qu'il faut faire en sorte de ne point rester ici tous les deux. Quels que soient ceux qui se-

108 RICHARD III.

ront nommés , pour aller à Ludlow ,
J'espère , chemin faisant , trouver le
moyen de perfectionner le complot
dont nous avons parlé dernièrement ;
& par conséquent d'écarter du jeune
Prince les orgueilleux parens de la
Reine sa mere.

GLOCESTRE.

Je vous regarde comme une autre
moi-même , comme mon unique con-
seil , comme mon oracle , comme mon
prophète Ainsi , cher cousin re-
gardez-moi comme un enfant soumis à
vos lumières Nous irons à Lud-
low ; je vous en répons.

SCENE XI.

*Le Théâtre représente une rue
aboutissant à la Cour.*

*Deux Bourgeois de Londres , chacun à
leur porte.*

I. BOURGEOIS.

B On jour , mon voisin , où donc
allez-vous , si vite ?

II. BOURGEOIS.

Je vous jure que je n'en sçai presque rien moi-même. Ne sçavez-vous pas les nouvelles du jour ?

I. BOURGEOIS.

Si . . . le Roi est mort.

II. BOURGEOIS.

Mauvaise nouvelle pour sa femme : on trouve rarement de si bons maris. Je crains fort que ceci ne nous amene de nouveaux troubles.

Un IIIe. BOURGEOIS *entre.*

Bon jour voisins. Dieu vous garde !

I. BOURGEOIS.

Je vous en dis de même.

III. BOURGEOIS.

Est-il bien vrai que le Roi Edouard soit mort ?

II. BOURGEOIS.

Il n'est que trop vrai . . . Dieu nous soit en aide !

III. BOURGEOIS.

Préparons-nous donc à de nouvelles révolutions.

I. BOURGEOIS.

Non , non ; s'il plaît à Dieu , son fils régnera.

III. BOURGEOIS.

Où ? ici ? ce país seroit gouverné par un enfant ?

II. BOURGEOIS.

On dit qu'il promet beaucoup. Il peut avoir un bon conseil pendant sa jeunesse, & régner ensuite par lui-même. Pour moi j'espère que ce sera un bon Roi.

I. BOURGEOIS.

L'Etat se trouva dans les mêmes circonstances, lorsque Henry V I. fut couronné à Paris, à l'âge de neuf mois.

III. BOURGEOIS.

Quoi, l'Etat aujourd'hui subsisteroit ainsi ? Dieu le sçait ; mais je n'en crois rien, mes amis Quand vous avez vû prospérer le Royaume, dans la minorité d'Henry V I. le Roi avoit des oncles aussi vertueux, que grands politiques.

I. BOURGEOIS.

Eh bien, celui-ci n'en a-t-il pas, tant du côté paternel, que du côté maternel ?

III. BOURGEOIS.

Il vaudroit mieux qu'ils fussent tous

A C T E II. III

paternels , ou qu'il n'en eût aucun de ce côté : car l'envie de se supplanter l'un l'autre nous causera bien des maux , si Dieu n'y met la main ! Le Duc de Glocestre est un homme dangereux ; les fils , & les freres de la Reine sont superbes & vains ; & soit qu'ils commandent , ou qu'ils soient commandés , cette pauvre isle va voir renaître tous ses malheurs passés.

I. BOURGEOIS.

Bon , bon , vous mettez tout au pis ; & moi j'espère que tout ira bien.

II. BOURGEOIS.

Quand le soleil se couvre , les gens sages prennent leur manteau ; quand les feuilles tombent , l'hyver n'est pas loin ; quand le jour baisse , la nuit est prochaine ; & l'orage hors de saison , fait craindre la disette Tout ira bien pourtant , si Dieu le veut : mais c'est plus que nous ne méritons ; ainsi je m'attends à tout ce qui en sera.

II. BOURGEOIS.

En vérité , le cœur de nos citoyens est bien agité par la crainte : on n'en peut acoster aucun qui ne vous fasse part de ses frayeurs.

112 RICHARD III.

III. BOURGEOIS.

Cela est ordinaire à la veille des grands événemens Il semble que l'homme , par un instinct qui tient de la divinité , pressente ses malheurs. Il en est comme de l'eau , qui s'enfle à l'approche d'une grosse tempête Mais laissons tout entre les mains de Dieu Où allez-vous maintenant , mes amis ?

III. BOURGEOIS.

Nous sommes mandés par la Régence ; & nous y allons.

III. BOURGEOIS.

J'y vais aussi. Je vous tiendrai compagnie.



SCENE X.

Le Théâtre représente la Cour

L'ARCHEVESQUED'YORK,
 Le jeune DUC D'YORK,
 LA REINE, LA DUC-
 HESSE D'YORK.

L'ARCHEVESQUE.

L'On m'a dit qu'ils ont couché
 la nuit dernière à Northampton,
 & qu'ils doivent coucher tantôt à Sto-
 ny-Stratford. Ils seront ici demain, ou
 après-demain.

LA DUCHESSE.

Je brûle du désir de voir le Prince
 Edouard ! je compte qu'il sera beau-
 coup grandi, depuis que je ne l'ai vû.

LA REINE.

Je n'en ai pas entendu parler ainsi.
 L'on dit même, que mon fils York
 croît beaucoup plus que lui.

LE JEUNE YORK.

On le dit, Madame ; mais j'en suis
 fâché.

114 RICHARD III.
LA DUCHESSE.

Eh pourquoi donc , mon petit ? il est toujours bon de croître.

LE JEUNE YORK.

Je vais vous dire ma raison , Madame Mon oncle Rivers s'étonnoit un soir , à mon souper , de ce que je grandissois plus vite que mon frere. Ah , répondit mon oncle de Glocestre , *mauvaise herbe croît volontiers* Ainsi , je ne suis pas jaloux de croître si promptement. J'aime mieux ressembler aux fleurs , qu'aux mauvaises herbes.

LA DUCHESSE.

Fort bien , fort bien , en vérité ! . . . mais votre oncle n'a pas été dans le cas qu'il vous reprochoit. Jamais enfant ne fut plus délicat , plus maladif , plus lent à croître , & plus difficile à élever , que lui. Ainsi , si sa règle étoit vraie , il seroit d'une plus jolie figure.

LE JEUNE YORK.

Mais , n'est-il pas tel , Madame ? Pour moi je le croyois ?

LA DUCHESSE.

Vous pouvez le croire : mais sa mere peut en douter.

LE JEUNE YORK.

Oh, si je m'en étois souvenu, j'aurois pû railler mon oncle sur sa croissance, un peu mieux qu'il ne m'a raillé sur la mienne.

LA DUCHESSE.

Eh comment, mon cher Yorck ? Dites-le-moi, je vous prie ?

LE JEUNE YORK.

Vraiment, l'on dit que mon oncle croissoit avec tant de vitesse, qu'il mangeoit des croûtes à l'âge de deux ans : tandis, qu'au même âge, je n'avois pas encore de dents. N'est-il pas vrai, Madame, que la raillerie auroit été un peu piquante ?

LA DUCHESSE.

Je vous prie de me dire, de qui vous tenez ceci ?

LE JEUNE YORK.

De sa nourrice, Madame ?

LA DUCHESSE.

De sa nourrice ? ... Elle étoit morte avant que vous fussiez né !

LE JEUNE YORK.

Si ce n'est pas d'elle, je ne me rappelle pas de qui.

116 RICHARD III.
LA REINE.

Voilà un petit jaseur . . . Allez vous-
en , vous êtes trop rusé pour votre
âge .

LA DUCHESSE.

Eh , Madame , un enfant doit-il vous
fâcher ?

LA REINE.

Hélas , il peut être entendu !

SCENE XI.

Les mêmes Acteurs , UN MES-
SAGER.

L'ARCHEVESQUE.

EH bien , quelles nouvelles ?

LE MESSAGER.

Si mauvaises , Seigneur , que je crains
de les dire.

LA REINE.

Ciel ! . . . Comment se porte le Prin-
ce ?

LE MESSAGER.

Madame , il est en bonne santé.

LA DUCHESSE.

Quelles sont donc tes nouvelles ?

ACTE II. 117

LE MESSAGER.

Milord Rivers, Milord Gray, & Sir Thomas Vaughan, ont été conduits prisonniers à Pomfret.

LA DUCHESSE.

Et par quel ordre ?

LE MESSAGER.

Par ordre du Duc de Glocestre, & de Milord Bukingham.

L'ARCHEVESQUE.

Qu'avoient-ils donc fait ?

LE MESSAGER.

Je vous ai dit, Seigneur, tout ce que j'en sçais. Le reste m'est inconnu.

LA REINE.

Il ne l'est pas pour moi ; & je vois d'un coup d'œil la perte de ma maison Le Faon est dans les griffes du Tigre, & la tyrannie élève déjà sa tête jusqu'au trône La destruction, le sang, & le massacre, vont régner en ces lieux ; & ce premier acte m'annonce le dénoüement de cette Tragédie !

LA DUCHESSE.

Jours affreux, allez-vous renaître ? Mes yeux ne vous ont-ils pas assez vûs ? Mon époux a perdu la vie, en dis-

118. RICHARD III.

putant la Couronne ; & mes fils , alternativement heureux, ou misérables, ont plus souvent excité mes pleurs qu'ils n'ont fait naître ma joie ! Vainqueurs enfin, j'ai vû les Conquérans aux prises les uns avec les autres , sang contre sang, freres contre freres, se détruire , & se déchirer de leurs propres mains O nouvelle source de discorde ! outrage aussi téméraire que déplacé ! mes yeux ne seront pas témoins de tes damnables suites . . . Il vaut mieux mourir , que d'avoir toujours la mort devant les yeux.

LA REINE.

Venez, fuions mon fils , & cherchons un azile jusques dans le sanctuaire Adieu , Madame !

LA DUCHESSE.

Non, je vous suis

LA REINE.

Madame , vous n'avez rien à craindre Mais nous ?

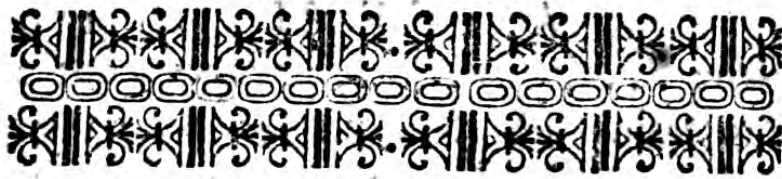
L'ARCHEVESQUE.

Venez , Madame , & apportez-y tout ce que vous avez de plus pré-

ACTE II. 119

cieux . . . Pour moi , je remets entre vos mains les Sceaux du Royaume (dont je suis chargé) comme un gage de ma fidélité , & de mon attachement pour le sang d'Edouard. Suivez-moi , Madame : venez chercher un azile aux pieds des Autels.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Scene est à Londres.

*On entend le son des Trompettes.
Le Prince de Galles paroît, avec
les Ducs de Glocestre, & de Bu-
kingham, l'Archevêque d'Yorck
& autres.*

BUKINGHAM.

Soyez le bien arrivé, grand Prince,
dans votre ville de Londres !

GLOCESTRE.

Je m'en réjouis, Seigneur ... mais il
me paroît, que la fatigue vous a rendu
un peu mélancolique ?

LE PRINCE.

Non, mon Oncle. Mais tous les
détours

ACTE III. 121

détours, & les chemins de traverses que nous avons pris, ont rendu le voyage pénible, & ennuyeux Il me paroît que tous mes oncles ne sont pas ici ?

GLOCESTRE.

Cher Prince, la pureté de vos sentimens, ne vous permet pas, à l'âge où vous êtes, de pénétrer les replis du cœur humain, ni d'y distinguer autre chose que ce que l'extérieur offre à vos yeux. Mais Dieu sçait que ces beaux dehors ne s'accordent que bien rarement avec l'intérieur ! . . . Ces oncles dont vous parlez, avoient de dangereux desseins ; le miel sortoit de leur bouche, & leur cœur ne se nourrissoit que de poison Que le Ciel vous préserve d'eux, Seigneur, & de tous amis d'un pareil caractère !

LE PRINCE.

Je le prie de me garantir seulement des flatteurs, & des traîtres . . . Mais mes oncles ne l'étoient pas

GLOCESTRE.

Seigneur, voici le Maire de Londres, qui vient vous saluer.

SCENE II.

Les mêmes Acteurs. **LE MAIRE**
de Londres.

LE MAIRE.

Que le Ciel vous bénisse, Seigneur,
en vous comblant d'heureux
jours, & de santé!

LE PRINCE.

Je vous rends grace, Milord, ainsi
qu'à ceux qui vous accompagnent....
Je croiois que ma mere, & mon frere
York, seroient venus nous joindre
en chemin. Je ne sçais que penser de
la lenteur d'Hastings.... Pourquoi
n'arrive-t-il pas pour m'apprendre
s'ils viennent, ou non?



SCENE III.

Les mêmes Acteurs. MILORD
HASTINGS.

BUKINGHAM.

Seigneur, le voici.

LE PRINCE.

Eh bien, Milord, ma mere arrive-t-elle?

M. HASTINGS.

Seigneur, j'ignore pour quel sujet la Reine votre mere, & le Duc d'York votre frere, se sont refugiés dans l'Eglise.... Le jeune Prince vouloit absolument venir avec moi, pour vous saluer : mais la Reine l'a retenu malgré lui.

BUKINGHAM.

Voilà un trait de mauvaise humeur bien extraordinaire ! Milord Cardinal, tâchez de persuader à la Reine qu'il convient que le Duc d'York vienne sur le champ saluer son frere ? Si elle s'y op-

124 RICHARD III.

poloit encore, allez avec le Cardinal Milord Hastings, & arrachez le Prince à sa jalouse tendresse.

L'ARCHEVESQUE.

Milord Bukingham, si ma foible Rétorique peut convaincre la Reine de la nécessité d'envoyer ici le Duc d'Yorck, vous ne l'attendrez pas longtemps. Mais, si elle s'obstine dans ses refus, Dieu ne permet pas que le saint azile qu'elle a choisi soit violé Je ne voudrois pas pour le Royaume entier me rendre coupable d'un tel crime.

BUKINGHAM.

Vous vous entêtez souvent mal à propos, Milord, par un attachement outré à de vaines cérémonies, & à de ridicules traditions Pesez le cas, même conformément aux idées grossières de ce siècle, & vous conviendrez que les droits du sanctuaire ne peuvent être blessés en forçant le Prince d'en sortir. Les immunités, ainsi que le revenu d'un Bénéfice n'appartiennent qu'à celui qui en a été légitimement pourvû, ou même à celui qui l'a acquis par quelque trafic secret. Or, le Prince n'est dans aucun de ces

ACTE III. 125

cas-là. Donc il ne peut jouir du privilege d'un bénéfice qui ne lui appartient pas ; & ce n'est point attenter aux droits du sanctuaire , que de l'en faire sortir par force J'ai souvent entendu parler d'Hommes-d'Eglises , & de leurs immunités : mais voilà la première fois que j'entens dire que des enfans puissent s'en prévaloir.

L'ARCHEVESQUE.

Pour cette fois, Seigneur, je veux bien être de votre avis Allons, Milord Hastings : Venez avec moi.

M. HASTINGS.

Je vous suis, Milord.

SCENE IV.

LE PRINCE DE GALLES,
GLOCEST. BUKINGH.

LE PRINCE à l'Archevêque, & à
M. Hastings.

JE vous prie, Milords, de faire diligence ... Maintenant, dites - moi, Duc de Glocestre, où je demeurerai

126 RICHARD III.
avec mon frere jusqu'au jour de mon
couronnement ?

G L O C E S T R E .

Par tout où vous souhaitez , Sei-
gneur . . . Mais si vous en croyez mon
conseil , vous irez vous reposer à la
Tour pendant un jour ou deux.
Ensuite vous choisirez la résidence qui
vous plaira le plus , tant pour votre
santé , que pour votre plaisir.

L E P R I N C E .

La Tour est l'endroit du monde
que je hais le plus . . . Est-il vrai, mon
oncle , qu'elle fut bâtie par Jules-
César ?

G L O C E S T R E .

Oui, Seigneur, c'est lui qui l'a com-
mencée , & de siècle en siècle elle s'est
accrue & rétablie.

L e P R I N C E .

Ce fait est-il constaté par actes ? Ou
n'est-ce qu'une tradition populaire ?

C L O C E S T R E .

Il en a des preuves , Seigneur.

L E P R I N C E .

Mais , dites - moi , je vous prie , s'il
n'y en avoit pas d'actes , la tradition
d'âge en âge ne suffiroit-elle pas

ACTE III. 127

pour établir la vérité du fait, & pour le rendre incontestable jusqu'à la fin des siècles?

GLOCESTRE, *à part.*

Qui en sçait tant à cet âge, ne vit dit-on pas long-tems

LE PRINCE.

Que dites-vous mon oncle?

GLOCESTRE.

Je dis, Seigneur, que même sans titre, la renommée vit long-tems C'est ainsi * qu'en jouant mon rôle d'iniquité, le même mot a toujours deux sens pour déguiser ma pensée.

LE PRINCE.

Ce Jules - César étoit un homme bien fameux ! Sa valeur a enrichi son esprit, & son esprit a beaucoup illustré sa valeur. La mort ne peut rien contre un pareil conquérant. Elle a frappé son corps, mais sa réputation durera toujours J'ai quelque chose à vous dire là - dessus, mon cousin Buckingham.

* A part.

F iij

128 RICHARD III.

BUKINGHAM.

Quoi donc, gracieux Seigneur ?

LE PRINCE.

Si je parviens jusqu'à l'âge de majorité, je veux reconquérir tout ce que nous avons perdu en France, ou mourir en soldat comme j'aurai vécu en Roi.

SCENE V.

Les mêmes Acteurs. Arrivent le
DUC D'YORK, L'AR-
CHEVESQUE, & MILORD
HASTINGS.

BUKINGHAM.

Enfin, voici le Duc d'York bien arrivé !

LE PRINCE.

Ah, Richard d'York, mon cher frere, comment vous portez-vous ?

LE DUC D'YORK.

Fort-bien, mon redoutable frere : car c'est ainsi que je dois vous nommer maintenant !

ACTE III. 129
LE PRINCE.

Hélas oui. Pour mon malheur ,
comme pour le vôtre, celui qui portoit
si dignement ce titre est mort trop tôt ;
& par sa mort , ce même titre perd
beaucoup de son poids.

GLOCESTRE.

Comment se porte notre cousin le
noble le Duc d'York ?

YORK.

Je vous remercie, gracieux oncle ...
Mais , à propos ! vous me disiez der-
nierement, *que mauvaise herbe croît bien*
vîte ? vous voyez pourtant que mon
frere est crû beaucoup plus que moi ?

GLOCESTRE.

Je m'en apperçois , Seigneur.

YORK.

Sur ce pied , il est donc mé-
chant ?

GLOCESTRE.

O gentil cousin , je ne dis pas cela.

YORK.

Il vous a donc plus d'obligation que
moi.

GLOCESTRE.

Il est mon souverain , & vous n'êtes
que mon parent.

F v

130 RICHARD III.
Y O R K.

Je vous prie, mon oncle, de me donner ce poignard.

G L O C E S T R E.

Mon poignard, petit cousin ? De tout mon cœur.

L E P R I N C E.

Demande-t-on ainsi, mon frere ?

Y O R K.

Je sçai que mon oncle est complaisant. Il ne me refusera pas une bagatelle pareille.

G L O C E S T R E.

Je veux vous faire un plus beau présent, cher cousin.

Y O R K.

Ah, vous voulez sans doute y joindre l'épée ?

G L O C E S T R E.

Fort bien. Mais le présent ne seroit-il pas un peu trop lourd ?

Y O R K.

En ce cas je dirois volontiers, que vous n'aimez à faire que de légers présents ; & que vous seriez homme à refuser quiconque vous en demanderoit d'autres.

ACTE III. 131
GLOCESTRE.

Mais, vous ne pourriez pas le porter ?

Y O R K.

Fut-il - il encore plus lourd, je le porterai aisément, je vous assure.

G L O C E S T R E.

Quoi, vous voudriez sérieusement avoir mon épée, petit Seigneur ?

Y O R K.

Je le voudrois en vérité, pour proportionner mon remerciement au titre que vous me donnez.

G L O C E S T R E.

Quel titre ?

Y O R K.

Petit !

L E P R I N C E.

Le Duc d'York est toujours un peu pincilleux dans ses discours. Mais vous sçavez, mon oncle, comment il faut le prendre ?

Y O R K.

Parlez - vous de prendre le sens de mon discours, ou de me prendre moi-même ? Ma foi, mon oncle, mon frere se mocque de vous & de moi
Parce que je suis extrêmement délicat,

132 RICHARD III.

il croit que vous pourriez me prendre , & me porter sur votre dos ?

B U K I N G H A M , *à part.*

Quelle finesse, & quelle vivacité d'esprit dans ses petits raisonnemens ! pour mitiger les marques du mépris qu'il donne à son oncle , il sçait adroitement se railler lui-même Tant de malice à cet âge , annonce un génie surprenant.

G L O C E S T R E *au Prince.*

Vous plait-il , Seigneur, de vous mettre en chemin ? J'irai ensuite moi-même, avec Milord Bukingham , prier la Reine votre mere , de venir à la Tour vous féliciter sur votre arrivée.

Y O R K.

Quoi , voudriez-vous aller coucher à la Tour , Seigneur ?

L E P R I N C E.

Milord Protecteur , prétend que cela est nécessaire.

Y O R K.

Pour moi , je n'y pourrois dormir tranquillement.

G L O C E S T R E.

Pourquoi donc ? Qu'y voyez-vous à craindre ?

YORK.

L'ame irritée de mon oncle Clarence ! mon ayeule m'a dit, que c'est là qu'il fût massacré.

LE PRINCE.

Pour moi, je ne crains pas les oncles morts.

GLOCESTRE.

Non plus que les vivans, à ce que j'espère.

LE PRINCE.

Vivans même, je ne crois pas devoir les craindre ... Mais allons, Seigneur : & quoique mon cœur y sente de la répugnance, marchons à la Tour.

SCENE VI.

GLOCESTRE, BUKINGHAM, CATESBY.

BUKINGHAM.

Pensez-vous, Seigneur, que ce petit jaseur Yorck n'ait pas été irrité, & soufflé par sa subtile mere ? L'aurions-

134 RICHARD III.
nous vû , sans cela , vous railler avec
tant de chaleur & de mépris ?

G L O C E S T R E .

Ah, je n'en doute point Mais ce
petit garçon est dangereux ! Il est har-
di, vif, & spirituel au - delà de ce
que son âge permet d'être C'est
le portrait de sa mere, de la tête aux
pieds !

B U K I N G H A M .

Eh bien, qu'ils se reposent où ils
sont. Parlons d'autre chose. Tu as
juré , Catesby , assez fortement pour
exécuter ce que tu nous a promis , &
assez secrètement pour ne pas craindre
qu'il éclate jamais rien de notre pro-
jet Nous t'avons mis au fait de
tout pendant le voyage. Qu'en pen-
ses-tu ? Crois-tu qu'il sera difficile d'at-
tirer Milord Hastings dans notre parti,
& qu'il se prête à élever ce noble Duc
sur le Trône ?

C A T E S B Y .

Il aime si tendrement le Prince , à
cause de feu son pere , qu'il ne sera
pas possible de le gagner.

ACTE III. 135

BUKINGHAM.

Et que penses-tu de Milord Stanley?
Sera-t-il aussi ferme?

CATESBY.

Il agira toujours comme Hastings.

BUKINGHAM.

N'en parlons donc plus Il faut pourtant dès-à-présent, cher Catesby, que tu sondes adroitement les dispositions de Hastings, & que tu tâches de pénétrer les impressions que nos projets auront fait sur son ame. Tu l'inviteras ensuite pour demain matin, à la cérémonie du couronnement. Si tu le trouve traitable, ayes soin de l'encourager, en lui détaillant les motifs qui nous font agir. S'il te paroît froid, ou silencieux, sois de même, & romps sur le champ la conversation Surtout, fais-nous sçavoir d'abord ce que tu auras démêlé de ses dispositions : attendu que nous tiendrons demain différens conseils privés, dans lesquels toi seul seras employé par préférence à tous autres.

136 RICHARD III.
GLOCESTRE.

En parlant de moi à Milord Hastings, vante-lui mes vertus, ainsi que ma puissance. Dis - lui surtout, cher Catesby, que le nœud qui rassembloit contre lui tant de cruels adversaires, sera demain rompu & ensanglanté au Château de Pomfret. Ajoute, qu'en faveur de cette bonne nouvelle, je lui recommande un baiser de plus, à l'aimable Shore.*

B U K I N G H A M.

Allez, brave Catesby; nous vous recommandons la plus prompte expédition. C A T E S B Y.

Je vais m'y employer, Seigneurs, avec tout le zèle & toute la précaution possibles.

G L O C E S T R E.

Sçaurons-nous de vos nouvelles avant la nuit?

C A T E S B Y.

Vous en aurez, Seigneur.

G L O C E S T R E.

Nous ferons tous les deux ce soir à Crosby.

* Jeanne Shore étoit maîtresse du feu Roi Edouard IV.

S C E N E VII.**GLOCESTRE, BUKINGHAM.****BUKINGHAM.**

Que ferons-nous, Seigneur, si Hastings refuse d'entrer dans notre complot?

GLOCESTRE.

Nous lui ferons trancher la tête; ensuite nous pourrions au reste.... Souviens-toi, cher Buckingham, lorsque je serai Roi, de me demander le Comté d'Hereford. Je te le donnerai avec toutes les mouvances qui y furent attachées lorsque le Roi en devint Propriétaire.

BUKINGHAM.

Je me souviendrai, Seigneur, de votre promesse.

GLOCESTRE.

Pour la voir plutôt effectuée, allons souper ensemble, afin de convenir de nos opérations, & en arrêter tout le plan.

SCENE VIII.

*La Scene est devant la maison de
Milord Hastings.*

HASTINGS, UN MESSA-
GER, *qui frappe à la porte.*

LE MESSAGER.

Milord ? Milord ?

HASTINGS, *en dedans.*

Qui est-là ?

MESSAGER.

C'est de la part de Milord Stanley.

HASTINGS.

Quelle heure est-il ?

MESSAGER.

Bientôt quatre heures.

HASTINGS *entre.*

Ton maître n'a donc pû dormir cet-
te nuit ?

MESSAGER.

Il y paroît, parce que j'ai à vous
dire. Premièrement, il vous salue, . . .

ACTE III. 139
HASTINGS.

Après.

MESSAGER.

Ensuite il vous apprend , qu'il a rêvé cette nuit, qu'un Sanglier avoit abbatu son casque d'un seul coup de ses défenses ! ... Il sçait de plus , qu'il doit se tenir deux Conseils : dans l'un desquels on doit déterminer , lequel de vous, ou de lui, pleurera la mort de son ami C'est pourquoi , il m'envoie demander votre sentiment. Le sien seroit de monter bien vite à cheval , & de chercher (dans le nord de l'Angleterre) un azile contre le danger que son ame vient de pressentir.

HASTINGS.

Vas , mon ami , retourne vers ton maître : dis-lui, que nous n'avons rien à craindre des deux Conseils qui doivent se tenir. Nous devons tous les deux assister à l'un ; & notre ami Catesby doit assister à l'autre. Il ne s'y passera rien contre nos intérêts , à moins que le Ciel ne nous prive de toute intelligence . . . Dis-lui , qu'à cet égard, sa crainte n'a aucun fondement. Qu'à l'égard de son rêve , je m'étonne

140 RICHARD III.

de lui voir ajouter foi aux vaines illusions d'un sommeil inquiet. C'est exciter le Sanglier à nous poursuivre , que de le fuir lorsqu'il ne nous attaque point ... Adieu. Dis à ton maître, qu'il s'habille , & qu'il vienne me joindre pour aller ensemble à la Tour, où nous verrons de quelle humeur fera le Sanglier.

MESSAGER.

Seigneur , je vais lui porter votre réponse.

SCENE XI.

HASTINGS, CATESBY.

CATESBY.

Mille bonjours au noble Milord Hastings !

HASTINGS.

Bonjour Catesby. Vous êtes bien matinal aujourd'hui ? Quelles nouvelles , ami, dans notre état chancelant ?

CATESBY.

Il est en effet bien ébranlé , Milord ! & je crois que nous ne le verrons ja-

ACTE III. 141

mais affermi, jusqu'à ce que Richard en prenne les rênes.

HASTINGS.

Qu'appellez-vous les rênes? La Couronne?

CATESBY.

Eh quoi donc, Milord?

HASTINGS.

Cette tête ne sera plus sur mes épaules, quand on verra la Couronne d'Angleterre si mal placée!... Mais crois-tu, de bonne foi, que Glocestre y pense?

CATESBY.

Oui, sur ma vie, il espère même que vous voudrez bien l'aider dans ce projet, & vous joindre à son parti. C'est dans cette confiance qu'il m'envoie pour vous apprendre, que Pomfret verra aujourd'hui couler le sang de tous vos ennemis.

HASTINGS.

J'avoue, que cette nouvelle ne me fait pas de peine, parce que tous les parens de la Reine ont toujours été mes ennemis. Mais que cela m'engage à trahir le légitime héritier du Trône, en faveur de Richard de Glo-

cestre, c'est ce que la mort même n'obtiendra pas de moi!

C A T E S B Y.

Que Dieu nous affermisse, Milord, dans des sentimens si généreux.

H A S T I N G S.

Mais je rirai long-tems d'avoir vû tomber ces mêmes adverfaires, qui avoient cherché à me perdre auprès du Roi défunt!... Un peu de patience, Catesby: avant qu'il soit quinze jours, j'en ferai dépêcher encore quelques-uns qui ne s'y attendent guere!...

C A T E S B Y.

Il est bien fâcheux, Milord, d'être obligé de mourir dans le tems qu'on s'y attend le moins.

H A S T I N G S.

Oh, terrible, terrible!... Voilà pourtant ce qui arrive à Rivers, Vaughan, & Gray? Et il en arrivera bientôt autant à d'autres, qui se croient aussi en sureté que toi & moi, qui sommes le plus avant dans les bonnes graces des Ducs de Glocestre & Buckingham.

C A T E S B Y.

Oh, ils font tous les deux grand cas

A C T E III. 143

d'une tête telle que la votre !...* Aussi
fera-t'elle bien-tôt placée sur le Pont
de Londres.

H A S T I N G S.

J'en suis persuadé ; & je crois l'a-
voir bien mérité.

S C E N E X.

HASTINGS, CATESBY,
STANLEY.

H A S T I N G S.

Venez, Milord, venez Où
est donc votre épieu ? Ne crai-
gnez-vous plus le Sanglier ?

S T A N L E Y.

Bon jour Milord ; bon jour Catesby.
Vous pouvez badiner à votre aise ;
mais, par la Sainte Croix, je n'aime
pas tous ces Conseils privés, moi.

H A S T I N G S.

Seigneur, ma vie m'est aussi chère
que la vôtre peut vous l'être ; je vous
dirai même que je n'en ai jamais fait

* A part.

144 RICHARD III.

tant de cas qu'aujourd'hui. Croyez-vous que j'aurois un air aussi triomphant, si je n'étois aussi certain de notre sûreté que de celle de l'Etat ?

S T A N L E Y.

Les prisonniers de Pomfret étoient aussi guais & aussi tranquilles sur leur sort, quand ils sortirent de Londres ! & ils n'avoient en effet aucun lieu de penser autrement. Vous voyez cependant, quel est leur sort ! . . . Je souhaite de me tromper, mais cet exemple m'apprend à me défier d'un ancien ennemi réconcilié Qu'irons-nous faire maintenant à la Tour ? Il est trop tard.

H A S T I N G S.

Allons, Milord, allons ; reprenez votre fermeté ! & sçachez que les prisonniers dont vous venez de parler, doivent avoir aujourd'hui la tête à bas.

S T A N L E Y.

Hélas, ils sont plus dignes de porter leurs têtes, que beaucoup de leurs accusateurs ne le sont de porter des chapeaux ! . . . Partons pourtant, Milord, puisque vous le voulez

H A S T I N G S.

Allez toujours devant ... J'ai un mot
à dire à cet homme.

SCENE XI.

HASTINGS, *Un Sergent
d'Armes.*

HASTINGS.

EH bien, comment te portes-tu, l'a-
mi ? Quelles nouvelles dans ce
monde ? En es-tu content ?

LE SERGENT.

Autant que votre Grandeur peut l'être.

HASTINGS.

Je te dirai que j'en suis plus content
que la dernière fois que je te rencon-
trai ici. J'étois alors conduit prisonnier
à la Tour, par les pratiques des parens
de la Reine : mais aujourd'hui (je te le
dis sous le secret) ils sont plus malheu-
reux que je ne le fus jamais . . . Ils doi-
vent être décapités.

Tome. I I.

G

146 RICHARD III.

LE SERGENT.

Plaise à Dieu, Seigneur, que ce soit
pour votre bien !

HASTINGS.

Je te remercie, l'ami ... Tiens ; bois
à ma santé ... *

* Il lui donne sa bourse.

SCENE XII.

HASTINGS, *Un Prêtre.*

LE PRESTRE.

JE bénis le hazard qui me procure
l'honneur de saluer votre Grandeur !

HASTINGS.

Je vous remercie, Sir Jean, & de bon
cœur, Je crois vous devoir un
quartier de votre pension : passez chez
moi Dimanche, je m'acquitterai envers
vous. * *

* * Il parle à l'oreille du Prêtre.

SCENE XIII.

HASTINGS, BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

Q Uoi donc , en conversation avec un Prêtre , Milord Chambellan ? Les Seigneurs de Pomfret peuvent avoir besoin d'un homme de cette robe : mais je ne crois pas que vous soyez dans le cas de vous confesser.

HASTINGS.

Ma foi , quand j'ai rencontré ce Prêtre , j'ai pensé à ceux dont vous parlez ! . . . Allez - vous du côté de la Tour ?

BUKINGHAM.

J'y vais , Milord , mais je n'y resterai pas longtems . . . je crois que je vous y laisserai.

HASTINGS.

Cela est probable , car j'y dînerai.

BUKINGHAM.

* Tu y souperas aussi , quoique tu

* A part.

G ij

148 RICHARD III.
ne t'en doutes pas !... Allons , Mi-
lord, marchons.

HASTINGS.
Partons , Seigneur.

SCENE XIV.

*Le Théâtre représente le Château
de Pomfret.*

SIR RICHARD RATCLIF
*paroît avec des Hallebardiers,
conduisant au supplice Milords
Rivers & Gray, & Sir Tho-
mas Vaughan.*

RATCLIF.

Allons : amenez les prisonniers ...

M. RIVERS.

Sir Richard Ratlif, vous allez voir mourir un sujet fidele pour avoir été trop sincere, & trop zélé pour son souverain!

M. GRAY, à Ratlif.
Que Dieu le garde des mains cruel-

les de la cabale perfide, dont tu fuis si
servilement les ordres.

V A U G H A N.

Tu regretteras un jour de t'être prêté
à ce sanglant ministère !

R A T C L I F.

Dépêchons ... Le terme de votre vie
est déjà expiré.

M. R I V E R S.

Pomfret , Pomfret ! O toi prison
sanglante & fatale à tous les Pairs de
ce Royaume ! C'est dans l'enceinte de
tes murs funestes, c'est dans cet endroit
même que Richard II. reçut le coup
mortel ! ... pour que rien ne manque
à la réputation funébre que tu t'es ac-
quise , bois aussi notre sang !

M. G R A Y , à *M. Rivers.*

C'est à présent que les malédictions
de la Reine Marguerite sont effective-
ment tombées sur nos têtes ! rappelez-
vous , Milord le reproche qu'elle nous
fit , ainsi qu'à Milord, Hastings, d'avoir
été tranquilles spectateurs du meurtre
de son fils Edouard ?

M. R I V E R S.

Oui , mais ses malédictions ne sont

150 RICHARD III.

pas moins tombées sur Richard de Glocestre, & sur Bukingham, que sur Hastings & nous ? . . . O Dieu, n'oubliez pas de la venger d'eux, comme vous la vengez de nous trois ! Que notre sang versé éteigne votre colére, ou l'écarte du moins de la tête de la Reine ma sœur, & de celle de son fils !

R A T E C L I F.

Finissons . . . L'heure fatale est écoulée. Il faut mourir.

M. R I V E R S.

Allons . . . Venez, Gray ; approchez-vous, Vaughan ; embrassons-nous . . . Adieu, jusqu'à ce que le Ciel nous rejoigne tous trois !



SCENE XV.

*Le théâtre représente la Tour de
de Londres.*

**BUKINGHAM, STANLEY,
HASTINGS, L'EVESQUE
D'ELY, CATESBY, LO-
VEL, & autres, autour d'une
table.**

HASTINGS.

Vous sçavez, illustres Pairs, que nous sommes assemblés pour fixer le jour du couronnement de notre Souverain ? . . . Parlez, nommez ce jour déjà trop attendu.

BUKINGHAM.

Tout est-il préparé pour ce jour d'allégresse ?

STANLEY.

Oui, Seigneur : il n'est question que de l'arrêter.

L'EVESQUE D'ELY.

En ce cas, mon avis est que ce soit pour demain.

BUKINGHAM.

Qui de vous est le mieux dans l'esprit du noble protecteur ? Qui de vous enfin croit avoir mieux mérité l'honneur de sa confiance ?

L'EVESQUE D'ELY.

Je crois, Milord, que personne n'a droit plus que vous de se flatter de cet avantage.

BUKINGHAM.

Il nous connoît tous à l'extérieur : mais quant à l'ame il ne connoît pas mieux la mienne que la vôtre ; & je ne connois pas mieux la sienne, Milord, que vous la mienne ... Milord Hastings, vous vous aimez tous deux depuis longtems ?

M. HASTINGS.

Vous m'honorez Seigneur : je sçai qu'il m'aime ; mais je n'ai point fondé ses desseins, par rapport au couronnement : il ne m'en a jamais parlé . . . Nommez vous-même le jour, Milord ; vous devez sçavoir ses intentions. Je joins ma voix à la vôtre, & j'espère que le Duc le trouvera bon.

SCENE XVI.

Les mêmes Acteurs, LE DUC
DE GLOCESTRE.

L'EVESQUE D'ELY.

Seigneurs, voici le Duc.
GLOCESTRE.

Nobles Seigneurs, & Cousins, je vous salue . . . J'ai été un paresseux aujourd'hui : mais j'ai crû ma présence peu nécessaire pour hâter l'expédition des grandes affaires confiées à vos lumières.

BUKINGHAM.

Seigneur, quand même vous ne seriez pas arrivé à tems, Milord Hastings auroit prononcé pour vous ; il alloit fixer le jour du couronnement.

GLOCESTRE.

Milord Hastings, personne n'auroit été aussi hardi que vous ? Mais vous me connoissez ; & je sçai que vous m'aimez . . . Milord d'Ely, quand j'ai passé à Holbourn, je me souviens

Gw

154 RICHARD III.
d'avoir vû de belles fraises dans votre
jardin. Faites-moi le plaisir d'en en-
voyer chercher.

L'EVESQUE D'ELY.

Bon Dieu , Seigneur , j'y consens
de tout mon cœur ! (*Il sort.*)

SCENE XVII.

Les mêmes Acteurs , sauf L'E-
VESQUE D'ELY.

GLOCESTRE.

M On Cousin Bukingham, un mot
je vous prie . . . (*bas.*) Catesby
a sondé Hastings ; & ce bourru lui a
paru si entêté , qu'il perdra plutôt la
tête que de consentir à ce que le fils
d'Edouard perde le Trône d'Angle-
terre.

BUKINGHAM.

Sortez un instant , Seigneur : je vous
suivrai.

Les mêmes Acteurs , à la reserve
du DUC DE GLOCESTRE
& BUKINGHAM.

M. STANLEY.

NOUS n'avons pas encore arrêté le grand jour ... Pour moi , je pense qu'il y auroit trop de précipitation de le fixer à demain. J'avoue même, qu'à mon égard , il me manque bien des choses nécessaires pour cette fête , que je serois bien aise d'avoir.

SCENE XIX.

Les mêmes Acteurs , **L'EVE-**
QUE D'ELY *rentre.*

L'EVEQUE.

OU donc est Milord Duc de Glocestre ? Je viens d'envoyer chercher les fraises qu'il demande.

Le Duc paroît aujourd'hui fort affable & de bonne humeur. Il roule sans doute dans son esprit quelque pensée qui le réjouit : je n'en scaurois douter au ton dont il nous a souhaité le bon jour Je crois en vérité que personne au monde ne peut moins cacher son amitié ou sa haine que ce Prince . . Ce qu'il a dans le cœur, est écrit sur son front !

M. STANLEY.

Qu'y lisez - vous donc aujourd'hui, Milord ?

M. HASTINGS.

Rien que de bien. S'il se croyoit offensé par quelqu'un de nous, ses yeux vous l'eussent déjà annoncé.

SCENE XX.

Les mêmes Acteurs, GLOCESTRE, BUKINGHAM.

GLOCESTRE.

Dites-moi, je vous prie, Milords, ce que mérite un traître qui par

ACTE III. 157

un art diabolique travaille à précipiter l'instant de ma mort ; & dont les charmes infernaux n'ont déjà que trop operé sur le corps que vous voyez ?

M. HASTINGS.

La vivacité de mon zèle & de mon affection pour vous , ne me permet pas Seigneur , d'attendre mon tour pour condamner le criminel. De quelque rang qu'il soit, il mérite la mort.

GLOCESTRE.

Que vos yeux soient donc témoins de son forfait & de mes maux . . . Voyez l'effet du sortilège ! Voyez ce bras * flétri , sec & décharné ! . . . C'est la femme d'Edouard : c'est cette infâme magicienne , qui de concert avec l'indigne Shore est parvenue avec l'aide de l'enfer à me réduire dans cet état déplorable.

M. HASTINGS.

Seigneur , si elles sont coupables de ce crime . . .

GLOCESTRE.

Si? . . . Si , dis-tu , insolent protecteur d'une femme deshonorée ? . . . Tu oses me parler de *fi* ? à moi ? . . .

* Il découvre son bras.

158 RICHARD III.

Traître? . . . A bas sa tête! . . . Oui, je jure par *Saint Paul*, que je ne dînerai point que je ne l'aye vûe hors de ses épaules! . . . Lovel & Catesby? je vous le livre. Veillez à ce que ma Sentence soit promptement exécutée . . . Que ceux qui restent, & qui m'aiment, me suivent . . .

SCÈNE XXI.

HASTINGS, LOVEL,
CATESBY.

HASTINGS.

Malheur! malheur sur l'Angleterre beaucoup plus que sur moi. J'aurois prévenu ce coup, si j'avois été plus sage! . . . Stanley avoit rêvé qu'un sanglier avoit renversé son casque: il m'exhortoit à fuir avec lui, & j'ai méprisé sa crainte! Mon cheval a bronché trois fois, & s'est jetté autant de fois en arriere à l'aspect de la Tour, comme s'il avoit senti qu'il ménoit son maître à la boucherie . . . C'est maintenant que j'ai besoin du Prêtre à qui

ACTE III: 159

je parlois tantôt ! C'est maintenant que je me repens d'avoir fait parade de mon triomphe au Sergent d'armes, en insultant au malheur des victimes de Pomfret ! Oh, Marguerite ! Marguerite ! c'est maintenant que ta malédiction funeste éclate sur la tête du malheureux Hastings !

C A T E S B Y.

Allons, allons, disposez-vous à mourir. Le Duc attend pour dîner : confessez vous vite.

H A S T I N G S.

Faveur momentanée des Grands du monde ! Méteore trompeur, que nous suivons avec tant de peines, & qui nous échape dans l'instant même où nous croyons te toucher ! Pourquoi te préférons-nous à des biens plus solides ? . . . Oui, grand Dieu ! je le vois, mais trop tard : celui qui fonde ses espérances sur tout autre que sur toi, est un Matelot yvre (au haut d'un mât) toujours prêt à tomber au moindre mouvement dans les abîmes de la mer.

C A T E S B Y.

Eh bien finirons-nous ? Partons.

160 RICHARD III.

Toutes ces lamentations sont inutiles.

HASTINGS.

Sanguinaire Richard ! . . . Misérable Angleterre , je t'annonce les tems les plus affreux que jamais l'univers ait vû depuis son origine. . . . Allons ; qu'on me conduise à l'échafaut. Va lui porter ma tête. . . . Tel rit de mon malheur qui périra demain.

SCENE XXII.

Le Théâtre représente les murs de la Tour.

GLOCESTRE & BUKINGHAM,
paroissent couverts d'armes rouillées.

GLOCESTRE.

C'Est ici , cher Bukingham, qu'il faut sçavoir jouer son personnage ! . . . Ne sçais-tu pas, dans le besoin, changer tout à coup de visage, affecter un tremblement involontaire , entrecouper tes mots , & fraper ta poitrine ? Recommencer ton discours, & t'arrêter encore ? Enfin, paroître frappé

ACTE III. 161

d'horreur au point d'en avoir perdu le jugement ?

BUKINGHAM.

Bon ! je puis surpasser le meilleur Acteur tragique. Je sçai faire parler à la fois ma langue & mes yeux, toucher, émouvoir, & lire dans les cœurs. Je sçai trembler, frémir, tressaillir même quand il le faut ; & l'instant d'après paroître m'amuser sérieusement d'une bagatelle, lorsque je médite le plus grand dessein. La terreur & la crainte se peignent aussi aisément dans mes yeux, que la joie & la tristesse. En un mot, toutes les passions m'obéissent ; & mon visage porte toujours l'impression de celle qui peut servir à mes projets.

GLOCESTRE.

Tant mieux ! Mais voici le Maire de Londres.

BUKINGHAM.

Laissez - moi l'entretenir un moment

SCENE XXIII.

Les mêmes Acteurs, LE MAIRE
DE LONDRES & sa suite,
GLOCESTRE & BU-
KINGHAM feignent beau-
coup d'effroi.

GLOCESTRE.

A Mis, qu'on garde bien le pont-le-
vis ? ...

BUKINGHAM.

Ecoutez ? . . . J'entens le bruit des
tambours ! . . .

GLOCESTRE.

J'ai envoyé Catesby faire la ronde
autour des remparts.

BUKINGHAM.

Milord Maire, nous vous avons
mandé . . .

GLOCESTRE.

Prenez garde ! défendez-vous . . .
voilà les ennemis.

BUKINGHAM.

Le Ciel & notre innocence combat-
tront pour nous.

SCENE XXIV.

Les mêmes Acteurs, LOVEL & CATESBY portant la tête de Milord Hastings.

GLOCESTRE.

N On, tranquillisez-vous : ce sont de nos amis.

LOVEL.

Seigneur, voilà la tête de cet infâme traître, de ce dangereux Hastings que vous n'osiez soupçonner.

GLOCESTRE.

Ah, je l'ai tant aimé, que je ne puis encore m'empêcher de le pleurer ! je l'avois toujours crû le plus vrai, le plus sincere, en un mot le meilleur des humains. Je ne pensois que par lui ; son ame étoit le dépôt de mes pensées les plus secrettes ! . . . Sous quelles apparences plus séduisantes le vice trouva-t'il jamais à se cacher ? Hélas, sans son commerce criminel avec la Shore, il seroit encore à mes yeux au dessus de tous soupçons.

Ah, c'étoit le traître le plus fin & le plus couvert ! ... croiriez-vous bien, Milord Maire, (& ce n'est que par un miracle que nous en sommes échappés !) Croiriez-vous, dis-je, que ce perfide avoit comploté, dans la chambre du Conseil même, de nous assassiner aujourd'hui, l'illustre Duc, & moi ?

LE MAIRE.

O Ciel ! est-il possible ?

GLOCESTRE.

Comment donc ? Nous prenez vous pour des barbares ? Aurions-nous sévi contre le coupable, au point de le faire exécuter sans forme de procès, si l'extrême péril de l'Etat, la paix de l'Angleterre, & notre propre sûreté ne nous y eussent pas forcés ?

LE MAIRE.

Puisse sa mort vous rendre tranquilles ! il la méritoit ; & vous avez très-bien agi en faisant un exemple capable d'épouvanter les traîtres ... Il avoit beaucoup perdu de mon estime depuis son attachement pour la Shore.

BUKINGHAM.

Notre intention n'étoit pourtant pas

qu'il fût exécuté avant votre arrivée ,
 Milord ; mais le zèle de nos amis , *
 a été plus vif que nous n'eussions vou-
 lu . . . Nous aurions été bien-aîsés que
 vous l'eussiez entendu parler , & con-
 fesser toutes les circonstances de sa tra-
 hison ; vous eussiez été en état d'en
 faire part à nos Citoyens , qui pour-
 roient peut-être interpréter sinistre-
 ment cette exécution précipitée , &
 plaindre le criminel.

LE MAIRE.

Votre parole , Milord , ne vaut-
 elle pas autant que si j'avois vû & en-
 tendu le coupable ? Croyez , nobles
 Princes, que je vais rendre compte à nos
 zélés Bourgeois de la manière dont
 vous vous êtes comportés dans une cir-
 constance aussi pressante , & aussi dan-
 gereuse pour l'Etat.

GLOCESTRE.

Hélas, Milord, nous n'avons eu d'au-
 tre but en vous mandant, que de pré-
 venir par votre moyen la critique des
 mal-intentionnés.

BUKINGHAM.

Quoiqu'arrivé trop tard au gré de
 * Montrant Lovel & Catesby.

166 RICHARD III.

nos vœux, nous comptons cependant que vous certifierez tout ce que nous venons de vous apprendre. C'est dans cette confiance que nous vous disons adieu.

* Le Maire.

SCENE XXV.

Les mêmes Acteurs.

GLOCESTRE.

COurs après lui, cher Bukingham, suis-le. Hâtes-toi de le joindre à Guid-Hall. Feins de l'y rencontrer par hazard, & profite de l'occasion pour lui parler, ainsi qu'aux Citoyens, de la bâtardise des enfans du Roi défunt. Rappelle au peuple, qu'Edouard a fait périr un Bourgeois de Londres, uniquement pour avoir dit, *qu'il feroit son fils héritier de la Couronne*, quoique ce malheureux n'entendît parler d'autre chose que de l'Enseigne de sa Boutique ! ... ne manque pas d'appuyer fortement sur son odieuse lubricité, qui

s'étendoit indifféremment sur les femmes , sur les filles , & sur les veuves de ce Royaume ; sur toutes celles enfin qui avoient le bonheur, ou le malheur de plaire à ses yeux ! ... Tu peux tomber , de là , sur ma personne. Dis-leur , que lorsque ma mere devint enceinte de cet insatiable Edouard , le Duc d'Yorck mon pere étoit absent , & faisoit la guerre en France ; que par un calcul exact du tems de sa grossesse, on a reconnu évidemment que l'enfant n'appartenoit point au Duc. Rappelle-leur enfin les traits du visage d'Edouard , absolument étrangers à ceux de feu mon pere mais observe , sur-tout de toucher ces derniers traits qu'avec une extrême délicatesse : car enfin , cher Bukingham , ma mere vit encore.

BUKINGHAM.

Reposez-vous sur moi , Seigneur . je vais faire le rôle d'Orateur avec autant d'art & de véhémence , que si le brillant héritage en litige devoit être le prix de mon plaidoyé . . . je vous quitte là-dessus.

GLOCESTRE.

Si tu les vois bien disposés, amene-les au Château de Baynard, où tu me trouveras dévotement accompagné par des Evêques, & par d'autres révérends Personnages.

BUKINGHHM.

Je pars ; & vers trois ou quatre heures après midi, foyez attentif aux nouvelles qui vous arriveront de Guild-Hall.

SCENE XXVI.

GLOCESTRE, LOVEL,
CATESBY.

GLOCESTRE.

LOvel, allez en diligence me chercher le Docteur Shaw... Vous, Catesby, allez chez le Moine Peuker. Dites-leur de me venir trouver dans une heure au Château de Aaynard.

SCENE

SCENE XXVII.**GLOCESTRE** *seul.*

IL faut maintenant songer à donner mes ordres pour cacher à tous les yeux les enfans de Clarence ; & pour que personne ne puisse approcher de ceux d'Edouard.

SCENE XXVIII.**UN NOTAIRE** *seul.*

VOilà les chefs d'accusations intentés contre le pauvre Milord Hastings (assez amplement grossoyés par une bonne main) pour être lus tantôt publiquement dans l'Eglise de saint Paul ! ... J'ai employé onze heures entieres à les mettre au net : car ce n'est que d'hier au soir que Catesby me les a envoyés. L'original étoit rempli de tous les côtés. Cependant

170 RICHARD III.

Hastings n'a pas vécu cinq heures après avoir été arrêté ; & pendant ce petit intervalle , il n'a été ni interrogé ni traité comme un criminel . . . Il faut avouer que les hommes croissent en bonté ! Mais quel sera l'esprit assez bouché pour ne pas démêler ce grossier artifice ; ou assez effronté pour dire qu'il ne l'apperçoit pas ? . . . Le monde est devenu trop pervers ; & cet excès de méchanceté présage sa ruine.

SCENE XXIX.

Le Théâtre représente le Château de Baynard.

GLOCESTRE & BUKINGHAM *entrent , par différentes portes.*

GLOCESTRE.

EH bien , Milord , que disent nos Bourgeois ?

BUKINGHAM.

Par la mere de Dieu , ils ont tous la bouche fermée !

A C T E III. 171
G L O C E S T R E.

Avez-vous parlé de la bâtardise des enfans d'Edouard ?

BUKINGHAM.

Oui ; j'ai parlé de son contrat de mariage avec Lady Lucy , & de celui qui a été fait en France par ses Ambassadeurs. J'ai exagéré l'insatiabilité de ses désirs , & les outrages qu'il a faits à tant de maris de Londres ; sa main toujours sanglante dès le moindre soupçon ; sa bâtardise , & son peu de ressemblance avec le feu Duc d'Yorck. De-là , j'ai parlé de vous , j'ai rappelé les traits de votre visage, qui nous laissent un portrait vivant de votre illustre pere ; & la noblesse de vos sentimens, qui nous retracent l'idée de ses vertus. J'ai fait valoir les victoires que vous avez remportées en Ecosse ; votre admirable discipline dans la guerre, votre sagesse dans la paix ; enfin la douceur de votre caractère, & cette humilité si rare dans un homme de votre naissance. En un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit concourir au succès de nos desseins ; & j'ai terminé ma harangue , en ordonnant à ceux qui

H ij

172 RICHARD III.
aimoient sincèrement la Patrie, de crier
vive Richard, Roi d'Angleterre!

GLOCESTRE.

Eh bien, qu'ont-ils dit alors ?

BUKINGHAM.

Pas le mot ... Mais tous pétrifiés
& muets comme des statues, je les
vois tout à coup se regarder l'un l'autre
& pâlir comme des morts! ... Je
leur fais alors d'amères réprimandes ;
j'interpelle le Maire de me rendre rai-
son de ce profond silence. Il me ré-
pond que l'usage n'est pas de parler di-
rectement au peuple, qui n'est accou-
tumé qu'à la voix de ses Assesseurs. On
le presse bientôt de répéter mon dis-
cours ; mais il s'en acquitte de manie-
re à ne rien prendre sur son compte.
Il n'a rien vû, dit-il, il ne sçait rien
enfin, que ce qu'il tient de vous ...
A peine a-t'il cessé de parler, qu'un
certain nombre de mes gens apostés
(dans le bas de la salle) jettent leurs
bonnets en l'air, & crient *vive le Roi
Richard!* ... Je profite de ce léger
avantage : *Milles* *graces*, m'écriai-je,
généreux Citoyens! *Mille* *graces*, *braves*

ACTE III. 173

amis ! Cet applaudissement général, & ces cris d'allégresse, prouvent votre amour pour la Patrie & votre estime pour Richard . . . Voilà, Seigneur, tout ce qui s'est passé.

GLOCESTRE.

Ce silence général m'étonne, & me mortifie ! . . . Mais le Maire & les Echevins ne viendront-ils pas ?

BUKINGHAM.

Ils sont ici, Seigneur. Mais feignez d'être effrayé du motif de leur arrivée. Ne paraissez pas d'abord, & ne leur accordez audience qu'après les plus vives sollicitations. Ne vous montrez enfin, qu'armé d'un gros livre de prières, & accompagné de deux Ecclésiastiques : Car j'ai envie de faire un beau sermon sur ce texte. Affectez sur-tout beaucoup de répugnance à consentir à l'objet de leur requête ; tranchez longtemps du Philosophe ; & dites toujours non, jusqu'à ce que la violence ou l'importunité paroissent vous arracher un oui.

GLOCESTRE.

Je rentre ; & s'il n'est question que de bien jouer le rôle que tu me prescis,

notre projet ne peut manquer d'avoir une bonne-issüe.

BUKINGHAM.

Dépêchez-vous : montez dans votre appartement ... Le Maire arrive, il frappe....

SCENE XXX.

BUKINGHAM, LE MAIRE
& sa Suite. Plusieurs Bourgeois,
CATESBY paroît ensuite.

BUKINGHAM.

Soyez le bien venu, Milord. J'attends ici depuis long-tems ... Je crois que le Duc ne veut voir personne aujourd'hui Ah, Catesby ; eh bien, qu'a répondu le Duc à ma requête ?

CATESBY.

Il vous prie, Milord, de revenir demain, ou après demain. Le Duc est enfermé avec deux saints Ecclésiastiques : ils sont actuellement en méditation ; & les affaires les plus impor-

tantes , ne lui feroient point interrompre ce pieux exercice.

BUKINGHAM.

Je t'en prie, cher Catesby ! retourne vers le Duc. Dis-lui que je suis ici avec Milord Maire, & les Echevins de Londres. Que nous avons une affaire à lui communiquer, qui intéresse le bien & le repos de l'Etat.

CATESBY.

Je vais faire en sorte de lui parler, Seigneur.

SCENE XXXI.

Les mêmes Acteurs.

BUKINGHAM *au Maire.*

VOus voyez, Milord, que nous n'avons pas ici à faire à un Edouard ! ce n'est pas avec une nouvelle Maîtresse que le Duc est occupé ; ce n'est pas sur un lit voluptueux qu'il repose maintenant. Richard est à genoux ; Richard n'est occupé que de la contemplation des choses célestes ! ... Ce n'est pas non plus avec une

176 RICHARD III.

troupe de courtisans oisifs qu'il donne des heures entières à des amusemens frivoles & criminels ; ce n'est pas à un sommeil nécessaire pour rétablir ses forces épuisées : C'est à la prière, c'est à la méditation, c'est enfin à de pieux devoirs qu'il regarde comme la seule nourriture de l'ame. ... Heureuse Angleterre ! Heureux Royaume, si tu peux déterminer un si digne Prince à porter ta couronne ! Mais, je crains bien que nos efforts ne soient vains.

LE MAIRE.

Dieu nous préserve d'un pareil refus !

BUKINGHAM.

Hélas, nous avons tout à craindre.
Mais voilà Catesby.

SCENE XXXII.

Les mêmes Acteurs, CATESBY.

BUKINGHAM.

EH bien, cher Catesby ; que dit la Grandeur ?

CATESBY.

Il paroît étonné de voir ici un si grand nombre de citoyens , & d'ignorer le sujet qui vous engage à les rassembler. . . . En un mot , Milord , il paroît craindre , que vous n'ayez quelques mauvais desseins.

BUKINGHAM.

Je suis fâché d'avoir donné matière à ses soupçons. Je jure que nous n'y sommes venus qu'à bonne fin ; & que les sentimens que nous y apportons , sont dignes de lui & de nous ! . . . Retournez , Catesby ! vous pouvez l'en assurer de notre part . . . * Il est difficile de retirer un homme véritablement pieux de ses exercices ordinaires. La contemplation a pour lui des charmes dont le reste des mortels ignore la douceur.

* Catesby.



SCENE XXXIII.

Les mêmes Acteurs. LE DUC
DE GLOCESTRE *paroit*
dans le fond du Théâtre au milieu
de deux Evêques. CATESBY
le suit.

LE MAIRE.

JE l'apperçois qui se promene avec
deux de nos Evêques.

BUKINGHAM.

Ce sont les vrais pilliers de la vertu
auprès d'un Prince Chrétien : ils écar-
tent loin de lui les funestes idées que
la vanité suggère ! . . . Voyez-vous ce
bréviaire dans sa main ? digne signale-
ment d'un homme vertueux ! * ... Il-
lustre Plantagenette ! gracieux Prince ,
pardonnez si nous osons interrompre
les saintes occupations où votre zèle
vous engage !

GLOCESTRE.

Milord , vous n'avez pas besoin

* Il s'approche de Glocestre.

d'excuses auprès de moi. Je vous en dois moi-même, de ce que le service de Dieu m'empêche de voir mes amis aussi souvent que je le désirerois ! Mais , après tout quel est le sujet de votre arrivée ? Et en quoi puis-je vous être utile ?

B U K I N G H A M.

En ce qui plaira sûrement à la divinité , & à tous les gens de bien de cette *Ile* désolée.

G L O C E S T R E.

Je crains d'avoir commis quelque faute, ou d'avoir offensé involontairement quelqu'un de nos Citoyens ; Et vous venez peut-être me demander raison de ma conduite ?

B U K I N G H A M.

Vous l'avez dit, Seigneur : nous ne serons satisfaits, que lorsque nous verrons votre Grandeur disposée à réparer sa faute.

G L O C E S T R E.

Serois-je né Chrétien, si je le refusois ? . . .

B U K I N G H A M.

Sçachez donc, Seigneur, que vous vous rendez coupable, en regardant

d'un œil indifférent le Thrône , le Sceptre, & la Couronne de vos Ayeux. En oubliant, que la gloire de votre Maison & le devoir de votre naissance, ne vous permettent pas de les laisser en proie à la foiblesse du rejetton flétri d'un arbre jadis si beau ! ... Il est tems , Seigneur , que ceux qui ont encore des entrailles pour la Patrie vous réveillent , & vous arrachent de la profondeur de vos méditations , pour peindre à vos regards l'état déplorable de l'Angleterre Cette Ile , autrefois si redoutable , est avilie sous le faix honteux de sa foiblesse ; elle est défigurée aux yeux des Nations ; la souche Royale même se gréfe sur des sauvageons aussi ignobles qu'ignorés ; tout languit enfin , dans ce malheureux Royaume , qui n'est plus connu dans l'Univers que par les troubles qui l'agitent encore ! ... C'est pour trouver remède à tant de maux , que nos cœurs viennent se mettre à vos pieds ; qu'ils vous supplient de nous secourir , en vous chargeant du Gouvernement de cet Etat déplorable ! ... Ce n'est plus un Protecteur ,

ACTE III. 181

un Régent, ni un Tuteur que nous demandons : c'est un homme , c'est un Roi qui travaille pour sa propre gloire, & pour le bonheur de ses Sujets ! C'est à vous seul, Seigneur, que ce titre doit appartenir. La naissance vous le donne, vous le méritez par vos vertus, & les vœux d'un Peuple entier vous le confirment. Voilà, Seigneur, l'unique espoir qui nous guide. Tous ces cœurs sont à vous ; & c'est sur leurs ardentés sollicitations que j'ai enfin consenti d'être l'organe de leurs justes souhaits.

GLOCESTRE.

Dans l'étonnement où je suis, j'ignore si je dois me retirer sans vous répondre, ou réfuter votre censure ainsi que je le dois. De ces deux partis, l'un blesseroit mon rang, l'autre votre condition. En effet, si je me taisois, vous croiriez peut-être mon silence susceptible d'un orgueil caché, à l'ombre duquel je me présumentois digne de porter le joug brillant que vous prétendez m'imposer ? Si, d'un autre côté, je condamne vos offres avec aigreur, tandis qu'elles me sont

182 RICHARD III.

faites avec tant de zèle & de cordialité, vous me croirez ingrat & peu digne des sentimens d'amitié que vous me témoignez ? Ainsi, pour éviter, s'il est possible l'un & l'autre de ces écueils, voici quelle est ma réponse Votre amitié me touche & me pénètre : je vous en remercie ! mais la médiocrité de mon mérite, ne quadre pas avec la grandeur des idées que vous avez de moi. Supposant d'abord, que tous les obstacles qui me ferment le chemin du Thrône fussent levés, & que j'en fusse regardé comme l'héritier légitime : j'ai si peu de talens pour remplir les devoirs d'un grand Roi, & mes défauts sont si frappans, que je préférerois une humble obscurité à une grandeur qui m'exposeroit au mépris de mes Sujets. Mais, grace au Ciel ! l'Etat n'a pas besoin de moi. L'arbre Royal nous a laissé des fruits, qui mûrissant avec le tems, seront dignes de la Majesté du Thrône, & capables de nous rendre heureux. C'est donc au fils d'Edouard que je remets le fardeau dont vous voulez me charger : sa naissance & son étoile le destinent à le porter

A C T E III. 183

Loin d'envier son sort , je fais des vœux pour lui !

BUKINGHAM.

Seigneur , tout ceci nous prouve uniquement la délicatesse de votre conscience. Mais si vous daignez nous entendre , vos scrupules vont s'évanouir. Vous dites que le Prince Edouard est fils de votre frère ? Nous en convenons . . . Mais est-il né de l'épouse légitime de son pere ? Le Roi n'avoit - il pas contracté auparavant avec Lady Lucy ? Votre mere actuellement vivante , ne fut elle pas témoin de leur engagement ? ... Depuis encore, n'a-t'il pas fiancé , par Ambassadeur, la Princesse Bonne, sœur du Roi de France ? . . . Il est vrai , que ces deux épouses ont été supplantées par une pauvre suppliante , par une mere accablée d'une nombreuse famille , par une beauté usée , veuve , & déjà sur le retour ; qu'elle a sçû faire valoir les tristes restes de ses charmes , & séduire Edouard au point de lui faire oublier les engagements les plus sacrés. C'est de ce commerce odieux qu'est né celui , que l'habitude & la flatterie nous

184 RICHARD III.

ont fait appeller Prince jusqu'aujourd'hui ! . . . Je pourrois établir encore plus fortement , en remontant plus haut votre droit à la couronne : mais le respect que je dois à une personne vivante , me ferme la bouche ! . . . Ainsi, Seigneur, reprenez sans remords un bien qui vous est dû. Jouissez-en pour faire notre félicité & celle de l'Angleterre ! Et si des motifs aussi sacrés ne suffisent pas encore pour vous ébranler , reprenez - le du moins ce Sceptre , pour le remettre dans la ligne légitime , d'où la corruption des tems l'avoit écarté.

LE MAIRE

Accordez-nous cette grace, Seigneur, nos Citoyens, vos Sujets vous en supplient !

BUKINGHAM.

Ah, Seigneur, ne rejetez pas les témoignages d'un amour si sincère !

CATESBY.

Rendez-les heureux, Seigneur, en cédant à leurs désirs !

GLOCESTRE.

Hélas, que vous ai-je, donc fait pour m'imposer une si dure loi ? Suis-je en

ACTE III. 185

état d'occuper dignement un Trône ? . . . Ne m'en veuillez point de mal , je vous en supplie ! Mais je ne puis , ni ne veux céder à vos désirs.

BUKINGHAM.

Seigneur , puisque notre zèle ne peut trouver grace devant vous , n'oubliez pas du moins que votre caractère nous est connu ; que nous avons de quoi nous vanger de vos scrupules , & de vos refus ! . . . C'est un sentiment outré d'équité qui vous retient ; c'est la crainte de faire tort à un enfant , que la charité seule vous fait regarder comme votre neveu , qui ferme votre cœur à nos tendres instances ? Eh bien , apprenez , Seigneur , que soit que vous acceptiez la Couronne , ou que vous la rejettiez , elle n'ornera jamais la tête du fils d'Edouard. Tout autre nous paroîtra plus digne que lui d'être notre Roi. Et si le Sceptre est arraché de votre Maison , pour passer dans une autre , vous sçavez bien , Seigneur , à qui l'on doit s'en prendre. Telle est notre résolution , Seigneur. Il ne nous reste rien à vous dire . . . Partons , braves Citoyens ; nous n'a-

186 RICHARD III.
vons que trop long-tems supplié en
vain.

SCENE XXXIV.
GLOCESTRE, CATESBY.

CATESBY.

IL faut les rappeler, Seigneur ? s'ils
retournent sans avoir obtenu leur
demande, tout va tomber dans la
confusion !

GLOCESTRE.

Tu veux donc que je me charge
d'un fardeau si pénible ? ... Hélas ! ...
rappelle - les ... je me croyois plus fer-
me : mais je me sens attendrir. Je cé-
de malgré moi , & malgré les repro-
ches de ma conscience !



SCENE XXXV.

GLOCESTRE, CATESBY,
BUKINGHAM & sa suite.

GLOCESTRE.

ENfin, Milord, & vous sages & graves Senateurs ! puisqu'il faut absolument, pour vous satisfaire, que je croye votre fortune & votre repos attachés à ma personne, je me soumets à vos désirs ; & je me charge, quoiqu'à regret, de tout le poids du Gouvernement ! ... Mais si la calomnie, ou le reproche inconsidéré s'élevent contre le choix que vous venez de faire, c'est à vous à me défendre, à me justifier, à me vanger. C'est à vous enfin à me laver des taches odieuses dont on tentera peut-être de souiller l'ame de votre Roi. Dieu sçait, ainsi que vous, combien mes idées étoient éloignées du Thrône !

LE MAIRE.

Ah, Seigneur ! nous l'avons vû,

188 RICHARD III.
& nous le publierons par-tout.

GLOCESTRE.
Vous rendrez justice à la vérité.

BUKINGHAM.

Ainsi, je vous salue, Seigneur, en
qualité de fidèle sujet. Vive Richard,
digne Roi d'Angleterre!

TOUS ENSEMBLE.
Qu'il vive!

BUKINGHAM.

Vous plait-il, Seigneur, d'être cou-
ronné demain?

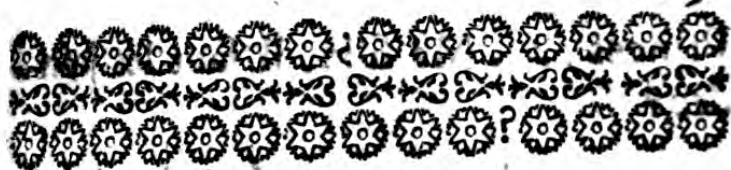
GLOCESTRE.
Puisqu'il le faut! ce fera quand vous
voudrez.

BUKINGHAM.

Nous viendrons donc demain pren-
dre votre Grandeur; & nous partons
remplis d'allegresse.

GLOCESTRE.
Je rentre, pour achever mes exer-
cices.... Adieu, cher Bukingham;
Adieu, mes chers amis!

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

La Scene est vis-à-vis la Tour.
LA REINE, LA DUCHESSE D'YORK, ET LA MARQUISE DE DORSET, entrent d'un côté ; *Lady Anne Duchesse de Glocestre, menant Lady Margueritte Plantagenette fille du Duc de Clarence, entre de l'autre côté.*

LA DUCHESSE D'YORK.

QUI rencontrons-nous ici ? C'est ma nièce Plantagenette, que sa bonne Tante de Glocestre conduit par la main ! je crois qu'elles marchent vers la Tour, pour saluer les jeunes

190 RICHARD III.
Princes Ma fille, il faut les joindre ?

LADY ANNE *à la Reine & à la Duchesse.*

Que le Ciel vous bénisse toutes deux,
& vous soit aujourd'hui propice !

LA REINE.

Je suis bien-aïse de vous avoir rencontrée, ma sœur ! peut-on sçavoir où vous allez ?

LADY ANNE.

J'allois à la Tour, dans le même esprit qui vous y mene, pour féliciter les jeunes Princes.

LA REINE.

Je vous en remercie, ma chere sœur ! . . . Nous y entrerons de compagnie . . . Mais, le Lieutenant arrive fort à propos . . .



SCENE II.

Les mêmes Acteurs. LE LIEUTENANT DE LA TOUR.

LA REINE.

Monsieur, voulez-vous bien m'apprendre comment se porte le Prince, & mon jeune fils York ?

LE LIEUTENANT.

Fort bien, Madame . . . Mais je suis fâché de vous dire qu'il m'est défendu de vous permettre de les voir. J'ai là-dessus des ordres précis de la part du Roi.

LA REINE.

De la part du Roi, dites-vous ? Qui donc est Roi ?

LE LIEUTENANT.

Il me semble que c'est Milord Protecteur, Madame !

LA REINE.

Que Dieu le préserve de ce titre sublime ! . . . Mais son dessein est-il de mettre une barrière entre ma tendresse pour mes enfans, & celle qu'ils ont

192 RICHARD III.

pour moi ? Je suis leur mere ; qui sera assez hardi pour me barrer le chemin ?

LA DUCHESSE.

Je suis mere de leur pere ; & je prétends les voir.

LADY ANNE.

La loi m'a fait leur tante , & mon amour leur mere : ainsi ouvre moi la porte . . . Je prens ta faute sur moi , si c'en est une.

LE LIEUTENANT.

Non , Madame, non ! je ne le puis : j'y suis engagé par le serment. Daignez donc m'excuser.

SCENE III.

Les mêmes Acteurs. MILORD
STANLEY.

STANLEY à la Duchesse.

M Adame , avant qu'il soit une heure , j'aurai l'honneur de vous saluer en qualité de mere de deux belles Reines ! . . . Allons , Madame , * il

* A Lady Anne Duchesse de Glocestre.

faut

A C T E I V. 193

faut se rendre à Westminster pour la cérémonie de votre couronnement, en qualité d'épouse du Roi Richard.

LA REINE.

Ciel ! . . . mon cœur ne peut contenir les angoisses qu'il renferme. La vivacité de ses mouvemens m'étouffe ! Et je tombe en défaillance Ah nouvelles fatales !

LADY ANNE.

Evénement odieux & sinistre !

LE MARQUIS DE DORSET,
à la Reine.

Prenez courage, ma mere . . . Hélas, en quel état vous vois-je ?

LA REINE.

Ne pense point à moi, Dorset songe à toi-même, & sauve-toi. Le carnage & la mort sont déjà sur tes traces ; & le nom de ta mere te sera fatal, si tu restes en Angleterre ! . . . Si tu veux vivre, fuis ; passe la mer : va joindre le Comte de Richemont. Vis auprès de lui, loin des atteintes de la malice infernale qui domine en ces lieux. Surtout cache ton nom, ou plutôt songe à te cacher toi-même : c'est l'unique moyen d'échapper au bras san-

194 RICHARD III.

guinaire qui te menace , & de ne pas augmenter le nombre de ses victimes. Tâche de m'oublier , & laisse - moi mourir dans l'avilissement , prédit par la Reine Marguerite . . . Ni mere , ni femme , ni Reine d'Angleterre !

M. STANLEY.

Votre conseil est très - sage , Madame. Suivez-le , cher Dorset , & ne perdez pas un moment ! . . . Je vous donnerai des lettres de recommandation pour mon fils , que vous rencontrerez en chemin. Songez que le tems presse , & que le moindre délai peut vous perdre.

LA DUCHESSE.

Quel vent destructeur a soufflé dans ces lieux ! . . . O Dieu ! mon sein malheureux n'a-t'il donné la vie à tant de Princes , que pour les voir en proie à la mort dévorante ? Ressemblai-je donc à ce serpent dangereux , dont le trépas suit toujours les regards ?

M. STANLEY à *Lady Anne*.

Allons , venez , Madame : on m'a recommandé la diligence.

LADY ANNE.

Et j'obéis en gémissant. Je vou-

A C T E I V. 195

drois, (pardonnez le, grand Dieu!)
 oui, je voudrois que la couronne
 dont on va ceindre ma tête, fût d'un
 acier brûlant, qui me donnât la mort!..
 Ah, pénétrée du venin mortel qui
 me ronge le cœur, puisse je expirer,
 avant que le peuple ait le tems de
 crier, *Vive la Reine!*

L A R E I N E.

Allez, Princesse infortunée, allez au
 Temple. Je n'envie pas votre gloire;
 & les maux que vous vous souhaitez,
 ne flattent point ma douleur.

L A D Y A N N E.

Comment donc? ... Ignorez-vous
 que lorsque celui, qui est aujourd'hui
 mon époux, me rencontra au convoi
 funébre du Roi Henry, lorsque les
 mains du cruel étoient encore teintes
 du sang que je pleurois: sçavez-vous,
 dis-je, quels furent les souhaits dont
 j'accablai Richard? Les voici: » Sois
 » l'objet du courroux céleste, & l'op-
 » probre de la terre! Que l'un & l'au-
 » tre te punisse du meurtre de mon
 » époux, & de celui de son Pere! Si
 » jamais tu te maries, que la dou-
 » leur & le désespoir entourent ton

196 RICHARD III.

» lit nuptial. Et que ta femme (s'il en
» est une assez infortunée pour accep-
» ter ce titre) soit encore plus mal-
» heureuse que tu ne me l'as rendue,
» par la mort de mon époux ! . . . Hé-
las ! puis-je répéter cette malédiction ,
tandis que mon lâche cœur s'est en-
suite laissé si aisément attendrir par
les larmes perfides de cet inhumain ?
Ah, le Ciel a permis sans doute, que
Richard trouvat le foible de mon sexe,
pour que l'accomplissement de mes
malédictiones retombât sur moi-mê-
me ! Depuis ce jour mon ame n'a pû
s'occuper d'aucun autre objet. Depuis
ce tems mes yeux n'ont jamais goûté
les douceurs d'un sommeil tranquille.
Toujours tremblante à côté de ce re-
doutable époux ; ou toujours éveillée
par les rêves funestes qui troublent
son sommeil, chaque jour m'a fait sen-
tir plus fortement l'horreur de ma si-
tuation ! Mais, grace au Ciel, mon
supplice ne sera pas long. Je sçai que
la haine qu'il portoit à mon pere War-
wick, réjaillit sur moi, & que son des-
sein n'est pas que je vive long-tems.

LA REINE.

Adieu, Madame. Croyez que je vous plains bien sincèrement !

LADY ANNE.

Je déplore vos maux tout autant que les miens.

M. DORSET, à *Lady Anne*.

Adieu ! vous, qui pleurez en allant à la gloire.

LADY ANNE, à *Dorset*.

Adieu ! vous, qui pleurez en la quittant.

LA DUCHESSE, à *Dorset*.

Allez joindre Richemont, & que la fortune guide vos pas.

* Allez joindre Richard, & que le Ciel vous garde.

** Allez au sanctuaire, & calmez vos douleurs.

Je vais dans le tombeau terminer mes malheurs !... Hélas, depuis quatre-vingt ans, que je vis dans les pleurs, si j'ai jamais goûté une heure de plaisir, je l'ai toujours payée par huit journées de peines !

* A *Lady Anne*.

** A *la Reine*.

LA REINE.

Arrêtez un moment , Madame.
Jettons encor un regard sur cette
Tour fatale , que nous voyons peut-
être pour la dernière fois ! ... O vous ,
antique amas de pierres insensibles !
devenez-le , s'il se peut , en faveur de
mes pauvres enfans. En faveur de ces
illustres & innocentes victimes que
l'artifice & la rage ont renfermées dans
vos murs. Berceau sinistre & dange-
reux ! Rude & austere Nourrice ! Epar-
gne leur délicatesse. Tout parle pour
eux , dans un âge si tendre ! ... C'est
ainsi , que ma douleur insensée prend
congé de toi.



SCENE IV.

Le Théâtre représente la Cour.

La Trompette sonne. GLOCESTRE paroît en habits Royaux , avec BUKINGHAM & CATESBY. Suite.

LE ROI RICHARD à sa suite.

N'Avancez pas plus loin.... Écoutez
cher Bukingham ?

BUKINGHAM.

Que vous plaît il, Seigneur ?

RICHARD.

Donne - moi ta main... C'est par tes conseils & par ton assistance , cher ami , que Richard est enfin assis sur le Trône de ses peres ; mais ce bonheur & cette gloire ne doivent-ils durer que peu de jours ? Ou prétendons-nous en jouir long - tems avec tranquillité ?

BUKINGHAM.

Ah, Seigneur, il faut en jouir pendant toute votre vie.

200 RICHARD III.

LE ROI RICHARD.

Prépare donc ton cœur à me donner la preuve la plus convainquante des sentimens qu'il a pour moi ! ... Le Prince Edouard vit encore ? ... Pense, & devine ce que je veux dire ?

BUKINGHAM.

Parlez, Seigneur : que voulez-vous ?

LE ROI RICHARD.

Je veux être Roi.

BUKINGHAM.

Et bien, Seigneur, ne l'êtes - vous pas ?

LE ROI RICHARD.

Il est vrai : je le suis ... Mais ... Edouard ne vit-il pas encore ?

BUKINGHAM.

Oui, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

O conséquence fâcheuse pour moi ! Edouard vit encore ? ... Mais cher Buckingham, tu es quelquefois plus pénétrant ? Faut - il que tu me forces à parler ouvertement ? ... Eh bien, sçache que je n'aime pas les bâtards ; que je les hais au point de souhaiter qu'ils meurent promptement ... Que me répondras - tu maintenant ? Parle vite, & sans hésiter.

ACTE IV. 201

BUKINGHAM.

Votre Majesté peut ordonner...

LE ROI RICHARD.

Non, non ; ton amitié pour moi se refroidit : je m'en apperçois bien

Parle - moi nettement. N'es tu pas d'avis , qu'il faut qu'ils meurent ?

BUKINGHAM.

Seigneur ! . . . De grace accordez-moi le moment de réfléchir , avant que de répondre positivement à une question de cette importance

Vous aurez ma réponse dans l'instant.

CATESBY, à *Bukingham* qui sort.

Milord, le Roi est fâché ! . . . voyez comme il se mord les lèvres.

SCENE V.

LE ROI RICHARD, CATESBY, UN PAGE.

LE ROI RICHARD.

IL faut que je m'adresse à quelqu'une plus déterminée à se prêter à tout, à quelqu'un de ces gens assez

I v

202 RICHARD III.

peu spirituels , pour que je n'aye rien à craindre de leur délicatesse , ni de leur indiscretion. . . . Buckingham devient circonspect à ce qu'il me paroît ! . . . Hola , Page ?

UN PAGE.

Seigneur ?

LE ROI RICHARD.

Ne connoît- tu personne que l'espoir d'une bonne récompense pût engager à tuer secrètement quelqu'un ?

UN PAGE.

Je connois , Seigneur , un Gentilhomme très- vain , à qui la misère a aigri l'esprit ; je suis persuadé que l'or aura plus de pouvoir pour l'engager à condescendre à vos desirs , que n'en auroit l'éloquence des plus fameux Orateurs.

LE ROI RICHARD.

Comment l'appelle tu ?

LE PAGE.

Seigneur , il se nomme Tirrel.

LE ROI RICHARD.

Je crois le connoître ? . . Va me le chercher . . . Le profond politique Buckingham n'est plus digne de ma confiance : la lenteur de ses réflexions

m'est suspecte. N'a-t'il pas eu du tems assez pour se déterminer s'il m'étoit entierement dévoué ? Mais peu importe...

SCENE VI.

LE ROI RICHARD, CATESBY, MILORD, STANLEY.

LE ROI RICHARD.

E H bien, Milord Stanley, quelles nouvelles ?

M. STANLEY.

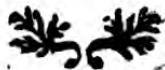
Seigneur, le Marquis de Dorset est dit-on, parti pour aller joindre le Comte de Richemont.

LE ROI RICHARD.

Ecoute, Cetesby... * Aye soin de répandre dans le Public que Eady Anne, mon épouse, est dangereusement malade... J'ai trouvé le moyen de vérifier bientôt ce bruit.. Informe-toi de quelque mince Gentilhomme, à qui je puisse marier bien vite la

* Bas.

filie de Clarence. Quant à son fils, c'est un imbécile que je ne crains pas. . Réves-tu ? ou m'entends-tu ? ... Je te répète , qu'il faut faire répandre dans le monde que la Reine est mortellement attaquée... Ajoute , qu'elle ne peut vivre long-tems... Marche ?... Sa vie retarde le comble de mes espérances ; & il peut m'en arriver mal , si je l'épargne... Je sens bien qu'il faut , pour m'affermir mon Trône , que j'épouse la fille du Roi défunt. Mais il faut commencer par me défaire des freres de cette Princesse. . . . L'entreprise est cruelle ! Le succès n'en est pas même absolument certain ; mais je suis engagé trop avant dans le crime , pour qu'un forfait de plus me fasse reculer. Le premier rend souvent le second nécessaire ; & la pitié ne tint jamais contre ce qui touche mes intérêts.



SCENE VII.

LE ROI RICHARD, MI-
LORD STANLEY, *écarté.*
TIRREL.

LE ROI RICHARD.

T'Appelles-tu Tirrel?

TIRREL.

Oui, Seigneur, je me nomme Jacques Tirrel, très-fidèle Sujet de votre Majesté!

LE ROI RICHARD.

Nous allons voir, si tu dis vrai*...

TIRREL.

Seigneur, vous pouvez m'éprouver.

LE ROI RICHARD.

Pourrais-tu te résoudre à tuer un de mes amis?

TIRREL.

J'aimerois mieux, je l'avoue, vous défaire de deux ennemis.

* Il le tire à part.

LE ROI RICHARD.

C'est justement de quoi il s'agit. Ce sont deux ennemis redoutables pour moi, qui troublent mon repos, & dont je voudrois que tu me délivrasses.

TIRREL.

J'entends Ce sont les bâtards de la Tour : n'est-il pas vrai, Seigneur ? ... Donnez-moi le moyen de les aborder, je réponds de mon bras, ainsi que de mon cœur.

LE ROI RICHARD.

J'aime à voir ton courage ! ... Reculons-nous un peu plus ... Ecoute ? la récompense * ! . . . Je ne t'en dis pas plus . . . Quand tu me viendras dire, que c'en est fait, tu peux tout espérer de ma reconnaissance.

TIRREL.

Vous n'attendrez pas long-tems, Seigneur.

* Il lui parle à l'oreille.

SCENE VIII.

LE ROI, MILORD STANLEY, BUKINGHAM.

BUKINGHAM.

Seigneur, j'ai pensé murement à la dernière proposition que votre Majesté m'a faite.

LE ROI RICHARD.

Fort bien. Mais, n'en parlons plus., Sçavez-vous que Dorset est en fuite, pour aller joindre Richemont ?

BUKINGHAM.

Seigneur, je viens de l'apprendre.

LE ROI RICHARD.

Approchez, Milord Stanley... Richemont est fils de votre femme : songez à y prendre garde !

BUKINGHAM, *bas au Roi.*

Permettez, Seigneur, que je rappelle la promesse que votre Majesté m'a faite, concernant le Comté de Hereford ? ...

208 RICHARD III.
LE ROI RICHARD à *Stanley*.
Ayez l'œil sur votre épouse, Mi-
lord ! ... Si elle oseroit entretenir quel-
que correspondance avec son fils Ri-
chemont, vous m'en répondrez.

SCENE IX.

LE ROI RICHARD, BU-
KINGHAM.

BUKINGHAM.

Puis je sçavoir ce que votre Ma-
jesté répond à ma requête ?

LE ROI RICHARD.

De quel souvenir suis-je frappé ? ...

Oui, je me rappelle, que le Roi Hen-
ri VI. a prédit à Richemont, encore
enfant, qu'il seroit Roi ! ... Qu'il seroit
Roi ? ... Peut-être...

BUKINGHAM.

Seigneur ? ...

LE ROI RICHARD.

Ah, pourquoi ce même Prophète n'a-
t-il donc pas deviné en même tems
qu'il périroit lui-même de ma main ?

ACTE IV. 209
BUKINGHAM.

Seigneur, vous n'avez pas oublié votre promesse sans doute? ...

LE ROI RICHARD.

Richemont! nom fatal ... Quand j'ai passé dernièrement dans la Province d'Exeter, le Maire m'en fit voir le Château, qu'il me dit s'appeler Rouge-mont! ... Je frémis alors, en me rappelant qu'un Devin Irlandois me prédit un jour, que je ne vivrois pas long-tems après avoir vû Richemont! ...

BUKINGHAM.

Daignez, Seigneur? ...

LE ROI RICHARD.

Ah! je t'entends ... Quelle heure est-il?

BUKINGHAM.

J'ose, Seigneur, vous remettre en mémoire ce que votre Majesté m'a promis.

LE ROI RICHARD.

Mais, quelle heure est-il?

BUKINGHAM.

Dix heures vont sonner, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Laisse-les donc sonner tranquillement.

210 RICHARD III.
BUKINGHAM.

Eh, à quelle fin, Seigneur?

LE ROI RICHARD.

Parce que depuis un quart d'heure tu interromps, périodiquement, le cours de mes méditations par tes demandes importunes... Je ne suis pas libéral aujourd'hui.

BUKINGHAM.

Dites-moi donc, Seigneur, à quoi je dois m'en tenir?

LE ROI RICHARD.

Tu m'importunes, te dis-je? ... Je ne suis pas d'humeur donnanter aujourd'hui... Adieu.

SCENE X.

BUKINGHAM, *seul.*

L'Ingrat! ... Voilà donc la récompense des services que je lui ai rendus? Il me méprise: ah Ciel!.. Et je l'ai fait Roi.... Ah malheureux Hastings, je rappelle ton sort! Je ne

puis l'éviter , qu'en fuyant vers Brecknock , tandis que ma tête tremblante tient encore sur mes épaules.

SCENE XI.

TIRREL, *seul.*

L'Acte sanglant & tyrannique est consommé ! Le plus grand des forfaits , le meurtre le plus barbare , dont cette Isle ait jamais été le coupable Théâtre , est achevé ! ... Dighton, & Forest , que j'avois chargés de cette cruelle expédition , en ont frémi d'horreur. J'ai vû ces deux scelerats , quoiqu'endurcis dans le crime , & nourris de carnage , s'attendrir & pleurer en me racontant le détail de cette scène épouvantable ! ... Hélas , me dit Dighton , ces aimables enfans étoient couchés dans le même lit Ils se tenoient étroitement embrassés , (dit Forest) & leurs bras innocents étoient tellement entrelacés , que les deux corps paroissoient n'en faire qu'un seul ! Leurs bouches collées l'u-

ne contre l'autre , ressembloient à deux boutons de rose sur une même tige ; Et ce spectacle attendrissant m'avoit presque converti : mais le diable . . . L'infame n'en put dire davantage : Dighton acheva , en me disant , enfin , nous avons étouffé les deux plus beaux enfans , les deux plus brillans ouvrages que la nature ait achevés depuis la création !

Ils m'ont quitté si pénétrés de douleur , si déchirés de remords , qu'ils étoient hors d'état de parler ; & je viens apprendre au Roi ces nouvelles sanglantes . . . Mais je le vois paroître.

SCENE XII.

LE ROI RICHARD,
TIRREL.

TIRREL.

Mlle tendres souhaits pour mon
souverain maître !

LE ROI RICHARD.
Vas-tu me rendre heureux , cher
Tirrel ?

TIRREL.

Si l'exécution des ordres que votre Majesté m'a donnés peut assurer sa félicité, elle peut y compter. J'ai rempli ma promesse.

LE ROI RICHARD.

Quoi, ils sont morts, en effet?
Mais, les as-tu vû morts?

TIRREL.

Oui, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Et enterrés, cher Tirrel?

TIRREL.

Le Chapelain de la Tour les a enterrés sur le champ. Mais j'avoue que je n'ai pû sçavoir en quel endroit.

LE ROI RICHARD.

Viens me trouver après mon souper, & tu me feras le détail de tout... Songe pendant cet intervalle à ce qui peut flatter le plus tes désirs, & sois sûr de l'obtenir Adieu, jusqu'à tantôt.



SCENE XIII.

LE ROI, *seul.*

LE fils de Clarence est maintenant bien renfermé ; je viens de marier sa fille ; les enfans d'Edouard ne sont plus ; & ma femme vient de mourir ! . . .

Il s'agit maintenant d'achever mon ouvrage. Je sçais que le Comte de Richemont voudroit épouser la Princesse Elizabeth fille de mon frere Edouard , pour se frayer un chemin au Trône.... Il faut que je l'épouse.

SCENE XIV.

LE ROI RICHARD, CATESBY.

CATESBY.

AH, Seigneur ! . . .

LE ROI RICHARD.

Sont - ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles, que tu m'apportes avec tant de précipitation ?

CATESBY.

Mauvaises, Seigneur ! Morton * s'est enfui vers le Comte de Richemont ; le Duc de Bukingham marche à la tête des Gallois qu'il a soulevés contre vous ; & son armée augmente à chaque instant.

LE ROI RICHARD.

La fuite de l'Evêque d'Ely vers le Comte de Richemont m'inquiète plus que Bukingham & son armée levée à la hâte Allons, il faut agir. Le tems qu'on perd à réfléchir, est toujours fatal dans de pareilles circonstances. C'est en frappant qu'un Roi doit annoncer ses desseins à ses ennemis. Partons. Quand la révolte éclate, un Roi n'a des conseils à prendre que de son bouclier.

* L'Evêque d'Ely.

SCENE XV.**LA REINE MARGUERITE,**
seule.

A Insi la , prospérité de la Maison d'York parvenue à son dernier période , ressemble à un fruit mûr qui tombe au moindre vent ! Et le Ciel permet , pour me venger , qu'il tombe dans la bouche de la mort !... J'observe , en me cachant , toutes les démarches de mes ennemis ; & j'y trouve de plus en plus de quoi me consoler des maux que j'ai soufferts Grace au Ciel , en partant pour la France , j'espère que les Scenes tragiques dont mes yeux auront été témoins , apporteront quelque soulagement à ma douleur Mais cache-toi , malheureuse Reine ! Quelqu'un vient en ces lieux..

**SCENE**

SCENE XVI.

LA REINE ELIZABETH ;
 LA DUCHESSE D'YORK ,
 LA REINE MARGUERITE, *cachée.*

LA REINE ELIZABETH.

AH, mes chers Princes ! ah mes tendres enfans , aimables fleurs arrachées dès leur naissance ! si vos ames irritées voltigent dans le vague des airs , & ne sont point englouties dans l'abîme inconnu de l'éternité : accourez , volez , venez m'entendre déplorer votre sort & le mien.

LA REINE MARG. *à part.*

Approchons * Dis que la justice éternelle devoit ces victimes à la mort.

LA REINE ELIZAB.

Mon ame est si accablée du poids de mes malheurs , que ma voix se refuse

* Haut à la Reine Elizabeth.

218 RICHARD III.
à mes gémissemens. ... Edouard Plantagenette ! hélas , tu n'es plus.

LA REINE MARG.

Plantagenette , hélas , venge Plantagenette !
Votre Edouard , au mien , vient d'acquitter sa dette.

LA REINE ELIZAB.

Pourrois-tu , grand Dieu , rejeter
de ta présence de si tendres agneaux ,
pour les laisser en proie à la rage du
Loup infernal ? ...

Ah , pourquoi dormois-tu , lorsqu'ils furent
ravis ?

LA REINE MARG.

Et lorsqu'on massacra mon époux , & mon fils !

LA DUCH. D'YORK.

Speçtre vivant ! victime du malheur !
triste objet du mépris & de la pitié du
monde ! ô toi , que le tombeau recla-
me , & que la vie arrête encore ! Que
fais-tu sur la terre ? Te reste-t-il quel-
ques nouveaux malheurs à essuyer ?
peux-tu porter ici le pied dans quel-
que endroit qui ne soit teint de ton
sang ? ... & tu vis cependant !

LA REINE ELIZAB. à Marg.

Ai-je moins lieu que vous de déplorer mon
sort ?

Ai-je moins lieu que vous de souhaiter la mort ?

LA REINE MARG.

Si la plus ancienne douleur est la plus respectable, la vôtre doit se taire devant la mienne. Si l'infortune a droit de rapprocher les esprits les plus divisés, rappelez vos malheurs en écoutant les miens.

J'avois un Edouard, & Richard l'a tué !
 J'adorois un époux, & Richard l'a tué !
 Vous aviez Edouard, & Richard l'a tué !
 Vous aviez un Richard, * un Richard l'a tué !

LA DUCH. D'YORK.

J'eus un Richard aussi, que toi seule as tué !
 J'eus encore un Rutland, & ton bras l'a tué !

LA REINE MARG. à la Duchesse.

Et ton Clarence aussi, par Richard fut tué !

C'est de ton flanc fatal qu'est sorti ce fleau de nos deux maisons, dont nous devons tous être enfin les victimes ! C'est toi qui donnas l'être à ce tigre alteré de sang, qui déchira le sein même de sa nourrice ; à ce barbare destructeur, des plus brillans cu-

* Le jeune Duc d'Yorck.

220 RICHARD III.

vrages de la Divinité, & dont l'aspect
seul annonce le trépas ! O D
juste ! ô Dieu vengeur ! Te puis je trop
louer d'avoir permis que ce vautour
étendît son carnage jusques sur les en-
fans de sa mere ; & qu'il fit gémir à la
fois les deux maisons d'York, & de Lan-
castre ?

LA DUCHESSE.

O femme de Henri ! n'insulte point
à ma douleur ! l'Eternel m'est témoin
que j'ai gémi de la tienne.

LA REINE MARG.

Endure ceci de moi : je ne respirois
que la vengeance , & j'en savoure en-
fin la douceur ! . . . ton Edouard a tué
le mien : l est mort. Ton autre E-
douard est aussi mort pour venger
mon Edouard. Je ne compte pas le
jeune York, car le trépas des deux au-
tres n'étoit pas suffisant pour com-
penser ma perte. Ton Clarence , qui
poignarda mon Edouard , est aussi
mort ; & les spectateurs de cette Scene
tragique , l'adultere Hastings, Vaug-
han, & Gray pourrissent sous la tom-
be ! . . . Richard seul est vivant ; &
l'enfer le réserve pour le peupler en-

core de quelques ames criminelles.

Mais ses forfaits ont bientôt comblé la mesure ; sa fin s'approche : elle sera terrible ! La terre s'ouvre , l'enfer brûle , les démons rugissent , les Saints prient ; tout enfin crie vengeance. Ecoute-les grand Dieu ! hâte-toi de frapper ; fais que je goûte en expirant le plaisir de crier , *enfin le monstre est mort !*

LA REINE MARG.

Tu m'as prédit , (je m'en souviens hélas !) que je serois un jour dans le cas d'implorer ton secours pour maudire cet affreux mortel !

LA REINE MARG.

Je me souviens aussi que je t'appellai alors , *pauvre Reine en peinture ! vain phantôme de ma grandeur passée ! ...* Avois-je tort ? Où sont tes enfans ? Qu'est devenue ta gloire ? Où sont les grands qui composoient ta Cour ? Où sont enfin tes serviteurs , & le pompeux appareil de ta dignité ? Tout est évanoui , je ne vois plus que toi ; & qui vois-je ? Au lieu d'une épouse heureuse , une veuve gémissante ; au lieu d'une orgueilleuse mere ,

222 RICHARD III.

une femme qui en rejette le nom ; au lieu d'une grande Reine , une captive tremblante ; au lieu d'une femme , qui me méprisoit , une malheureuse que je méprise ! . . . C'est ainsi que la fortune , après t'avoir portée au plus haut de sa roue , te précipite dans la fange ! que le souvenir de ce que tu fus , te fait un supplice de l'état où tu te vois ; . . . tu usurpas ma place : le ciel t'en punit , en égalant ta misère à la mienne. Ton col superbe , plie lâchement sous le joug honteux que tu m'avois imposé , & dont le poids te paroît d'autant plus accablant , que tu m'en vois déchargée par la vengeance que le ciel me procure . . . Adieu , femme d'York ! Adieu , Reine de nom ! L'état , où je te laisse , en partant pour la France , fait toute ma consolation.

LA REINE ELIZAB.

Hélas, ne me refuse pas du moins une grace, avant que de partir ! Enseigne-moi l'art de maudire mes ennemis , avec autant de force & de succès que toi.

LA REINE MARG.

Jeûne le jour, & ne dors pas la nuit ; compare ta félicité passée avec ton bonheur présent ; pense , que tes enfans étoient encore plus accomplis qu'ils ne l'étoient en effet , & que leur boureau est mille fois plus haïssable que tu ne peux le haïr. En t'exagerant tes pertes , celui qui les causa t'en fera d'autant plus odieux , & tu apprendras bientôt à le maudire au gré de ton désespoir.

LA REINE ELIZAB.

Mon éloquence est foible , & mon stile émoussé. J'ai besoin de ton feu pour ranimer le mien.

LA REINE MARG.

Tu trouveras cette ressource dans l'amertume de tes chagrins
Adieu.



SCENE XVII.

LA REINE ELIZABETH,
LA DUCHESSE D'YORK.

LA DUCH. *à la Reine Elizabeth.*

EH, Madame, la véritable douleur n'a pas besoin du secours de l'éloquence !

LA REINE ELIZAB.

La plainte est ce qui reste au malheureux. Elle ne guérit pas le mal, mais elle soulage le cœur : on s'imagine qu'elle parvient jusqu'à ceux qui sont l'objet de nos regrets, & cette illusion flatte du moins notre douleur.

LA DUCHESSE.

Ah, s'il en est ainsi, plaignez - vous sans relâche, & suivez - moi. Je joins mes cris aux vôtres. Courons en accabler mon détestable fils. . . . Mais j'entens des tambours ? Songez à la vengeance.

SCENE XVIII.

LE ROI RICHARD *paroît en Equipage de guerre, au bruit des tambours & des trompettes.*

LA REINE ELIZABETH, ET LA DUCHESSE D'YORK *arrêtent sa marche.*

LE ROI RICHARD.

Quel mortel téméraire ose interrompre mon passage ?

LA DUCHESSE.

Celle, qui pour prévenir tes forfaits, auroit dû t'étouffer en naissant.

LA REINE ELIZAB.

Oses-tu bien orner ton front de cette couronne ? Ce front, où le meurtre de tes freres, & de tes neveux, devoit être gravé en traits de feu ? Arrête, scélerat ! qu'as-tu fait de mes enfans ?

Kv

226 RICHARD III.
LA DUCHESSE.

Parle, cruel, qu'as-tu fait de Clarence, & du jeune Richard son fils ?

LA REINE ELIZAB.

Que sont devenus Hastings, Rivers, Vaughan & Gray?

LE ROI RICHARD.

Sonnez, trompettes, battez tambours, empêchez que le Ciel n'entende les imprécations ridicules de deux femmes contre l'Oint du Seigneur. . . .
Touchez, dis-je? . . . *

LE ROI RICHARD.

Voyez, Mesdames ! si vous voulez me parler avec modération, je suis prêt à vous entendre : sinon, le tambour & la trompette vont se rejoindre à vos clameurs.

LA DUCHESSE.

Richard, es-tu mon fils ?

LE ROI RICHARD.

Grace au Ciel, à mon pere, à vous-même, je le crois.

LA DUCHESSE.

Ecoute donc patiemment ce que mon impatience me force à te dire.

* On joue une fanfare.

LA REINE MARG.

Madame , vous sçavez que je tiens de vous : je ne puis supporter les reproches.

LA DUCHESSE.

Eh bien, puisqu'il le faut, j'en adoucirai le ton.

LE ROI RICHARD.

Hâtez-vous donc, Madame : le tems me presse.

LA DUCHESSE.

Le tems te presse? Eh combien de tems n'ai - je pas languï ; combien de maux n'ai je pas soufferts, pour te donner l'être ?

LE ROI RICHARD.

Mais, ma naissance vous en a du moins consolée.

LA DUCHESSE.

Non, malheureux, tu ne le sçais que trop ! tu ne vins sur la terre, que pour m'en faire un enfer. J'ai souffert mille morts, en te donnant la vie. Ton enfance a été chagrine & opiniâtre ; ton éducation difficile ; ton adolescence hardie, téméraire, & avantageuse ; ta puberté orgueilleuse, subtile, & sanguinaire. Et bien loin de les affoiblir,

228 RICHARD III.

l'âge accrutes défauts. Dieu ! Quelle espèce de consolation ai-je donc pu recevoir de toi ?

LE ROI RICHARD.

Madame, puisque ma présence vous est si odieuse, ne m'arrêtez pas davantage ... Frappez Tambours ?

LA DUCHESSE.

Ecoute encore un mot ... Je te parle, pour la dernière fois.

LE ROI RICHARD.

Eh bien ? ...

LA DUCHESSE.

Si le Ciel est juste, tu dois périr dans cette guerre. Mais dussé-tu revenir vainqueur : accablée par mes maux & par le poids de l'âge, ce n'est que dans le tombeau que tu me retrouveras ... Emporte donc, en partant, la malédiction que je te dois ; & sois certain, qu'elle te fatiguera bien plus dans un jour de bataille, que cette armure qui couvre tout ton corps ! ... Mes vœux poussés au Ciel, vont se joindre à ceux des victimes innocentes qui crient vengeance au pied du Trône de l'Eternel. Ils assurent la victoire à tes ennemis ! ... Tu nâquis

sanguinaire , ta mort sera sanglante.
 Tu véquis dans l'opprobre , & ton
 opprobre subsistera par de-là le tom-
 beau !

S C E N E X I X.

LE ROI RICHARD, LA
 REINE ELIZABETH.

LA REINE ELIZABETH.

Quoique plus malheureuse qu'elle,
 les termes me manquent pour
 ajouter aux vœux sinistres qu'elle fait
 pour toi. Mais mon cœur les approu-
 ve; & la justice du Ciel m'en garantit
 l'accomplissement. Adieu.

LE ROI RICHARD.

Non, Madame : demeurez ; souffrez
 que je vous parle.

LA REINE ELIZAB.

Que veux-tu ? Me reste-t'il encore
 des fils à massacrer ? Sont-ce mes
 filles, que tu menaces maintenant ?
 Ah, barbare Richard, calme tes in-
 quiétudes ! ce n'est point le voile royab

230 RICHARD III.

que j'ambitionne pour elles. Dès aujourd'hui consacre-les à Dieu ; mais épargne leur vie.

LE ROI RICHARD.

Rassurez-vous, Madame . . . La Princesse Elizabeth est aimable , & vertueuse ?

LA REINE ELIZAB.

Eh pour cela , faut-il qu'elle meure ? . . . Ah , laisse - lui la vie ! je suis prête à tout faire pour calmer tes inquiétudes. Crains-tu que sa beauté fatale ne lui fasse trouver un vengeur ? Parle : pour dissiper tes craintes , je suis prête à la défigurer . . . N'es-tu pas satisfait encore ? Crains-tu que sa naissance , & ses droits à la couronne , ne te suscitent des ennemis ? Parle, Tyran : ma tendresse est assez forte pour te rassurer encore de ce côté ! Oui , je m'avilirai , si tu le veux ! oui , je suis prête à m'exposer au comble de l'infamie , en déclarant s'il le faut , qu'elle n'est pas fille d'Edouard . . . Si je sauve ses jours , que m'importe à quel prix ? . . .

LE ROI RICHARD.

Gardez-vous d'attaquer sa naissance ; elle est vraiment royale.

ACTE IV. - 231

LA REINE ELIZAB.

Pour conserver ses jours , je dirai le contraire.

LE ROI RICHARD.

C'est sa naissance seule qui les lui conservera.

LA REINE ELIZAB.

Ah , c'est ce titre seul qui fit périr ses deux freres.

LE ROI RICHARD.

Non : ne vous en prenez qu'au sort.

LA REINE ELIZAB.

Je ne m'en prens qu'à leur assassin.

LE ROI RICHARD.

Les décrets du destin , sont inévitables.

LA REINE ELIZAB.

Sans doute , & surtout quand c'est un ennemi qui s'en rend l'interprète , & l'exécuteur ! Le destin de mes fils auroit été plus doux , si tu étois né moins barbare.

LE ROI RICHARD.

Qu'entens-je ? Vous parlez comme si j'étois coupable de leur mort ?

LA REINE ELIZAB.

Et qui donc leur ôta la couronne & la vie ? Qui donc perça leur tendre

232 RICHARD III.

cœur ? . . . Ah , si ce ne fut ta main ,
ton ordre conduisit celle de l'assassin !
C'est sur ton cœur de pierre , que son
fatal couteau fut aiguisé Mais j'ai
tort ; je t'aigris encore contre le reste
de mon sang , en dévoilant tes crimes.
Tu vis , tu régnes ! ce n'étoit qu'en te
perçant le cœur , que je devois te les
reprocher.

LE ROI RICHARD.

Madame , j'entreprends une guerre
sanglante ; & je prie le Ciel de ne bé-
nir mes armes qu'autant que je suis
disposé à faire encor plus de bien à
votre maison , que je ne lui ai fait de
mal.

LA REINE ELIZAB.

Et quel bien puis-je encore espérer
sur la terre ?

LE ROI RICHARD.

L'élévation de vos enfans , Madame.

LA REINE ELIZAB.

Oui , sur un échaffaut , pour y perdre
la tête.

LE ROI RICHARD.

Non , au comble de la fortune ; au
dernier degré de gloire où la grandeur
humaine puisse parvenir.

LA REINE ELIZAB.

Si ma douleur pouvoit être flattée par des illusions, je te demanderois quelles sont ces dignités; quelle est cette gloire, dont tu peux disposer en faveur de mes enfans?

LE ROI RICHARD.

La source en est en moi, Madame; & c'est sur un de vos enfans que je veux la répandre. Semblable à celle du fleuve Lethé, elle effacera de votre mémoire jusqu'aux traces des maux, dont vous me supposez l'auteur.

LA REINE ELIZAB.

Parle vite, de crainte que ta prétendue bonne volonté ne dure moins long-tems que ton discours.

LE ROI RICHARD.

Apprenez donc, enfin, que j'aime votre fille.

LA REINE ELIZAB.

Tu l'aimes, me dis-tu? . . . Hélas, elle est donc morte!

LE ROI RICHARD.

Ciel! qu'allez-vous penser?

LA REINE ELIZAB.

N'avois-tu pas juré, cruel, d'aimer ses freres? Cependant . . .

234 RICHARD III.

LE ROI RICHARD.

Arrêtez ? Vous vous trompez, Madame. J'aime votre fille, & je prétens en faire une Reine d'Angleterre.

LA REINE ELIZAB.

Elle, Reine ! Apprens - moi donc qui doit être son Roi ?

LE ROI RICHARD.

Ce sera sans doute celui qui la fera Reine.

LA REINE ELIZAB.

Quel est-il ? ... Toi ?

LE ROI RICHARD.

Supposons-le.

LA REINE ELIZAB.

Quoi, tu pourrois l'aimer ?

LE ROI RICHARD.

Oui, Madame. Puissai - je apprendre de vous le moyen de gagner son cœur !

LA REINE ELIZAB.

Et c'est de moi que tu voudrois l'apprendre ?

LE ROI RICHARD.

Je le désire ardemment !

LA REINE ELIZAB.

Attens ; je vais te l'indiquer
Commence par députer vers elle ce-

ACTE IV. 235

lui que tu as chargé du meurtre de ses freres ; qu'il lui porte de ta part deux cœurs sanglans , sur lesquels tu auras fait graver les noms d'Edouard & d'Yorck . . . Fais-lui ensuite un présent tel que celui que fit jadis la Reine Marguerite à ton pere , lorsqu'elle lui envoya un mouchoir trempé dans le sang de son fils Rutland ; ne manque pas surtout d'inviter la Princesse (après lui avoir appris que le mouchoir a été teint dans le sang de ses freres) de s'en servir pour essuyer ses larmes Si ces preuves de ta tendresse ne suffisent pas pour t'acquérir la sienne , envoie-lui le détail de tes forfaits. Apprens-lui que ses oncles , Clarence , & Rivers , sont tombés sous tes coups ; & que c'est uniquement par un excès d'amour pour elle , que tu viens de te défaire de sa Tante Lady Anne.

LE ROI RICHARD.

Parlons sérieusement , Madame . . .
Encore un coup , daignez m'enseigner la route de son cœur ! . . .

LA REINE ELIZAB.

Je n'en connois point d'autre , à

236 RICHARD III.

moins que tu n'emprunes la figure d'autrui, & que tu ne cesses d'être cet affreux Richard auteur de tant de crimes.

LE ROI RICHARD.

Di es-lui, que l'amour seul me les a fait commettre.

LA REINE ELIZAB.

Et que c'est au prix de tant de dépouilles sanglantes, que tu prétens mériter le sien ?

LE ROI RICHARD.

Réfléchissez, Madame ! songez que le mal passé ne peut se réparer. L'homme agit quelquefois inconsidérément ; mais son repentir n'en est souvent que plus sincère quand il ouvre les yeux, & qu'il connoît sa faute . . . Ah, si j'ai ravi la couronne à vos fils, que puis-je faire plus que de la rendre à votre fille ? Si j'ai ôté la vie à ces mêmes fils, puis-je mieux vous acquitter de cette perte qu'en vous en rendant d'autres par mon hymen avec votre fille ? Le nom d'ayeule est-il moins doux que celui de mere ? Et les enfans de votre fille seront-ils moins les vôtres ? Seront-ils moins de votre sang ? . . . Vos

filz ont fait le malheur de votre jeune âge : les miens feront le bonheur de votre vieillesse ! Vous regrettez , il est vrai , un filz qui seroit Roi maintenant : mais du moins par sa mort , votre fille devient Reine !... Je voudrois faire plus pour expier mon crime : mais le puis-je ? Parlez ... Vous m'allez peut-être reprocher encor la perte de votre filz Dorset , que la crainte a fait fuir dans une terre étrangere ? Mais cet heureux hymen calmera les déliances , & le rappellera en Angleterre pour jouir de toutes les dignités dûes au frere de mon épouse. Pourrois-je donner à l'une le titre d'épouse , & refuser à l'autre celui de frere ? Pour vous , Madame , vous vous retrouverez encore mere de Roi ; & les ravages causés par la fatalité des troubles , seront bientôt réparés par les mains de la paix. Que dis-je ? N'avons-nous pas encore tout le tems d'être heureux ? Vos beaux jours sont-ils donc tous passés ? ... Non non , Madame : une année de joie & de satisfaction , effacera les traces de vos larmes , & rendra dix années de jeunesse

238 RICHARD III.

à votre visage . . . Laissez-vous donc
toucher, ma chere mere ! & tâchez de
fléchir votre adorable fille. Dissipez
ses innocentes frayeurs ; disposez son
oreille à recevoir les vœux du plus ten-
dre des amans ! Echauffez son cœur
par le brillant éclat du pouvoir suprê-
me ! . . . Achevez de l'attendrir, en lui
faisant pressentir les douceurs de l'a-
mour, & le bonheur du mariage ! . . .
Sitôt que mon bras aura châtié le re-
belle Bukingham, j'apporte mes lau-
riers aux pieds de votre fille, & je la
conduis en triomphe dans le lit du
vainqueur. C'est à elle que je devrai
ma gloire, & c'est d'elle que Richard
à son tour veut recevoir des loix.

LA REINE ELIZAB.

Quoi le frere de son pere, devien-
droit son maître ? le destructeur de sa
maison ! le bourreau de ses oncles &
de ses freres ! (Car, sous quel autre ti-
tre veux-tu que je t'annonce à ma fil-
le ?) En est-il un, que le Ciel, l'hon-
neur & sa naissance, puisse rendre plus
supportable à son oreille ?

LE ROI. RICHARD.

Convainquez-la, que le repos de

ACTE IV. 293

l'Angleterre dépend de cette alliance.

LA REINE ELIZAB.

Mais ma fille l'acheteroit aux dépens
du sien.

LE ROI RICHARD.

Dites-lui, qu'un Roi qui a droit
d'ordonner, la supplie...

LA REINE ELIZAB.

Mais le Roi des Rois lui défend de
consentir...

LE ROI RICHARD.

Dites-lui, qu'elle sera une grande
Reine...

LA REINE ELIZAB.

Pour en déplorer le titre, ainsi que
fait sa mere!

LE ROI RICHARD.

Dites-lui, que je l'aimerai toujours.

LA REINE ELIZAB.

Mais quelle durée attaches-tu à ce
mot toujours.

LE ROI RICHARD.

Celle de ma vie.

LA REINE ELIZAB.

Mais, combien durera la sienne?

240 RICHARD III.

LE ROI RICHARD.

Aussi long-tems que le Ciel & la nature le permettront.

LA REINE ELIZAB.

Aussi long-tems que l'Enfer & Richard le jugeront à propos.

LE ROI RICHARD.

Dites lui, que son Souverain est aujourd'hui son Sujet !

LA REINE ELIZAB.

Mais, ta Sujette méprise un pareil Souverain.

LE ROI RICHARD.

De grace, employez votre éloquence en ma faveur !

LA REINE ELIZAB.

Si la cause étoit bonne, l'éloquence seroit inutile.

LE ROI RICHARD

Eh bien, dites-lui, naturellement, que je l'adore.

LA REINE ELIZAB.

Une mauvaise cause plaidée sans art, est bientôt perdue.

LE ROI RICHARD.

Madame ... vos réponses sont un peu trop vives.

LA

LA REINE ELIZABETH.

Trop vives ! ah juste Ciel , peuvent-elles l'être moins ? ... Songe donc à mes malheurs ? Songe donc à la mort de mes enfans ? ... Cesserois - je d'être mere ? Je le ferai jusqu'au dernier soupir !

LE ROI RICHARD.

N'y pensez plus , Madame : oubliez le passé . . . Je jure par Saint George , par ma Jarretiere , par ma Couronne enfin...

LA REINE ELIZABETH.

Arrête ! . . . Tu profanes l'un , tu deshonores l'autre , tu as usurpé la troisième.

LE ROI RICHARD.

Je jure

LA REINE ELIZABETH.

Arrête , te dis-je ? Ton serment seroit vain S'il étoit possible que je crusse un serment capable de te lier , il faudroit du moins que tu jurasses par quelque chose que tu n'eusses point profané.

LE ROI RICHARD.

Eh bien , par l'Univers.

II. Part.

L

242 RICHARD III.
LA REINE ELIZABETH.

Il est plein de tes crimes.

LE ROI RICHARD.

Par la mort de mon pere ...

LA REINE ELIZABETH.

Ta vie l'a deshonorée.

LE ROI RICHARD.

Par moi même donc...

LA REINE ELIZABETH.

Toi - même , de toi - même a trop
avili l'être !

LE ROI RICHARD.

Enfin , par le Ciel ...

LA REINE ELIZABETH.

Ose-tu l'invoquer après tant de for-
faits ? ... Si tu as gardé ton serment
quand tu l'as attesté dans les mains
du Roi mon époux , mes freres sont
encor vivans ? Ah si tu avois craint
de te rendre parjure , le Diadème que
tu portes seroit sur la tête de mon
fils , & mes enfans ne seroient pas au-
jourd'hui la pâture des vers ! .. Mais si
le Ciel même n'a pû garantir ta foi ,
sur quoi peux-tu jurer aujourd'hui ?

LE ROI RICHARD.

Oubliez le passé : je jure par l'a-
venir.

ACTE IV. 243

LA REINE ELIZABETH.

Tes crimes précédens t'ôtent encore cette ressource : ton avenir ne peut être assez long pour que ton repentir & tes pleurs mêmes puissent laver la tache du passé. Les fils dont les peres ont été les victimes, vivront toujours pour te détester : les peres affligés, les meres désolées en feront de même Ne jure donc pas par l'avenir : le passé t'annonce ce que tu dois en attendre,

LE ROI RICHARD.

De même, que ma résolution est d'expié mes fautes par le repentir le plus sincere ; de même que je vais tenter de vaincre mes ennemis dans la guerre que je commence ; de même je prie le Ciel de me confondre (en croisant tous mes desseins, & en faisant tourner contre moi les entreprises les mieux concertées) si ma langue n'est pas l'organe de mon cœur ! ..
Soleil refuse - moi ta lumiere ! O nuit prive-moi du repos ! Astres bienfaisans détournez vos influences favorables, dirigez-les vers le Camp de mes enne-

244 RICHARD III.

mis , si ma passion pour la Princesse Elizabeth n'est pas sincere , & si je brûle d'un autre désir que de celui de me rendre digne d'elle ! En elle consiste tout mon bonheur & le vôtre. Sans elle , je vois tomber sur moi , sur vous , sur elle - même , & sur tout le Royaume , la ruine , la désolation , le carnage & la mort ! , . . . Ainsi ma chere mere (car j'ose déjà vous donner ce nom) daignez être auprès d'elle l'avocat de ma flamme. Faites valoir ce que j'ai envie d'être , & non pas ce que j'ai été : non pas ce que je mérite , mais ce que je veux mériter Exagerez - lui , s'il le faut , le péril de l'État , & les dangers qu'entraîneroient ses refus. Soyez mere en un mot , & encore plus Reine dans une négociation de cette importance !

LA REINE ELIZABETH.

Se pourroit - il que je fusse assez foible pour me laisser persuader ?

LE ROI RICHARD.

Oui , si vous croyez que Dieu peut , du sein du mal même , faire naître le bien.

LA REINE ELIZABETH.

Serois - je encor moi - même , en
m'oubliant ainsi ?

LE ROI RICHARD.

Oui , si votre cœur est sensible au
souvenir de votre état passé.

LA REINE ELIZABETH.

Oublierois - je en ce cas le meurtre
de mes fils ?

LE ROI RICHARD.

Oui , puisqu'ils renaîtront du sein de votre
fille ,
Pour rendre à l'Univers une illustre fa-
mille.

LA REINE ELIZABETH.

Quoi , je la presserois de répondre à tes
vœux ?

LE ROI RICHARD.

Oui , puisque cet hymen peut seul nous
rendre heureux.

LA REINE ELIZABETH.

Ecris-moi donc bientôt ...

LE ROI RICHARD.

Dans l'ardeur qui me presse ,
Portez - lui ce baiser , gage de ma ten-
dresse ! *

* La Reine Elisabeth sort.

246 RICHARD III.

LE ROI RICHARD, *seul.*
Sexe volage ! Enfin dans sa crédulité,
Tu vois un vrai tableau de ta légèreté.

SCENE XX.

LE ROI RICHARD , RAT-
CLIF , CATESBY.

RATCLIF.

T Rès-puissant Souverain, la côte occidentale de l'Isle offre à nos yeux une Flote formidable : le peuple quoique désarmé, y court en foule, sous prétexte de s'opposer à la descente des ennemis. Mais j'ose dire à votre Majesté que le zèle de cette populace me paroît fort douteux. On dit que le Comte de Richemont commande la Flote qui est à l'ancre, en attendant que Bukingham & son armée viennent favoriser la descente.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dépêche au plutôt un Courier au Duc de Norfolk... Allez-y

vous-même Ratclif, ou bien que Catesby y aille... Où donc est-il?

CATESBY.

Me voilà, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Volez vers le Duc.

CATESBY.

J'y cours, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Vous Ratclif, approchez? .. Partez pour Salisbury; & quand vous reviendrez.... * Es-tu sourd malheureux? pourquoi n'es-tu pas déjà parti?

CATESBY.

Seigneur, j'attendois les ordres de votre Majesté! ... Que lui plait-il que je dise au Duc?

LE ROI RICHARD.

Pardonne ami: tu as raison! ... Dis-lui de ramasser sur le champ le plus de Troupes qu'il pourra, & de me venir joindre au plutôt à Salisbury.

CATESBY.

Je pars.

* Le Roi apperçoit Catesby.

248 RICHARD III.
RATCLIF.

Que plait-il à votre Majesté que
je fasse à Salisbury?

LE ROI RICHARD.

Qu'y voudrois-tu faire avant que
j'y fusse arrivé?

RATCLIF.

Votre Majesté m'y envoyoit tout
à l'heure?

LE ROI RICHARD.

Je suis changé de sentiment. . .

SCENE XXI.

LE ROI RICHARD, MI-
LORD STANLEY,
RATCLIF.

LE ROI RICHARD.

Quelles nouvelles, Milord?

M. STANLEY.

Seigneur, elles ne sont pas assez
bonnes pour être entendues avec plai-
sir par votre Majesté, ni assez mauvai-
ses pour lui être cachées.

LE ROI RICHARD.

A quel propos cette énigme ?
Pourquoi prendre un si long circuit
quand on peut arriver tout d'un coup
au but ? . . . Encor une fois , quelles
nouvelles ?

M. STANLEY.

Richemont est en mer.

LE ROI RICHARD.

Eh bien , qu'il coule à fond , que
la mer l'engloutisse ! Quel est donc
le dessein de ce Renegat de la Rose
Blanche ? Que vient-il demander ?

M. STANLEY.

Seigneur , je n'en sçais rien que
par conjectures.

LE ROI RICHARD.

Quelles sont-elles enfin ?

M. STANLEY.

Je crois , Seigneur , qu'excité par
Dorset , Bukingham & Morton , il
vient pour reclamer la couronne d'An-
gleterre.

LE ROI RICHARD.

Le Trône est - il vacant ? L'épée
Royale est-elle cassée ? Le Roi est - il
mort ? Et l'Empire sans héritier ? . . .
En est-il d'autre que moi de la mai-

250 RICHARD III.
son d'York? Est-il d'autre Roi d'Angleterre que l'héritier de ce grand homme? ... Dites - moi donc ce qu'il vient faire ici?

M. STANLEY.

Si ma première conjecture est fautive, Seigneur, j'ignore son dessein.

LE ROI RICHARD.

A moins qu'il ne vienne pour être votre Roi, vous ne conjecturez sans doute pas non plus pourquoi les Gallois ont pris les armes? ... Je crains bien que vous ne partiez au premier jour pour vous joindre à eux.

M. STANLEY.

Seigneur, n'augurez pas si mal de moi?

LE ROI RICHARD.

Où sont donc les Troupes que vous avez rassemblées pour les chasser? Où sont vos Officiers? Où sont vos Vassaux? ... Ne sont-ils pas déjà partis pour recevoir les rebelles, & pour les embrasser en mettant pied à terre?

M. STANLEY.

Non, Seigneur : tous mes amis sont au Nord de l'Angleterre.

LE ROI RICHARD.

Ce sont de froids amis pour moi. Qu'ont-ils à faire dans le Nord, tandis que je suis attaqué dans l'Ouest ?

M. STANLEY.

Ils n'ont reçu aucun ordre de s'y rendre, Seigneur. Mais si vous l'ordonnez, j'irai me mettre à leur tête, & je joindrai votre Majesté où & quand elle jugera à propos.

LE ROI RICHARD.

Je t'entends... Tu voudrais feindre ce voyage, pour fuir & aller joindre Richemont : mais je ne m'y fierai point.

M. STANLEY.

Moi, Seigneur ! Ai-je jamais donné la moindre matière aux soupçons de votre Majesté ?... Jamais je ne fus traître ; & je ne le serai jamais.

LE ROI RICHARD.

Va donc, & rassemble ton monde. Mais je garde ton fils, pour garant de ta foi. Si tu me trahis, sa tête m'en fera raison.

252 RICHARD III.
M. STANLEY.

Agissez avec lui, Seigneur, comme j'agirai avec votre Majesté.

SCENE XXII.

LE ROI RICHARD, QUATRE MESSAGERS, *qui arrivent l'un après l'autre.*

I. MESSAGER.

Seigneur, je viens apprendre à votre Majesté, que Sir Edmond Courtenai, & le fier Evêque d'Exeter son frere aîné, sont en armes dans la Province de Devonshire avec un grand nombre de Gentilshommes confédérés. Je tiens cet avis de plusieurs amis dignes de foi.

II. MESSAGER.

Seigneur, la Province de Kent est couverte de Soldats, & les Guilfords sont à leur tête. Leur armée augmente à chaque instant par le grand nombre des rebelles qui viennent se ranger sous leurs étendarts.

ACTE IV. 253

III. MESSAGER.

Ah, Seigneur! L'armée du Duc de Bukingham.....

LE ROI RICHARD.

Hors d'ici, fatales Chouêtes, qui n'annoncez que des malheurs!... Tiens reçois ce salaire*, en attendant que tu m'apportes de meilleures nouvelles.

III. MESSAGER.

Seigneur, je venois dire à votre Majesté, qu'un orage épouvantable à dispersé l'armée du Duc de Bukingham; & qu'il erre lui-même depuis ce tems, sans qu'on sçache où il s'est retiré.

LE ROI RICHARD.

Oh, je te demande pardon, mon ami!... Tiens, prends ma bourse; il y a dequoi guérir ta blessure.... Mais personne des miens n'a-t-il eu soin de faire publier une récompense pour quiconque arrêtera le traître?

III. MESSAGER.

Seigneur, je vous assure que cette proclamation a été faite.

* Il frappe le Messager.

254 RICHARD III.
IV. MESSAGER.

Seigneur, je viens d'apprendre, que Sir Thomas Lovel, & le Marquis de Dorset, ont pris les armes dans la Province d'York... Mais ce qui peut consoler votre Majesté de cette mauvaise nouvelle, c'est d'apprendre que la Flotte de Bretagne a été dispersée par la tempête. Le Comte de Richemont a envoyé un bateau à terre dans la Province de Dorset, pour demander si les troupes qui bordoient les côtes étoient de sa faction, ou non? Elles ont répondu, que Bukingham étoit leur Général. Mais Richemont, se défiant de quelque stratagème, a fait remettre à la voile pour retourner en Bretagne.

LE ROI RICHARD.

Marchons, marchons, puisque nous sommes en forces. Si nous n'avons plus d'Etrangers à combattre, que mes sujets rebelles tombent sous nos coups.



SCENE XXIII.

LE ROI RICHARD.
CATESBY.

C A T E S B Y.

SEigneur, c'est avec transport que j'annonce à votre Majesté la prise du Duc de Bukingham. Mais je suis au désespoir de vous apprendre en même-tems que le Comte de Richmond a pris terre avec toute son armée dans le Comté de Milford!

LE ROI RICHARD.

Marchons vers Salisbury ... Tandis que nous délibérons ici, nous aurions dû gagner ou perdre une bataille ... Que quelqu'un de vous se charge de faire amener Bukingham à Salisbury; & que le reste me suive.



SCENE XXIV.

*Le Théâtre représente l'Hôtel de
Milord Stanley.*

MILORD STANLEY. SIR
CHRISTOPHE URSWICK.

M. SANLEY.

Sir Christophe, dites de ma part au Comte de Richemont, que pendant la durée de cette guerre mon fils George est garant de ma fidélité envers le tyran, qui a juré de faire tomber sa tête sur le moindre soupçon; que c'est ce qui m'empêche de lui envoyer actuellement mes troupes. Allez, Sir Christophe: saluez le Comte de ma part. Dites-lui aussi, que la Reine desire ardemment son mariage avec la Princesse Elizabeth sa fille.... Mais vous ne m'avez pas dit précisément où est à présent le camp du Comte?

SIR CHRISTOPHE.

A Pembroc , Seigneur , ou à Hertfort dans la Province de Galles.]

M. STANLEY.

Quelles Personnes de marque a-t-il dans son Armée ?

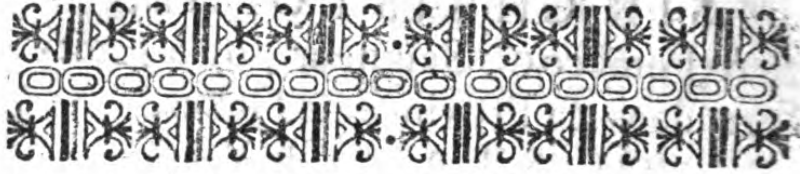
SIR CHRISTOPHE.

Sir Walter Herbert , un vaillant Chevalier ; Sir Gilbert Talbot , Sir Guillaume Stanley , le Comte d'Oxford , le redoutable Pembroc , Sir Jacques Blunt , Rice - ap - Thomas , avec une grande suite ; & plusieurs autres Seigneurs de nom , & de valeur. Leur intention est de d'aller droit à Londres , à moins que leur marche ne soit interrompuë par une bataille.

M. STANLEY.

C'est bien pensé. Mais allez vite rejoindre le Comte : je lui baise les mains , & mes lettres l'instruiront de mes dispositions. Adieu.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE PREVOST, & sa Troupe,
conduisant Bukingham au suplice.
 BUKINGHAM.

Q Uoi, le Roi me refuse un moment d'entretien ?

LE PREVOST.

Oui Seigneur ; ainsi prenez patience.

BUKINGHAM.

Hastings ! Gray ! Rivers ! malheureux enfans d'Edouard ! Et toi Henry, le plus Saint des Rois ! Edouard, son fils ! Vaughan ! Déplorables victimes de la politique, & de la tyrannie ! si vos ombres plaintives peuvent du haut des Cieux contempler ce spectacle, jouissez de votre vengeance en insultant à mon malheur ! Mais n'est-

ce pas en effet aujourd'hui le jour des
âmes, amis ?

LE P R E V O S T.

Oui, Seigneur.

B U K I N G H A M.

Il est juste qu'il soit pour moi le
jour de la mort. C'est ce jour même
que j'ai prié le ciel de me rendre fatal,
si je manquois jamais à mes sermens
envers le Roi Edouard, son épouse, &
sa famille ! Le voici ce jour, où j'ai
souhaité de succomber sous les embû-
ches de celui en qui j'aurois placé
toute ma confiance. Jour affreux,
pour mon ame tremblante ! c'est toi,
qui fixes enfin un terme à mes forfaits.
Ce Dieu puissant, que je croyois
jouer, fait tomber sur ma tête tout
l'effet de ma feinte priere. Il exauce
dans sa colere des vœux que ma
bouche a formés sans l'aveu de mon
cœur. C'est ainsi qu'il conduit par
dégrés l'épée d'un scélérat dans son
sein criminel. C'est ainsi que je vois
l'accomplissement des malédictions de
la Reine Marguerite ! *Tu te souvien-
dras de moi (me dit-elle) dans l'instant
où ton cœur sera déchiré par ses regrets . . .*

260 RICHARD III.
L'oracle est accompli : Marchons à
l'échaffaut.

Subissons, sans murmure , un trop juste
supplice :

L'injustice toujours entraîne l'injustice !

SCENE II.

*La Scene est sur les confins de la
Province de Leicestre , dans le
Camp du Comte de Richemont.*

LE COMTE DE RICHE-
MONT, LE COMTE
D'OXFORD, BLUNT.
HERBERT, & autres Of-
ficiers, avec des Tambours, &
des Etendarts.

LE C. DE RICHEMONT.

Compagnons de mon infortune,
amis de ma maison, ame de mes
exploits ! Vous dont les cœurs vrai-
ment Anglois aspirent à briser le
joug de la tyrannie : nous voici enfin

parvenus, sans obstacle, jusques dans le sein de ce Royaume opprimé par Richard; & les avis que je reçois de mon pere Stanley suffiroient pour redoubler l'ardeur qui vous anime, s'il étoit possible qu'elle augmentât encore!... Le sanguinaire usurpateur; Ce fleau destructeur de vos biens, & de vos familles, se flatte encor de l'espoir de se baigner dans votre sang! Jamais las de carnage, sa dent vorace s'apprête déjà à vous déchirer.... Marchons au monstre, amis? C'est ici, c'est dans le centre de cette Isle, c'est auprès de Leicestre qu'il a creusé sa caverne. Encor un jour de marche, & nous sommes à lui.... Mais si nous l'attaquons, songez qu'il faut le vaincre; ou nous périssons tous. La paix, votre bonheur, sont les prix de votre victoire: c'est à votre courage à la rendre décisive.

LE C. D'OXFORD.

Chacun de nous voudroit avoir mille bras, pour fraper l'homicide.

HERBERT.

Je ne doute pas que ses amis ne l'abandonnent pour se joindre à nous.

262 RICHARD III.
BLUNT.

Il n'a d'amis, que ceux qu'il redoutent. Au premier échec, tous l'abandonneront.

LE C. DE RICHEMONT.

Tout est pour nous, amis, marchons, au nom du Ciel !

Un légitime espoir ne connoît point l'effroi :
Des Rois, il fait des Dieux, d'un homme
il fait un Roi !

SCENE III.

Le Théâtre représente la Plaine de Bosworth.

LE ROI RICHARD.

PLantons ici notre camp : la plaine de Bosworth, m'y paroît propre.... Milord Surrey, votre œil me paroît inquiet & mélancolique ?

M. SURREY.

Seigneur, il n'en est pas de même de mon cœur.

LE ROI RICHARD.

Milord Norfolk ?

A C T E V. 263
M. NORFOLK.

Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Nous recevrons des coups : qu'en pensez-vous ?

M. NORFOLK.

Seigneur , nous en rendrons.

LE ROI RICHARD.

Qu'on dresse ici ma tente ; j'y veux passer la nuit. Où coucherai-je demain ? Je l'ignore ! N'importe. Qui de vous sçait à quoi monte l'armée rebelle ?

M. NORFOLK.

A six ou sept mille hommes au plus.

LE ROI RICHARD.

Nous en avons donc trois fois autant. Mais le nom & la présence du Roi en valent beaucoup plus : notre ennemi n'a point cet avantage Allons , qu'on dresse toutes les tentes. Examinons le terrain ; qu'on appelle les Ingenieurs ; que la discipline soit rigoureusement observée ; qu'on ne néglige rien de ce qui peut servir à notre sûreté , & à nous procurer la

264 RICHARD III.
victoire C'est demain un grand
jour, amis ! Songez à vous y prépa-
rer.

SCENE IV.

*Le Théâtre représente un autre côté
de la Plaine de Bosworth.*

**LE COMTE DE RICHE-
MONT, SIR GUILLAUME
BRANDON, LE COMTE
D'OXFORD, LE MAR-
QUIS DE DORSET, LE
CAPITAINE BLUNT.**

LE COMTE DE RICH.

LE brillant coucher du soleil nous
annonce un beau jour pour de-
main. Sir Guillaume Brandon, je vous
charge de ma bannière ; le Comte de
Pembroc commandera son Régiment.
Cher Capitaine Blunt, dites-lui bon-
soir de ma part ; & priez-le de passer
dans ma tente, vers deux heures du
matin... Encor un mot, Capitaine Blunt.
Sçavez-

Scavez-vous où est le quartier de Mi-
lord Stanley ?

CAPITAINE BLUNT.

Seigneur , sa troupe est campée (si
je ne me trompe) à un quart de lieue
de celle du Roi , du côté du midi.

LE C. DE RICHEMONT.

Si vous pouviez , sans trop risquer,
trouver le moyen de vous aboucher
avec lui , & de lui remettre ce billet en
main propre , vous nous rendriez un
grand service ?

CAPITAINE BLUNT.

Donnez, Seigneur. Je répons, sur ma
tête, de le lui remettre.

LE C. DE RICHEMONT.

Qu'on me donne maintenant de l'en-
cre, & du papier? Je vais travailler dans
ma tente à dresser notre ordre de ba-
taille , & à distribuer les postes de ma-
nière que nous puissions tirer parti de
la foiblesse de notre armée L'air
commence à se rafraîchir : rentrons ,
amis ; allons discourir à couvert sur
les opérations de demain.

SCENE V.

*Le Théâtre représente de nouveau
le Camp du Roi Richard.*

LE ROI RICHARD, NOR-
FOLK, RATCLIF &

CATESBY.

LE ROI RICHARD.

Quelle heure est-il ?

CATESBY.

Il est tems de souper, Seigneur : il
est neuf heures.

LE ROI RICHARD.

Je ne veux point souper aujourd'hui.
Donne-moi de l'encre, & du papier...
La visière de mon casque est-elle ra-
commodée ? Toute mon armure est-
elle dans matente ?

CATESBY.

Oui, Seigneur, tout est prêt.

LE ROI RICHARD.

Allez à votre poste, cher Norfolk ;

A C T E V. 267

faites faire bonne garde, & choisissez bien vos sentinelles.

N O R F O L K.

J'y vais, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Songez, Milord, à être sur pied, au point du jour.

N O R F O L K.

Vous pouvez y compter, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Catesby ?

C A T E S B Y.

Seigneur ?

LE ROI RICHARD.

Envoyez un Sergent d'armes au quartier de Milord Stanley. Qu'il lui ordonne d'amener ici son Régiment, avant le soleil levé : sans quoi, son fils George est mort. . . . Attens : Donne-moi un verre de vin ? . . . Donne-moi ma montre ? . . . * Tu selleras le blanc *Surrey*, pour la bataille de demain. Aies soin, que mon épieu soit en bon état, & surtout point trop lourd... Ratclif ? ...

* Ratclif.

M ij

RATCLIF.

Seigneur?

LE ROI RICHARD.

As-tu vû le mélancolique Northumberland?

RATCLIF.

Seigneur, je l'ai vû ce soir aller de quartier en quartier, avec le Comte de Surrey, caresser & animer les soldats.

LE ROI RICHARD.

J'en suis bien aise Donne-moi un verre de vin ? . . Je ne me sens pas l'esprit aussi libre, & aussi gai que de coutume ! . . . Mets là le verre . . . M'as-tu préparé de l'encre, & du papier?

RATCLIF.

Oui, Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Dis à ma garde d'être attentive ; & laisse - moi . . . Reviens à minuit dans ma tente, pour m'armer . . Va-t'en, te dis-je ?

SCENE VI.

*Le Théâtre représente, de nouveau,
le Camp du Comte de Richemont.*

LE COMTE DE RICHE-
MONT, *avec les Seigneurs*
de son parti. MILORD
STANLEY *entre.*

M. STANLEY.

Que la fortune, & la victoire,
soient avec vous.

LE C. DE RICHEMONT.

Que le Ciel vous exauce, cher beau-
pere. !... Mais dites - moi d'abord des
nouvelles de ma mere.

M. STANLEY.

Je suis chargé de ses embrassemens,
& de ses vœux, pour la prospérité de
son généreux fils ! C'en est assez là-
dessus La nuit commence à s'écou-
ler, & l'obscurité fera bientôt place à
la lumière : ainsi je n'ai le tems que de
vous recommander d'être en bataille

M iij

270 RICHARD III.

au point du jour. Je ne puis faire pour vous tout ce que je désirerois, mais je ferai du moins tout ce que je pourrai ; & les choses n'en iront peut-être que mieux. Vous sçavez les ménagemens que j'ai à garder. Si le tyran pénétroit mes desseins, j'aurois la douleur de voir votre frere George exécuté sous mes yeux ! adieu. Le danger que je cours m'interdit le plaisir de vous marquer plus à loisir toute l'étendue de ma tendresse. Le ciel me procurera peut-être bientôt ce bonheur. Adieu, encore un coup : adieu mon fils ! adieu mes amis.

LE COMTE DE RICH.

Ah, mes chers compagnons, conduisez - le, je vous prie, jusqu'à son quartier. . . . Pour moi, je vais tenter, quoique fort agité, de prendre une heure de sommeil, de peur que la fatigue ne m'accable demain lorsqu'il sera question de courir à la gloire.



SCENE VII.

LE COMTE DE RICHE-
MONT, *seul.*

O Toi, dont je crois défendre la cause, Dieu tout-puissant ! daigne jeter un œil favorable sur mon armée. Mets dans nos mains ces foudres redoutables, qui renversent & réduisent en poudre les coupables objets de ta colere † Puissions - nous être dignes d'en être les ministres, & de porter jusqu'à ton trône, nos chants victorieux après t'avoir vengé ?... C'est à toi seul, grand Dieu, que je confie la garde de mon ame, en cédant au sommeil ... soit que je dorme, ou que je veille, daigne être mon unique défenseur !...*

* Il s'endort.



 SCENE VIII.

*La Scene est entre les deux Camps.
Les tentes du Roi Richard & du
Comte de Richemont sont ouver-
tes ; ils sont tous deux endormis.*

L'OMBRE DU PRINCE
EDOUARD, *filz du Roi Henri
VI. paroît.*

L'OMBRE, *au Roi Richard.*

JE t'attens à demain, pour accabler
ton ame ! Souviens-toi, barbare, de
la mort sanglante que tu m'as fait
souffrir à Tewksbury, dans la fleur de
ma jeunesse ? meurs dans le désespoir! ..
* Réjouis-toi, Richemont: les ames ir-
ritées des Princes de ta maison com-
battront pour toi ... Adieu, digne res-
te du sang d'Henri ! sois sûr de la vic-
toire.

* L'Ombre à Richemont.

L'OMBRE DU ROI HENRI VI.
à *Richard.*

Tremble, Tyran ! tu vois ce corps que ta rage a frappé de mille coups mortels. Souviens-toi de la Tour ; & que le désespoir s'empare de ton ame , en attendant la mort !

* Brave , & généreux Richemont , fois vainqueur de ce traître. Vois accomplir ce que t'a prédit autrefois Henri : *Tu seras Roi !* repose donc , avec tranquillité : le ciel combat pour toi.

L'OMBRE DE CLARENCE *paroit.*

Je t'attens * * à demain , pour accabler ton ame ! Tu vois le malheureux Clarence que ta trahison fit périr, avec tant d'inhumanité. Souviens - toi de moi demain dans la bataille. Le fil de ton épée est émoussé . . . meurs dans le désespoir.

*** Et toi , noble & unique rejetton de la maison de Lancastre , reçois les

* Au Comte de Richemont.

* * A Richard.

*** Au Comte de Richemont.

M ▼

274 RICHARD III.

vœux des héritiers sanglans de la maison d'York, ils seront tes anges tutélaires dans le combat... vis, & prospere.

LES OMBRES DE RIVERS,
GRAY, ET VAUGHAN
paroissent.

Je t'attends à demain, pour accabler ton ame ! Reconnois Rivers, mort à Pomfret... meurs, dans le désespoir.

GRAY.

Reffouviens-toi de Gray... meurs dans le désespoir.

VAUGHAN.

Qu'au souvenir de Vaughan, la terreur glace ton ame ! laisse tomber ta lance... meurs dans le désespoir.

TOUS ENSEMBLE, *au Comte de Richemont.*

Réveille - toi, Richemont ! Nous déchirons l'ame de ton rival... il est vaincu... Eveille-toi, triomphe.

L'OMBRE DE M. HASTINGS.

Sanguinaire Richard, que ton crime t'éveille ? une vie, telle que la

ACTE V. 275

tienne, ne peut finir que dans le sang ! C'est Hastings qui te parle, il t'attend à demain . . . meurs dans le désespoir.

* Ame tranquile, & sans remords, éveille-toi ! éveille-toi, jeune Héros ! .. arme-toi, combats, sois vainqueur ; délivre l'Angleterre, & monte sur le trône.

LES OMBRES DES DEUX JEUNES PRINCES, FILS D'EDOUARD III.

Que l'affreux souvenir de tes deux neveux étouffés dans la Tour, pénètre ton ame, exécration Richard ! qu'il t'accable ; & qu'il traîne après soi ta ruine, ta honte & ta mort.

Dors, Richemont ! dors en paix : ton réveil sera doux, nous combattrons pour toi ! . . . vis ; & sois l'heureux père d'une longue suite de Rois . . . Ce sont les vœux des fils infortunés d'Edouard.

L'OMBRE DE LADY ANNE.

Vois ta femme, Richard ! vois cette déplorable épouse, qui ne goûta ja-

* Au Comte de Richemont.

276 RICHARD III.

mais une heure de repos auprès de toi.
C'est elle qui vient aujourd'hui répandre l'horreur sur ton sommeil ... demain , dans la bataille , souviens-toi de moi ; & que ce souvenir te fasse tomber le glaive de la main ... meurs , dans le désespoir.

* Et toi , goûte un sommeil tranquille. Que tes rêves n'occupent ton repos , que de triomphes & de chants de victoire : La femme de ton ennemi ne fait des vœux que pour toi !

L'OMBRE DE BUKINGHAM.

Tu vois le premier auteur de ta puissance , & la dernière victime de ta cruauté ! souviens-toi de Bukingham , dans la bataille , & que l'horreur de toi-même , soit cause de ta mort ... Rêve , rêve , Tyran ! rêve de mort & de carnage. Succombe sous le poids des tourmens de ton ame ; & meurs désespéré !

** Je suis mort pour ta cause , & je venois t'aider ! mais que ton cœur s'affermisse : le Ciel & les Anges combat-

* Au Comte de Richemont.

** Au Comte de Richemont.

tront à tes côtés. Tu briseras la tête du Tyran.

LE RICHARD *tressaillit, & s'éveille.*

Qu'on me donne un autre cheval...
 Qu'on bande mes playes? Ciel, ayez pitié de moi!... Mais, que fais-je? où suis-je?... Ce n'est qu'un rêve... Ah lâche conscience, pourquoi me troubles-tu?... La lumière me paroît bleüe!... Il ne peut être plus de minuit!... Une froide sueur couvre mon corps tremblant. Je sens que je frémis encore! Quoi donc? est-ce moi-même que je crains? Je suis seul en ces lieux: Richard, craint-il Richard? Est-il ici quelque meurtrier? Non; mais si, puisque j'y suis. Fuyons.... qui fuirai-je? moi! & pour quelle raison? De peur que je ne me venge.... Eh de qui? De moi-même... Non je m'aime trop. Mais, pourquoi m'aimai-je? Est-ce pour le bien que j'ai reçu de moi? Oh, non, car en ce cas je devrois me haïr pour les opprobres odieux dont je me suis couvert... Ne suis-je pas le plus grand scélérat?... Non, j'ai tort: in-

* Les Ombres s'évanouissent.

278 RICHARD III.

insensé que tu es , parle bien de toi-même . . . Hélas, un insensé ne flate pourtant guère ! ma conscience a plus d'une voix : chacune d'elles me reproche un forfait différent ; & toutes sont d'accord pour me convaincre de mon infamie ! le meurtre crie, le parjure crie, tous les péchés crient chacun à leur tour , & souvent tous ensemble, *ô criminel ! ô criminel !* . . . Je sens que je tombe dans le désespoir. Je vis haï de tous ; je mourrai détesté. . . Hélas, dois - je m'en plaindre ? ai - je jamais trouvé en moi la moindre pitié pour moi-même ? Il me semble que les âmes de tous ceux que j'ai massacrés , sont venues cette nuit dans ma tente , & que toutes ont réuni leur vengeance pour accabler demain la tête de Richard ! . . .



SCENE IX.

LE ROI RICHARD, RAT-
CLIF.

RATCLIF.

SEigneur. . .

LE ROI RICHARD.

Qui est là ? . . .

RATCLIF.

Ratclif, Seigneur . . . Le jour com-
mence à paroître, tous vos amis sont
debout, & armés.

LE ROI RICHARD.

Ah, je tremble, cher Ratclif! je
tremble.

RATCLIF.

Ah, mon cher maître, je ne vous re-
connois plus! Quoi donc, une ombre
vous fait peur?

LE ROI RICHARD.

Ah, par Saint Paul! j'en ai vû cette
nuit qui ont jetté plus d'épouvante
dans l'ame de l'intrépide Richard,
qu'elle n'auroit été capable d'en rece-

voir à la vûe de dix mille Gendarmes, conduits par un aussi mince Capitaine que Richemont. . . . mais, le jour ne paroît pas encore ? . . . viens, suis - moi. J'ai envie de rôder dans le camp, & d'écouter ce qu'on pense de moi dans les tentes.

SCENE X.

Le Théâtre représente la Tente du Comte de Richemont. Tous les Seigneurs de son parti y entrent.

LES SEIGNEURS.

Bon jour, Comte de Richemont!

LE C. DE RICHEMONT.

Chers & diligens compagnons, pardonnez ma paresse involontaire.

LES SEIGNEURS.

Avez-vous dormi, Seigneur?

LE C. DE RICHEMONT.

Du meilleur sommeil, & accompagné des songes les plus flatteurs qui soient jamais entrés dans une tête af-

soupie! il me sembloit, en vérité, que les ombres de tous nos Princes massacrés par Richard entouroient mon lit, en chantant notre victoire. Ce rêve a rempli mon ame de joye & de confiance; & je vais au combat avec une espèce de certitude du succès... Quelle heure est-il, Milords?

LES SEIGNEURS.

Quatre heures vont sonner.

LE C. DE RICHEMONT.

Allons, il est tems de s'armer, & de se mettre en bataille... il est encore plus important que je ne puis vous l'exprimer, de ne pas laisser échapper ce quart-d'heure! Souvenez-vous, braves amis que le Ciel même, & la bonne cause, combattront avec nous. Que les Anges, les Saints, & les ames irritées de nos Princes feront à la tête de notre armée pour nous défendre, & pour épouvanter nos ennemis. Songez, que ceux que nous allons combattre font plutôt des vœux pour nous, que pour le tyran qu'ils sont forcés de suivre. Il n'est à leurs yeux, ainsi qu'aux nôtres, qu'un barbare homicide, qu'un fau-

282 RICHARD III.

guinaire usurpateur , qu'un ennemi des hommes & du Ciel ! . . . Ah, si c'est un ennemi du Ciel que vous avez à vaincre , l'épée du Tout-puissant n'est-elle pas dans votre main ? Si la mort du tyran doit faire renaître la paix & l'abondance , ce prix n'est-il pas digne de vos travaux ? Si ce sont vos compatriotes que vous allez combattre , n'est-ce pas pour les rendre heureux ? Que de motifs , que d'aiguillons , pour animer des cœurs jaloux de la véritable gloire ! & que j'en tais encore , parce que le tems me presse , & que vous les sentez , soit comme fils , soit comme pères , soit comme époux ? . . . Que Dieu nous guide donc ! que l'étendart se déploie ; que l'épée sorte du fourreau , pour n'y rentrer qu'après la victoire ! qu'on marche à l'ennemi . . . Je déclare , pour moi , que je ne perdrai la bataille qu'avec la vie. Mais si je suis vainqueur , le dernier de vous tous partagera les fruits de ma conquête . . . Que l'on sonne la charge , en implorant Dieu & Saint George . . . & en criant , *Richemont, & la victoire.*

SCENE XI.

LE ROI RICHARD, RAT-
CLIF, CATESBY.

LE ROI RICHARD.

Que dit Northumberlant , au sujet
de Richemont ?

RATCLIF.

Que ce Prince tire l'épée pour la
premiere fois.

LE ROI RICHARD.

Il dit la vérité ... Et Surrey , que
dit il ?

RATCLIF.

Il en dit plus encore.

LE ROI RICHARD.

Il a raison ... Quelle est l'heure qui
sonne ? Donnez - moi un *Almanach* ...
Le Soleil paroît-il aujourd'hui ?

RATCLIF.

Je ne l'ai pas apperçu , Seigneur.

LE ROI RICHARD.

Il dédaigne apparemment de se mon-
trer , car il devrait luire depuis une

284 RICHARD III.
heure . . . Ce jour sera lugubre pour
bien des personnes, cher Ratclif!

RATCLIF.

Seigneur ? . . .

LE ROI RICHARD.

Le Soleil ne veut pas se montrer au-
jourd'hui ; les nuages se noircissent ,
& semblent menacer notre camp . . .
Point de Soleil ! . . . Eh, que m'importe ? Il ne luit pas non plus pour Ri-
chemont.

SCENE XII.

Les mêmes Acteurs. NORFOLK.

NORFOLK.

AUX armes ! aux armes ! l'ennemi
marche à nous.

LE ROI RICHARD.

Allons , amis , marchons Qu'on
caparaçonne mon cheval ; qu'on dise à
Stanley , d'amener ses troupes ; for-
tons en plaine. Voici mon ordre de
bataille . . . Mon Corps avancé s'éten-
dra sur une ligne également compo-
sée d'Infanterie , & de Cavalerie ; les

ACTE V. 285

Archers seront placés dans le centre. Le Duc de Norfolk commandera l'Infanterie, & le Comte de Surrey la Cavalerie. Je suivrai ensuite avec le Corps de bataille, dont les ailes seront fortifiées par nos meilleurs Gendarmes. Après cela, que *Saint George* nous aide ... Que dites-vous de mon plan, Norfolk ?

NORFOLK.

Il est très-bon, Seigneur ... Mais, voilà un papier, qui s'est trouvé ce matin dans ma tente

Norfolk, ouvre les yeux, songe à ta sûreté : Ton Richard est vendu, nous l'avons acheté.

LE ROI RICHARD.

Ruse ridicule d'un ennemi méprisable ! ... Allons, amis, que chacun aille à son poste. Nos ames ne s'effrayent point par des illusions. Fondons tous ensemble à travers les bataillons ennemis. Ne nous séparons point ; ils sont perdus. Loin de céder, tombons plutôt tous à la fois dans les bras de la mort ! ... Que vous di-

rai-je de plus ? A qui donc avez-vous affaire ? A un tas de vagabonds , de gens perdus & sans aveu , l'écume de la Bretagne , vile & lourde canaille chassée de son pays pour être la vermine & l'horreur des autres nations ! Plus de repos , plus de sûreté pour vous , s'ils sont vainqueurs. Vos terres sont ravagées , vos femmes ravies & corrompues , & le Royaume aux fers ! . . . Est-ce leur Chef qui vous feroit impression ? Il doit plutôt exciter la pitié ! Elevé à nos dépens , dans une terre étrangere , jeune & sans expérience , c'est peut-être pour la première fois qu'il a touché l'épée. C'est à coup de fouets , braves amis , plutôt qu'avec des armes honorables que de pareils bandits devroient être chassés de l'Angleterre ? Hâtons - nous d'en purger cette Isle. Qu'ils reportent en France leurs haillons , leurs crimes , & leur faim . . . Si nous avons à être vaincus , que ce soit du moins par des hommes , & non pas par ces mêmes Bretons que nos peres ont si aisément battus dans leur propre pays. Quoi vous seriez leurs esclaves ? Ils possede-

roient vos biens; ils raviroient vos femmes ? enleveroient vos filles ? ... Mais silence ! j'entens leurs tambours ... Combattez , fiers Anglois ? .. Archers, ajustez vos flèches : ne visez qu'à la tête ! ... Gendarmes, appuyez l'éperon, poussez vos chevaux, galoppez dans le sang ! ... Que le Ciel étonné retentisse du fracas de nos armes !

SCENE XIII.

Les mêmes Acteurs, UN MESSAGER.

LE ROI RICHARD.

EH bien, que dit Stanley ? Vient-il avec ses forces ?

LE MESSAGER.

Seigneur, il refuse de marcher.

LE ROI RICHARD.

Qu'on abbate la tête de son fils

NORTHUMB.

Seigneur, l'ennemi est sur nous ; il a passé le marais ! Que George Stanley

288 RICHARD III.

périssé après la bataille. Mais à présent ? ...

LE ROI RICHARD

Ce coup, ne fait qu'augmenter mon courage! ... Etendarts, avancez ? volez à l'ennemi ... Que notre cri de guerre se fasse entendre de toute part ... *Saint George* ! rends notre voix tonnante ; *Saint George* ! combats pour nous victoire, vole sur les plumes de nos casques ! ...

SCENE XIV.

On entend le bruit du combat derrière le Théâtre. Il s'y fait de tems en tems quelques excursions. Enfin CATESBY paroît.

CATESBY.

Soldats, délivrez le Duc de Norfolk ? il est pris, délivrez-le ... Le Roi fait des prodiges de valeur : il est partout : il porte partout la mort ! son cheval est tué, mais il combat également

ment à pied. Il cherche Richemont
jusques dans le sein de la mort . . . Ah,
Seigneur, * fauvez-vous de ce côté,
ou la bataille est perdue

* Il voit venir le Roi.

SCENE XV.

LE ROI RICHARD,
CATESBY.

LE ROI RICHARD.

UN cheval ? un cheval ? mon
Royaume en dépend

CATESBY.

Retirez - vous , Seigneur , je vous
trouverai un cheval.

LE ROI RICHARD.

Lâche esclave ! je risque mon Royau-
me , & je craindrois la mort ? . . . Ah ,
je crois qu'il y a six Comtes de Ri-
chemont dans cette armée. J'en ai déjà
tué cinq , & j'en trouve encore un . . . Un
cheval ? un cheval ? ou mon Thrône
est perdu

SCENE XVI.

LE ROI RICHARD, LE
 COMTE DE RICHE-
 MONT, *Plusieurs Officiers &
 Soldats des deux Armées. Ri-
 chard & Richemont combattent
 sur le Théâtre : Richard est tué.
 On sonne la retraite dans l'ar-
 mée du Roi. Celle du Comte de
 Richemont joue des fanfares ,
 & pousse des cris de joie.*

MILORD STANLEY *arri-
 ve, portant la Couronne Royale avec
 plusieurs Seigneurs.*

LE C. DE RICHEMONT.

Louanges au Ciel, & à votre va-
 leur, victorieux amis ! Tous nos
 vœux sont comblés, le tyran ne vit
 plus.

M. STANLEY.

Magnanime Richemont, je ne vous
 louerai point : mais voilà tous les or-

nemens de la Royauté, depuis si long-tems profanés par l'usurpateur. Je viens d'arracher cette couronne de sa tête coupable, pour en ceindre celle d'un Héros vertueux. Daignez, Seigneur, la recevoir de ma main ! ornez-en votre front ; illustrez-la long-tems.

LE C. DE RICHEMONT.

Confirme, Dieu puissant, des souhaits si sinceres ! . . . Mais, dites-moi d'abord, si le jeune George est vivant ?

M. S T A N L E Y.

Il vit, Seigneur : il est en sûreté dans Leicestre, d'où nous le ferons revenir quand vous voudrez.

LE C. DE RICHEMONT.

Quelles sont les personnes de marque qui ont périés dans l'armée de Richard ?

M. S T A N L E Y.

On nomme le Duc de Norfolk ; Walter, Milord Ferris, Sir Robert Brakenbury, & Sir Guillaume Brandon.

LE C. DE RICHEMONT.

Qu'ils ayent des funerailles dignes de leur naissance; & qu'on fasse publier le pardon des fuyards de l'armée ennemie qui reviendront soumis à mes loix. Songeons ensuite à remplir mon serment, en serrant l'heureux lien qui doit unir enfin *la Rose Rouge*, à *la Rose Blanche*. Ciel, applaudis à cet hymen, qui mettra fin à tant de haines!... Est-il ici quelqu'un, qui refuse de joindre ses vœux aux miens? qu'il parle, c'est un traître, un ennemi de la Patrie.... Malheureuse Angleterre! n'as-tu pas assez long-tems souffert des discordes civiles? Ton sein n'en est-il pas assez déchiré? Le frere a massacré son frere, le pere a sacrifié son fils, & les fils ont souvent fermé les yeux en immolant leurs peres! Détestables suites de la division des Yorcks, & des Lancastres, souvent même divisés chacun dans leur faction!... Il est tems que Richemont & Elizabeth, uniques héritiers des deux Maisons royales, mettent fin à tant de maux, par un hymen approuvé

du Ciel & des hommes. Ecoute-moi , grand Dieu ! bénis mes intentions. Fais que leurs successeurs achevent d'effacer jusqu'aux moindres traces de nos malheurs. Que le souvenir même s'en perde dans le cours de leurs prospérités , & des jours heureux dont ils combleront leurs Sujets, Abbats, détruis jusqu'au germe de la trahison. Préviens les maux qu'elle feroit renaître : étouffe les traîtres dès leur naissance.

Qu'ils périssent , la paix n'est pas faite pour eux :

L'ennemi du repos ne sçauroit être heureux.
Le Dieu qui nous le rend dissipe nos allarmes;
Il sçaura l'affermir .. Peuple, séchez vos larmes!

F I N,

1911

Dear Sir,
I have the honor to acknowledge the receipt of your letter of the 14th inst. in relation to the above matter. The same has been forwarded to the proper authorities for their consideration. I am sorry that I cannot give you a more definite answer at this time, but I will be glad to advise you as soon as a final decision has been reached.

Very respectfully,
J. H. [Name]

1911

1911

HAMLET,

PRINCE

DE DANEMARC.

TRAGÉDIE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS

DE

SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

CLAUDIUS, ROI DE DANEMARC.

FORTINBRAS, PRINCE DE NORVEGE.

HAMLET, Fils du Roi défunt, & Neveu du Roi regnant.

POLONIUS, Chambellan.

HORATIO, Ami du Prince Hamlet.

LAERTES, Fils de Polonius.

VOLTIMAND,

CORNELIUS,

ROSENCRANTZ,

GUILDENSTERN.

} Courtisans

OSRICK, Courtisan flatteur.

MARCELLUS, Officier.

BERNARDO,

FRANCISCO.

} Soldats.

REYNOLDO, Domestique de Polonius.

L'OMBRE DU PERE D'HAMLET.

GERTRUDE, Reine de Danemarc, mere d'Hamlet.

O PHELIA, fille de Polonius, amante d'Hamlet.

SUIVANTES, de la Reine.

COMEDIENS, FOSSOYEURS, MATELOTS ;
MESSAGERS, & autres Subalternes.

La Scene est à Elfeneur.

Le sujet de cette Tragedie se trouve dans le 6e. Tome des Histoires Tragiques de Bandelli, traduites par Belleforest, qui dit avoir tiré cette Histoire de Saxon Grammairien.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Plate-
forme devant le Palais.*

BERNARDO, & FRANCISCO,
en Sentinelle.



Ernardo vient relever Francisco
à minuit sonnant. Francisco
l'envoie coucher, en lui recom-
mandant de dire à Horatio,
& à Marcellus (s'il les ren-
contre) de se dépêcher

SCENE II.

BERNARDO, HORATIO, MAR-
CELLUS.

M Arcellus demande à Bernardo, s'il n'a
encore rien apperçu de ce qu'ils ont
N v

déjà vû deux fois. Il a amené Horatio pour le convaincre que la vision terrible qui les a épouvantés, n'est pas une illusion.

Horatio persiste dans son incrédulité. Marcellus dit à Bernardo, de lui conter le détail de l'apparition. Dans l'instant que Bernardo commence, Marcellus apperçoit le phantôme . . . Ils en sont effrayés; & surtout Horatio, qui convient que le spectre ressemble au Roi défunt. Horatio se remet de sa frayeur. Il interroge le phantôme, & lui demande, de la part de Dieu, à quelle fin il emprunte la figure du Roi mort, pour venir ainsi armé de toutes pièces effrayer les vivans? . . . Le spectre disparoit. Horatio tremblant & confondu avouë que rien n'est plus extraordinaire. Il craint que l'Etat ne soit menacé de quelque étrange révolution . . . Marcellus, lui demande pourquoi l'on fatigue les troupes, par des gardes aussi exactes, dans une saison si rigoureuse? & la raison des préparatifs de guerre qui se font depuis peu dans le Danemarck, tant par mer, que par terre?

„ Je puis vous satisfaire (répond Horatio)
 „ en vous racontant ce qu'on en dit sourde-
 „ ment. Vous sçavez que Fortinbras, Roi de
 „ Norvége, jaloux de la gloire & de la puis-
 „ sance de notre dernier Roi, après lui avoir
 „ déclaré la guerre, osa lui proposer un
 „ combat qui terminât d'un seul coup tous
 „ leurs différends. Par un pacte autentique
 „ scellé & ratifié par les deux Rois, Fortin-
 „ bras s'étoit soumis, au cas qu'il succom-
 „ bât, de perdre non-seulement la vie, mais

„ encore toutes les terres dont il étoit faisi ,
 „ qui passeroient au vainqueur. Le Roi dé-
 „ funt, avoit stipulé un semblable équivalent
 „ qui devoit appartenir à Fortinbras , au cas
 „ contraire. Notre vaillant Roi Hamlet, après
 „ avoir tué son ennemi, s'est mis en posses-
 „ sion des terres & pais convenus. Ainsi s'est
 „ terminé la guerre. On prétend aujourd'hui
 „ que le fils de Fortinbras , quoique jeune en-
 „ core mais d'un caractère vif & audacieux, a
 „ ramassé sur les frontieres de la Norvége
 „ un nombre d'aventuriers, dont il forme une
 „ armée qu'il destine à quelqu'entreprise
 „ secrete. Ce bruit a excité la vigilance de
 „ notre Souverain, qui craint avec raison que
 „ l'armement du jeune Fortinbras ne mena-
 „ ce le Danemarc : & voilà, sans doute , le
 „ motif des mouvemens & des préparatifs
 „ de guerre dont nos yeux sont témoins.

Bernardo, & Marcellus conviennent, que
 les conjectures d'Horatio sont vraisembla-
 bles ; & l'apparition du phantôme leur fait
 craindre que le Danemarc ne soit menacé
 de quelque grand malheur Horatio rap-
 porte, à ce sujet , tous les prodiges arrivés à
 Rome , immédiatement avant le meurtre de
 César : mais il est interrompu par le retour du
 spectre . . . Il l'interroge vivement sur les
 motifs de son apparition. Il se met en devoir
 de le joindre, & de l'arrêter; il excite ses com-
 pagnons à le seconder ; ils poursuivent l'om-
 bre Mais le cocq chante : elle s'évanouit.
 Ils font de grands commentaires sur ce pro-
 dige , & sur la vertu du chant du cocq, où

toutes les traditions, & les contes populaires sur cette matière, & sur celle des revenans, trouvent leur place. Le jour paroît enfin. Ils conviennent, qu'il est à propos d'avertir le Prince Hamlet de tout ce qu'ils ont vû. Ils sortent dans ce dessein.

SCENE III.

Le Théâtre représente le Palais du Roi de Danemarck.

LE ROI CLAUDIUS, LA
REINE GERTRUDE,
HAMLET, POLONIUS,
LAERTES, VOLTIMAND,
CORNELIUS, & autres
Courtisans. GARDES.

LE ROI.

QUoique la mort du Roi mon frere soit encore toute récente, mon cher Hamlet, & qu'elle plonge ce Royaume dans la douleur la plus légitime; le bien de l'Etat nous a pourtant forcés de suspendre un moment

des regrets si naturels , pour penser à nous-mêmes , afin de pouvoir ensuite penser à votre pere avec plus de sûreté. C'est ce même motif , toujours sacré , du bien public qui fait briller aujourd'hui les flambeaux de l'hymen à côté des flambeaux funébres ; qui mêle sur nos têtes les cyprès de la mort , avec les myrtes de l'amour ; & qui allie enfin la douleur avec la joie par mon hymen devenu nécessaire avec la Reine , ci-devant ma belle-sœur . . . C'est à l'Etat , c'est au repos de la Patrie , c'est à vos conseils (illustres Pairs de ce Royaume) que nous avons sacrifié les bienséances vulgaires qu'exige le respect humain ! & quoique notre délicatesse en ait souffert , recevez-en nos remerciemens . . . Il s'agit maintenant d'une matière plus importante. La mort du Roi mon frere a fait penser au jeune Fortinbras que l'occasion étoit favorable pour réveiller d'anciennes prétentions depuis long - tems prosrites par le sort des armes. Son Ambassadeur nous a notifié , que l'intention de son Maître étoit de rentrer dans tous les Domaines que la mort

302 H A M L E T ,
de son pere nous a si légitimement acquis. Je dois vous faire part des mesures que nous avons crû devoir prendre dans une conjoncture si délicate... Nous venons d'écrire au vieux & infirme Norway , oncle de Fortinbras (qui sans doute , n'est pas instruit des ambitieux projets de son neveu) pour le prier d'en arrêter le cours. Nous vous avons choisis, vous Cornelius , & vous Voltimand , pour aller travailler à cette Négociation. Nous vous recommandons d'y apporter tous les soins , & toute l'intelligence dont vous êtes capables. Partez; & que votre diligence justifie le choix que nous avons fait de vous.

SCENE IV.

Les mêmes Acteurs, à la reserve
de CORNELIUS & VOL-
TIMAND.

LE Roi fait beaucoup d'accueil à Laërtes (fils de Polonius) qui est revenu de France , pour le couronnement , & qui désire d'y

ACTE I. 303

retourner. Le Roi lui demande si Polonius y consent & sur ce qu'il apprend qu'oui, il permet à Laërtes de partir quand il voudra.

Le Roi s'adresse ensuite à Hamlet. Il lui fait des reproches obligeans, sur sa profonde mélancolie. Hamlet ne répond qu'obscurément, & par monosyllabes. La Reine tente, en flattant son fils, d'adoucir son chagrin.

Vous verrai-je toujours, mon cher Hamlet, l'air sombre, & l'œil farouche, ne jeter sur le Danemarck & sur nous que des regards sinistres ? Verrai-je toujours vos paupières humides dirigées vers la terre, comme pour y chercher votre illustre père ? ... Oubliez-vous que nous ne naissons que pour mourir ? Et que la vie n'est qu'un passage vers l'éternité ?

H A M L E T.

Je sçais tout cela, Madame.

L A R E I N E.

Ah, si vous le sçavez, pourquoi donc paroissez-vous si accablé ?

H A M L E T.

Pourquoi je le parois, Madame ? ... Je ne sçais paroître que ce que je suis en effet ! ... Ah, ma mère ! ce n'est ni l'habillement lugubre, ni l'exacte

observance des devoirs mortuaires ; ni les sanglots , ni les larmes , ni tous les autres signes extérieurs qui doivent vous faire juger sainement de ma situation ! tous ces dehors peuvent être affectés. C'est le cœur qu'il faut connoître : le reste est toujours douteux.

Le Roi tâche , à son tour , de consoler Hamlet. Il n'oublie aucun des lieux communs , usités en pareil cas. Enfin. » la mort d'un » pere , dit-il , est un accident auquel tout » enfant doit s'attendre. Depuis le premier » homme , qui est mort , jusqu'à celui qui » meurt aujourd'hui , cette vérité a été , pour » ainsi dire , attestée successivement par tous » leurs cadavres ; & c'est tomber dans l'absurdité que de s'attrister d'un malheur » prévu de tous tems. « Il représente ensuite à Hamlet qu'étant l'héritier présomptif de la Couronne , il ne convient pas qu'il quitte le Royaume pour retourner à ses études à Wittenberg , comme il paroît le désirer. La Reine se joint au Roi pour en dissuader son fils , qui se soumet enfin à leur volonté.

Le Roi content d'Hamlet , annonce une réjouissance publique pour en marquer sa satisfaction.



SCENE V.

HAMLET, *seul.*

CE Prince pénétré du chagrin auquel il s'abandonne depuis la mort de son pere ; indigné du prompt mariage de sa mere avec son oncle ; & connoissant qu'on ne cherche qu'à l'appaiser par de feintes caresses & de basses flateries, tombe dans le désespoir, & dans le dégoût de la vie. » Quel bonheur » (dit-il) puis - je espérer dans un monde » dont l'ingratitude & la perfidie reglent » tous les mouvemens ? . . Ma mere même » ô Ciel qui l'eût pensé ? Ma mere même, ou- » blie en moins d'un mois, le meilleur des » époux, & le plus grand des Rois ! que dis- » je, elle l'oublie ? Hélas, elle l'outrage ! à » peine a-t'il reçu les honneurs du tombeau, » qu'elle vole dans les bras d'un autre époux ! » & quel époux, grand Dieu, au prix de ce- » lui qu'elle a perdu ! il y a moins de compa- » raison à faire entre mon pere & lui, qu'en- » tre Hercule & moi . . . Ah, cette précipita- » tion ne peut être que criminelle ! elle cou- » vre quelque mystère affreux, que je trem- » ble de pénétrer ! & je frémis déjà . . Mais » on vient ? Renfermons dans mon coeur les » transports qui l'agitent.

SCENE VI.

HAMLET, HORATIO, BERNARDO, MARCELLUS.

LE Prince reconnoît, avec plaisir, Horatio, & Marcellus, qu'il a fréquentés à Wittenberg. Il les embrasse, en leur demandant le sujet de leur voyage à Elsenour. Ils font venus, disent-ils, pour voir les funérailles du Roi défunt... » Ah c'étoit plutôt sans doute (répond le Prince) pour voir le mariage de ma mere?... Hélas, les restes du repas funébre du Roi, ont pû être servis aux nôces de sa femme!... jour affreux! » plutôt que de te voir, que n'ai-je rencontré mon plus grand ennemi dans le Ciel même!... O mon Pere.

HORATIO.

Je me souviens de l'avoir vû, Seigneur. C'étoit un grand Roi.

HAMLET.

Ami, c'étoit un homme! je ne t'en dis pas plus: je n'en connois point d'autre.

HORATIO.

Hélas, Seigneur, je crois l'avoir vû, la nuit passée.

A C T E I. 307
H A M L E T.

Qui ?

H O R A T I O.

Le Roi votre Pere, Seigneur.

H A M L E T.

Le Roi mon Pere ! ô Ciel, que me dis-tu ?

H O R A T I O.

Suspendez un moment votre surprise , & daignez m'écouter. Mes deux amis vous garantiront la vérité de ce que j'ai à vous dire.

H A M L E T.

O cher ami ! parle vite ... Je t'écoute avec avidité.

Horatio fait le récit , à Hamlet de tout ce que nous avons vû , en action , au commencement de la Pièce. Le Prince marque le plus grand étonnement. Il fait mille questions sur la taille, l'air, & la figure de son pere. Enfin il veut veiller la nuit avec eux, pour se convaincre du prodige par ses yeux. » Je verrai mon pere, dit-il, je lui parlerai, dussent les enfers s'y opposer ! . . Mais surtout, chers amis, gardez le silence le plus profond sur ce que vous venez de m'apprendre, & sur ce que nous pourrons voir tantôt . . . Trouvez-vous sur la plate-forme, entre onze heures, & minuit : j'irai vous y join-

» dre. Adieu... * Mon Pere revient sur la ter-
 » re! Il est, dit-on, armé? Qu'annonce cette
 » circonstance? Ciel, mes idées seroient-elles
 » justes? ... Ah, que la nuit n'est-elle venue!..
 Jusques-là, contiens-toi, mon ame. Le secret
 seul fait les succès du sage.

* Ils sortent.

SCENE VII.

*Le Théâtre représente l'Hôtel de
 Polonius.*

LAERTES, OPHELIA.

LAertes dit, que tout son équipage est em-
 barqué, & qu'il va partir pour la France.
 Il exhorte sa sœur à se défier du Prince Ham-
 let. » Je veux croire qu'il vous aime (dit-il)
 » & que ses sentimens n'ont rien dont vous
 » ayez à rougir. Mais la grandeur de sa nais-
 » sance mettra toujours un obstacle à vo-
 » tre bonheur mutuel. Sa volonté n'est pas
 » à lui ; elle est esclave de son rang : l'intérêt
 » de l'Etat dispose toujours de la main de ses
 » pareils. Et sans sa main, son cœur vous
 » deshonore. Tremblez, tremblez, ma che-
 » re sœur ! s'il se rendoit maître du vôtre,
 » dans quel abîme affreux ne pourroit-il pas
 » vous plonger ? &c.

Orphelia promet à son frere de mettre ses leçons en pratique ; & elle l'exhorte à se guider par les mêmes principes dans le cour des voyages qu'il va entreprendre.

SCENE VIII.

POLONIUS, LAERTES, OPHELIA.

POlonius presse son fils de profiter du vent favorable pour mettre à la voile . . . » Ap-
 » proche-toi , dit-il : reçois ma bénédiction ;
 » & grave dans ta mémoire ces avis pater-
 » nels ! . . . Pense beaucoup , & parle peu.
 » N'exécute jamais , sans avoir réfléchi. Sois
 » familier , sans bassesse. Eprouve tes amis , &
 » connois les leurs. Attache-toi les bons par
 » des liens indissolubles , & ne te livre jamais
 » aux nouvelles connoissances. Redoute les
 » querelles ; mais dans les occasions inévita-
 » bles , comporte-toi de manière à te faire
 » craindre à l'avenir. Prête l'oreille à tout le
 » monde , mais sois avare de ta langue. Ecoute
 » tout , même la médisance : mais suspends
 » ton jugement. Que ta parure soit propor-
 » tionnée à ta fortune ; qu'elle soit décente ,
 » riche au besoin , mais jamais affectée : c'est
 » par -là qu'un homme s'annonce d'abord
 » dans le monde , & surtout en France , où
 » les personnes du plus haut rang regardent
 » ce point comme essentiel. Sois réservé sur
 » les emprunts , & sur les prêts , si tu ne veux

310 H A M L E T ;

„ risquer de perdre , & le prêt , & l'ami. Sou-
„ ge surtout , à ne te rien pardonner. Enfin,
„ sois sincère envers toi - même , si tu veux
„ être crû tel envers les autres Adieu
„ mon fils ! reçois , avec ceci , ma bénédic-
„ tion.

Laërtes recommande à sa sœur , en partant ,
de se souvenir de ce qu'il lui a dit.

SCENE IX.

POLONIUS OPHELIA.

Polonius demande à sa fille , de quoi il est
question. Elle lui avouë , qu'il s'agit du
Prince Hamlet „ J'ai appris (dit Polonius)
„ qu'il a de grandes attentions pour vous
„ depuis quelque tems , & que vous paroissez
„ l'écouter , avec plaisir. Si cela est , je dois
„ vous dire , ma fille , que vous oubliez ce
„ que vous me devez , & ce que vous vous
„ devez à vous-même . . . Est il vrai , enfin ,
„ qu'il ait de l'amour pour vous ? Parlez.

Ophelia avouë en tremblant , que le Prin-
ce lui a marqué beaucoup de tendresse. Sur
quoi son pere lui fait des remontrances assez
vives. Ophelia tâche de s'excuser , sur l'in-
nocence & la sincérité des sentimens du Prin-
ce. Polonius en prend occasion de redou-
bler ses exhortations , & ses reproches. Il fi-
nit par défendre à Ophelia d'accorder à

ACTE I. 311

l'avenir aucun entretien secret au Prince Hamlet. Ophelia promet, en soupirant, d'obéir à ses ordres.

SCENE X.

Le Théâtre représente la Plateforme, devant le Palais.

HAMLET, HORATIO,
MARCELLUS.

HAMLET.

L'Air est bien âpre, & bien froid!

HORATIO.

Il est vrai qu'il est piquant.

HAMLET.

Quelle heure est-il maintenant?

HORATIO.

Je crois qu'il n'est pas encore minuit.

MARCELLUS.

Il est minuit sonné.

HORATIO.

Je ne l'avois pas entendu. En ce cas, le phantôme ne tardera pas à paroître.

312 H A M L E T ,
tre..* Qu'est-ce que ceci , Seigneur ?
 H A M L E T .

Le Roi doit faire une promenade nocturne. On est à table maintenant ; où , tandis que le vin du Rhin coule à grands flots , & que les têtes des convives s'échauffent , les tymbales & les trompettes annoncent & célèbrent les fantés que le Roi porte.

 H O R A T I O .
Tel est donc l'usage , Seigneur ?
 H A M L E T .

Hélas, oui. Mais quoique né dans le pays , je crois pourtant que cet usage fait peu d'honneur à notre nation. Ces bacchanales nocturnes jettent un ridicule sur nous , qui nous caractérise dans le reste du monde. Elles attachent à nos mœurs une idée défavorable , qui se répand sur toute la nation ; & cette tache nous nuit plus que nous ne pensons ! Il en est de cela , comme des préjugés que l'on prend contre certaines personnes , à l'occasion de quelque défaut naturel , ou de la bassesse de leur origine : quoi-

* On entend des fanfares.

qu'il

qu'ils ne soient garants, ni des uns, ni de l'autre, ils en portent souvent la peine... Méprisables en un seul point aux yeux des hommes, on l'est souvent en tout.

Le Spectre paroît. Hamlet l'interroge courageusement ; mais il n'en reçoit point de réponse. Le fantôme fait signe au Prince de venir à lui : mais les amis du Prince ne veulent point qu'il s'y hazarde. Les signes se réitérent. Hamlet se dégage des bras d'Horatio, & de Marcellus, en menaçant de mort celui qui se mettra en devoir de l'arrêter. Il marche au Spectre ; & ils sortent ensemble.

Horatio, & Marcellus, tremblent pour Hamlet, & pour le Danemarc. Ils font des vœux, pour l'un & pour l'autre, & ils sortent, pour suivre le Prince.

SCENE XI.

La Scene est à l'extrémité de la Plate-forme, au bas de laquelle on voit la mer.

HAMLET, LE SPECTRE.

HAMLET.

P Fantôme, arrête ici... Je crains peu le danger :

Tome II.

O

114 H A M L E T ,

Mais parle , ou je te quitte...?

LE S P E C T R E .

Ose m'envifager.

H A M L E T .

Eh bien ? ...

LE S P E C T R E .

L'instant approche , où les ames
errantes ,

Rentrent dans l'Océan des flammes dévo-
rantes.

H A M L E T .

Hélas , que je te plains !

LE S P E C T R E .

Juge de mes tourmens !

Mais prépare ton ame à d'autres senti-
mens.

Oses-tu m'écouter ?

H A M L E T .

Parle.

LE S P E C T R E .

Ecoute en filence ;

Et je laiffe à ton bras le soin de ma ven-
geance.

H A M L E T .

Poursuis.

ACTE I. 313

LE SPECTRE.

Tu vois ton Pere Un Arrêt
rigoureux ,
Mais juste , le condamne à des tourmens af-
freux ,
Jusqu'à l'heureux instant où l'Eternel pro-
pice
Fera cesser des maux , qu'exige sa justice .
Que ne puis-je tracer cet effrayant tableau ;
Que l'œil mortel ne voit , qu'en entrant au
tombeau ?
Tu frémissois , mon fils , à l'aspect de mes
peines ,
Et je verrois ton sang se figer dans tes veines :
Je verrois sur ton front l'épouvante & la
mort .
Mais l'éternelle nuit doit cacher notre sort :
Ces secrets du Très - haut , ces mystères ter-
ribles ,
Aux profanes humains doivent être invisibles .
O mon fils ! Si ton pere a des droits sur ton
cœur ,
Garde-toi d'en sonder l'obscure profondeur !
Ne m'interroge point .

HAMLET.

O Ciel !

O ij

116 H A M L E T,
L E S P E C T R E.

Venge ton pere.
Un meurtre horrible....

H A M L E T.

Un meurtre?...

L E S P E C T R E.

Oui : suspens ta colere ,
Quand je t'aurai parlé , tu pourra éclater.

H A M L E T.

O mon pere!... Ah grand Dieu , qui pour-
roit m'arrêter ?

Non , de tous les transports la plus brûlante
flamme ,

N'a jamais allumé plus d'ardeur dans une ame
Que ton fils en ressent contre tes ennemis.

L E S P E C T R E.

A de tels sentimens je reconnois mon fils ;
Mais fut-il insensible au cri de la nature ,
Le seroit-il hélas , au tourment que j'endure ?

Ecoute , cher Hamlet , écoute avec horreur
Le récit de ma mort , & connois-en l'auteur !

On croit , que je dormois dans une grotte
obscur ,

Quand d'un serpent caché , la mortelle piqûre
Termina ma carriere & borna mes exploits ?
Souvent la fable ainsi voile la mort des Rois.

C'est ainsi qu'on impose au crédule vulgaire
 Mais ce serpent enfin, ce monstre sangui-
 naire,

Porte aujourd'hui mon sceptre, & profane
 mon lit :

C'est ton oncle, en un mot !

H A M L E T.

Mon cœur me l'avoit dit.

LE S P E C T R E.

Oui, cet incestueux, cet infame adultère,
 Déjà depuis long-tems avoit séduit ta mere.
 Que ta foible vertu, sexe faux & trompeur,
 Tient peu contre l'appos des dons d'un sé-
 ducteur.

Mon infidelle épouse en sentit la puissance !
 Vertueuse au dehors, & tendre en apparence,
 Mon bonheur dans ses bras augmentoit cha-
 que jour :

Je l'aimois, & l'estime égaloit mon amour !
 Le soupçon entre-t'il dans une ame contente ?
 Et l'estime jamais fût elle défiante ?

Cependant... Mais déjà l'approche du matin,
 Ranime le brasier qui dévore mon sein :

Achevons... Claudius n'avoit séduit ta mere,
 Que pour mieux arriver au trône de ton pere.
 Le traître me surprend dans les bras du som-
 meil :

Le poison pour jamais m'interdit le réveil ,
 Sa mortelle froideur dans mes sens introduite,
 Les glace en un instant ; mon ame en vain
 s'irrite ,

Et rompant les liens qui l'attachoient au corps
 S'envole en gémissant dans le séjour des
 Morts.

Ainsi la main d'un frere , ainsi la perfidie
 M'arracha la Couronne, & la Reine & la vie,
 O mort , affreuse mort ! Qui t'attend est heu-
 reux !

Tu ne surprends jamais , quand on est ver-
 tueux !

Tu sçais tout. C'est à toi que le Ciel équi-
 table

Daigne remettre enfin son glaive redoutable,
 Que le meurtre & l'inceste aujourd'hui soient
 punis.

Frappe, venge ton pere, & montre-toi son fils,
 Garde - toi cependant , quelque ardeur qui te
 guide ,

De porter ta fureur jusques au parricide !
 Respecte encor ta mere , & commande à ton
 bras :

Le Ciel & ses remords ne l'épargneront
 pas.

Adieu , l'aube du jour perce cet hémisphère...

Adieu, mon fils, Adieu ! souviens-toi de ton pere.

SCENE XII.

H A M L E T , *seul.*

O Vous, troupe céleste ! O vous, mortels ! Que dirai-je de plus ? Invoquerai - je aussi les enfers , pour m'aider à contenir l'impétuosité de mes transports ! ... *Souviens-toi de ton pere* , dit-il : ah , trop malheureuse Ombre, dût périr l'univers, pourrois-je t'oublier ? Sortez plutôt de ma mémoire , vains & frivoles fruits de mes études, connoissances , talens , sciences superflues ! J'ai mon pere à venger : toute autre idée n'est plus digne d'occuper mon ame..... Oui , pernicieuse femme ! Oui , perfide assassin ! Oui , je m'en souviendrai ; frémissez ! Jouis, cruel ! Jouis de ma prétendue ignorance ! Goute en paix

O iiiij

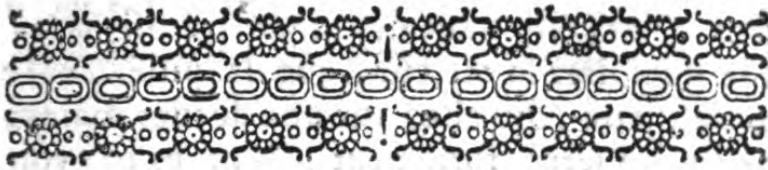
320 H A M L E T ,
le fruit de ton crime , en attendant le
coup , que ma main te prépare
*Souviens-toi de ton pere ! Ah , ne l'ai - je
pas juré ?*

SCENE XIII.

H A M L E T , H O R A T I O ,
M A R C E L L U S .

ILs étoient dans la dernière inquiétude sur le sort du Prince. Ils sont transportés du plaisir de le revoir. Ils l'interrogent sur ce qui s'est passé : mais le Prince résiste à leurs instances ; il exige même qu'ils s'engagent par serment , de ne rien révéler de ce qu'ils ont vu . . . On entend alors le Spectre , qui crie d'une voix tonnante , *jurez ! . . .* Horatio , & Marcellus demandent au Prince , sur quoi il prétend qu'ils jurent ? sur mon épée , répond Hamlet . . . Le Spectre crie encore , *jurez !* . Hamlet tire son épée , & reçoit leur serment de ne jamais parler de ce qui s'est passé. Il promet de leur donner bien-tôt des preuves de son amitié.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente l'Hôtel de Polonius.

POLONIUS, REYNOLDO.

Polonius envoie un vieux domestique de confiance à Paris, avec de l'argent pour son fils Laërtes. Il le charge d'examiner adroitement la conduite de ce jeune homme, & de lui en rendre compte.

SCENE II.

POLONIUS, OPHELIA.

Ophelia arrive toute effrayée. Elle dit à son Pere, qu'étant occupée à coudre, dans son cabinet, elle a vu entrer le Prince Hamlet, la tête nue, pâle comme un mort.

tremblant, & jettant des regards aussi capable d'inspirer la terreur, que la pitié... » Il » s'est jetté (dit-elle) sur une de mes mains, » qu'il a serrée fortement ; & après m'avoir » regardée long-tems, avec des yeux fixés, » où la tendresse & le désespoir étoient peints, » je l'ai vû porter ses regards vers le Ciel, & » pousser un soupir, que j'ai cru devoir être » le dernier de sa vie! ... Enfin il m'a quit- » tée ; & ce Prince en sortant, n'a jamais dé- » taché sa vuë de dessus moi!

Polonius attribue cette extravagance, du Prince, à l'excès de sa passion pour Ophelia; & pour prévenir les suites, qu'il en appréhende, il se détermine à en parler au Roi... Il demande à sa fille, si elle n'a peut-être point trop maltraité le Prince, depuis peu.

Ophelia assure son pere, qu'elle n'a point parlé à Hamlet ; qu'elle a même refusé (suivant ses ordres) d'entendre ce Prince, & de recevoir ses lettres.

Polonius ne doute pas que ce ne soit la cause du désespoir d'Hamlet, il se reproche d'avoir été si sévere; & il sort pour faire part au Roi de ce qui s'est passé. Ophelia le suit.



SCENE III.

*Le Théâtre représente le Palais
du Roi.*

LE ROI, LA REINE, ROSEN-
CRANTZ, GUILDENSTERN,
& autres Courtisans.

LE Roi & la Reine, inquiets de l'état du Prince Hamlet, dont le chagrin semble avoir troublé la raison, ont envoyé chercher deux des amis du Prince, Rosencrantz, & Guildenstern, pour les prier de demeurer pendant quelque tems à la Cour, & de divertir le Prince, en lui procurant des amusemens capables d'adoucir les accès de sa mélancolie.. Ces deux jeunes Seigneurs promettent d'y employer tous leurs efforts. Le Roi ordonne qu'on les mene à l'appartement d'Hamlet.

SCENE IV.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS.

POlonius annonce au Roi, que les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés en Norvége, sont arrivés, avec de bonnes nouvelles. Le Roi

O vj.

324 H A M L E T ,

fait beaucoup de caresses à Polonius en le remerciant. Celui-ci dit, qu'il a encore quelque chose d'agréable à apprendre au Roi, & à la Reine » J'ai enfin découvert (dit-il) la cause de la maladie du Prince Hamlet ; & je vous l'apprendrai dès que vous aurez donné audience à nos Ambassadeurs.

Le Roi & la Reine impatiens de sçavoir de quoi il s'agit, disent à Polonius, d'introduire sur le champ les Ambassadeurs.

S C E N E V .

Les mêmes Auteurs. CORNELIUS.
VOLTIMAND.

Voltimand rend compte de son Ambassade. Le Roi de Norvège a envoyé ordre à son neveu Fortinbras de licentier ses troupes. Il avoit crû qu'elles n'étoient destinées que contre la Pologne : mais après avoir interrogé son neveu, le Roi Norway a sçû, que le dessein de ce Prince étoit effectivement d'attaquer le Danemarck. Il lui a défendu, sous peine de son indignation, de penser davantage à ce projet. Fortinbras l'a promis, à condition que son Oncle ne s'opposera point à l'expédition, qu'il médite contre la Pologne ; & que le Roi de Danemarck consentira de lui livrer passage à travers ses Etats, en lui donnant toutes les suretés, & les garanties usitées, en pareils cas.

ACTE II.

325

Le Roi témoigne qu'il est satisfait de cette négociation. Il envoie reposer les Ambassadeurs, jusqu'à l'heure du souper, auquel il les invite.

SCENE VI.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS.

POlonius fait un détail très-long, & très-ennuyeux, pour annoncer que le Prince Hamlet n'est plus dans son bon sens. Il impatientte la Reine, qui lui ordonne en vain de venir au fait. Enfin il dit que sa fille Ophelia lui a remis une lettre du Prince Hamlet, dont il lit le contenu :

A LA CELESTE IDOLE DE MON AME,

LA BIEN-HEUREUSE OPHELIA.

» Doutez des feux du firmament;

» Doutez que le Soleil ait aucun mouvement;

» Doutez de la verité même :

» Mais ne doutez jamais, de mon amour ex-

» trême !

» Oh, ma chere Ophelia, les termes me
» manquent pour vous exprimer tout l'excès
» de ma tendresse ! je n'ai point l'art de faire
» valoir mes soupirs. Mais je ne vous en ai-

» me que mieux ! oui bien mieux ! Daignez
 » en croire ma chere Princeſſe ,

» Votre très-dévoué , juſqu'à la
 » mort, H A M L E T .

Polonius aſſure que ſa fille eſt fortement aimée du Prince , & quelle lui a rendu compte de tous les progrès de ſa paſſion pour elle. Le Roi lui demande de qu'elle maniere l'amour d'Hamlet a été reçu par Ophelia ? Polonius , dit qu'il a défendu à ſa fille d'y répondre ; & qu'il eſt probable que ce ſont les rigueurs , d'Ophelia , qui ont fait tourner la tête au Prince. Le Roi a peine à le croire. Pour l'en convaincre , Polonius propoſe de faire rencontrer les deux amans enſemble dans la galerie. » Vous vous cacherez (dit-il au Roi) » derrière la tapifferie ; & vous jugerez vous-même de la paſſion du Prince.

Le Roi approuve l'expédient . . . Hamlet entre , en liſant.

Polonius prie le Roi & la Reine de ſortir , afin qu'il puiſſe aborder Hamlet , & le faire parler.

SCENE VII.

H A M L E T , P O L O N I U S .

Cette Scene n'a rien d'intéreffant. Hamlet y tient des diſcours extravagans , à travers leſquels il ſe trouve pourtant des lueurs de bon ſens , qui font appercevoir , qu'il n'ai-

me ni n'estime Polonius. Ce dernier le quitte, pour chercher le moyen de faire rencontrer Ophelia avec le Prince.

SCENE VIII.

HAMLET, ROSENCRANTZ,
GUILDENSTERN.

HAmlet reconnoît ses deux amis. Il leur demande ce qu'ils ont fait à la fortune, pour les avoir conduits dans une prison telle que le Danemarck ? Il lance plusieurs traits caustiques, & chagrins, contre la perversité des hommes ; il temoigne à ses deux amis, qu'il apperçoit bien qu'ils sont envoyés par le Roi & la Reine, pour sonder ses dispositions, & pour le calmer. Il les prie instamment de lui avouer cette vérité. Ils la lui avouent.

Hamlet leur dit, qu'ils ne tireront autre chose de lui, sinon qu'il est dégoûté du monde, que tout lui déplaît & qu'il d'éplaît sans doute également aux autres, &c.

Rosencrantz est fâché de trouver le Prince dans un si triste état. » Nous avons (dit-il) » rencontré, en chemin, une troupe de Co- » médiens, & nous les avons engagés à ve- » nir vous offrir leurs services.

Hamlet demande, d'où viennent ces Co- médiens ? on lui dit, que ce sont ceux, dont il voyoit, avec tant de plaisir, les pieces tra-

328 H A M L E T ,
giques à Wittenberg. . L'arrivée des Comédiens est annoncée par le son des trompettes.

SCENE IX.

Les mêmes Acteurs. POLONIUS,
QUATRE COMEDIENS.

POlonius entre avec eux, & vante leurs talens. Hamlet le raille encore assez aigrement. Il prie l'un des Comédiens de lui déclamer un morceau de Tragédie, qui lui a plû autrefois. Le Comédien s'en acquitte au gré du Prince, qui lui demande encore la Scene d'Hecube déplorant ses malheurs. Hamlet recommande à Polonius d'avoir soïn de la troupe, & de la bien traiter. » Nous vous en-
» tendrons demain, (dit-il) mes amis ; &
» vous me ferez plaisir de représenter *la mort*
» *de Gonzago*, où j'ajoutetai douze ou seize
» vers que je vous prie d'y insérer.

Hamlet congédie les Comédiens, ainsi que Rosencrantz, & Guildenstern.

SCENE X.

H A M L E T , *seul.*

LAche esclave que je suis ! Ai-je
pû, sans rougir, voir un Comé.

dien asservir , & faire plier son ame à tous les mouvemens d'une passion feinte , disposer à son gré de son visage & de ses yeux ; y peindre tour à tour la fureur , la tendresse ou la haine ; assortir les inflexions de sa voix à chacune de ses passions ; & en imiter le naturel au point de faire couler mes larmes avec les siennes ?

Que sent-il cependant ? Quel objet assez intéressant peut agiter ainsi les ressorts de son cœur ? C'est Hécube ! C'est la veuve de Priam , qui lui coute tant de larmes ! ... Ah , que feroit-il donc , s'il sentoit la moitié de mes maux ? ... Et, moi stupide & insensible victime du malheur , que fais-je ? Je me tais ! Quelle confusion pour moi ! Quelle horreur ! ... Enfant dénaturé ! Infame que tu es ! Est - ce la crainte de la mort qui te retient ? Sauve-toi , cache - toi dans les entrailles de la terre , qui rougit de porter un fardeau si honteux Mais n'ai - je point ouï dire , que certains criminels émus & terrassés , par l'illusion du spectacle n'avoient pû s'empêcher de découvrir leurs forfaits aux spectateurs . . . Es-

façons cette ruse , pour arracher la vérité de l'ame de mon beau-pere. Rien n'est plus ressemblant à son crime que ce qui doit être traité dans la pièce que j'ai ordonnée aux Comédiens de jouer demain. J'observerai ses yeux pendant la représentation ; j'étudierai son visage. S'il se trouble , s'il pâlit , le traître est criminel : je n'ai plus rien à ménager... L'unique scrupule qui m'arrêtoit , étoit la crainte d'avoir été déchu par une illusion infernale , par quelque esprit malfaisant , qui auroit pû prendre la ressemblance de mon pere , & profiter de mes transports mélancoliques , pour m'entraîner dans le crime. Mais je trouve un moyen certain pour fonder le cœur du Roi : profitons-en , & vengeons-nous , s'il est coupable.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENES I. II. & III.

*Le Théâtre représente le Palais
du Roi.*

LE ROI, LA REINE, POLONIUS,
OPHELIA, ROSENCRANTZ,
GUILDENSTERN, & autres.

LE Roi interroge Guildenstern & Rosen-
crantz sur leur conversation avec Ham-
let. Il s'étonne de ce qu'ils n'ont pû parve-
nir à pénétrer la vraie cause des chagrins du
Prince. » Nous n'avons rien oublié (disent-
» ils) pour tirer son secret : mais il a tou-
» jours éludé nos questions, au moyen des
» réponses extravagantes qu'il nous a faites,
» lorsqu'il s'est vû pressé. Nous lui avons
» proposé d'entendre des Comédiens, qui
» sont ici. Cela a paru le flatter, & il leur a
» donné ordre de jouer ce soir. Il a même
» chargé Polonius d'inviter votre Majesté,
» ainsi que la Reine à les entendre.

Le Roi y consent ; & il les exhorte à profiter de cette circonstance , pour sonder l'esprit d'Hamlet.

Guindenstern , & Rosencrantz sortent. Le Roi prie la Reine de sortir aussi , attendu qu'on a fait avertir Hamlet de se trouver dans cet appartement , où il doit rencontrer Ophelia , comme par hasard. » Nous nous cacherons , » dit-il , Polonius & moi , pour juger , par » leur entretien , si c'est véritablement l' » amour qui trouble la raison du Prince.

La Reine sort , en souhaitant que cela soit vrai.

Polonius ordonne à Ophelia de se promener seule , tandis qu'il va se cacher avec le Roi. Il donne un livre de prieres à lire à sa fille , pour rendre la solitude plus vraisemblable.

Polonius & le Roi se retirent , en voyant arriver Hamlet.



SCENE IV.

LE ROI, & POLONIUS, *cachés.* OPHELIA *se promene en lisant dans le fond du Théâtre.*

H A M L E T.

ETre, ou n'être plus? Arrête, il faut choisir! ... Est-il plus digne d'une grande ame, de supporter l'inconstance & les outrages de la fortune, que de se révolter contre ses coups? Mourir Dormir Voilà tout. Et si ce sommeil met fin aux misères de l'humanité, ne peut-on pas du moins le désirer sans crime? .. Mourir ... Dormir ... Rêver peut-être! ... Fatale incertitude! Qu'espere-t'on gagner, en se délivrant des maux de ce monde, si l'on ignore quel sera son sort dans l'autre? Cette réflexion seule ne mérite-t-elle pas toute notre attention? ... Oui, sans doute, puisque c'est elle qui soumet l'ame la plus altière aux longues calamités de la vie ... Eh, qui pourroit souffrir la perversité du siècle, l'injustice des hommes, l'arrogance des am-

bitieux, les tourmens de l'amour dédaigné, les lenteurs de la Justice, l'insolence des Grands, & les indignes préférences que la faveur obtient sur le mérite? Ne seroit-il pas plus court de se procurer tout d'un coup le repos? Ne vaudroit-il pas mieux s'affranchir d'un fardeau dont le poids nous accable? ... Mais la terreur qu'inspire l'idée d'un autre monde, d'un monde inconnu, dont nul mortel n'est jamais retourné, ralentit ce désir, & glace nos pensées. Nous connoissons nos maux, & nous les supportons, dans la crainte d'en affronter d'autres que nous ne connoissons pas. La conscience nous parle, nous l'écoutons, elle nous arrête; elle calme l'impétuosité de nos transports, & la réflexion détruit par degrés les projets enfantés par le désespoir... Mais j'apperçois Ophelia....

S C E N E V.

OPHELIA, *seule*. LE ROI, & POLONIUS, *toujours cachés*.

Elle déplore l'état du Prince, & son malheur à elle-même. Elle voudroit ne l'avoir jamais connu.

SCENE VI.

LE ROI, POLONIUS, OPHELIA.

LE Roi ne croit plus que l'amour soit la cause de la maladie d'Hamlet : ce qu'il vient d'entendre lui fait croire que ce Prince nourrit dans le fond de son ame , quelque autre chagrin secret , dont les suites peuvent devenir dangereuses. Il se détermine à l'éloigner du Danemarck , sous le spécieux prétexte , d'aller en Angleterre , demander un tribut négligé depuis longtems. Il se flatte , que les dissipations du voyage , pourront distraire Hamlet de sa mélancolie , & le remettre dans son premier état. Polonius , est du sentiment du Roi. Il dit à Ophelia qu'il est inutile qu'elle rende compte de son entretien avec le Prince , parce qu'il a été entendu. Elle sort ... Polonius , conseille au Roi de ménager un entretien secret , entre la Reine , & Hamlet , après la Comédie. » Une mere , » (dit-il) a plus de pouvoir qu'aucun autre , » sur l'esprit d'un fils : il faut qu'elle tâche de » lui tirer son secret. Si elle n'y parvient pas , » il n'y a point à délibérer ; il faut l'envoyer » en Angleterre , ou le confiner dans quelque » lieu de sûreté.

Polonius ajoute , qu'il se cachera de manière (dans le cabinet de la Reine) qu'il pourra entendre toute la conversation qu'elle aura avec son fils. Il promet d'en rendre compte au Roi Ils sortent.

SCENE VII.

HAMLET, DEUX ou TROIS
COMEDIENS.

HAMLET.

Songez à rendre mes vers dans le même goût, que je viens de vous les déclamer. Que votre ton soit simple & naturel. J'aimerois mieux les voir dans la bouche d'un Crieur public, que dans celle d'un Comédien empoulé. Gardez-vous aussi de battre l'air avec vos bras : les gestes sont nécessaires, mais ils doivent être compassés, même dans les passions les plus violentes : les mouvemens forcés s'écartent toujours du vrai, & blessent les yeux des connoisseurs. Mon ame souffre, quand je vois sortir d'une tête ensevelie dans un grosse perruque des sons poussés avec force, mais discordans avec la passion que le Comédien veut exprimer. Un tel Acteur peut plaire quelquefois à un
Parterre

par terre mal composé, que le grand bruit étonne & subjugué; mais il déchire impitoyablement les oreilles délicates. Je voudrois voir ce boursoufflé Matamore fessé aux quatre coins du Théâtre. C'est Hérode qu'il joue dans tous ses Rôles, & cet Hérode est toujours outré! . . . Songez-y bien, l'ami.

LE COMEDIEN.

Seigneur, j'y prendrai garde.

HAMLET.

Ne foyez pourtant pas trop froids. Si vous êtes sûr de votre goût, livrez-vous à votre jeu: il sera toujours bon. Que les mots soient toujours assortis à l'action, & l'action aux mots, en observant sur-tout de ne pas trop exagérer le naturel. Tout ce qui s'en écarte, refroidit, & indispose le spectateur intelligent: c'est mettre des défauts dans un bon Poëme, & c'est en ajouter à un mauvais. Le but du Poëte, est d'offrir à nos yeux le miroir de la vérité: ne grossissons donc pas trop ses traits, de peur de la rendre méconnoissable. L'Acteur qui cherche à

faire rire les fots, fait souvent pitié aux sages. J'en ai connu plusieurs de cette espece : idoles de l'aveugle multitude, je les ai vû applaudir avec une espece de fureur. Mais ils n'ont eu qu'un tems : toujours semblables aux mauvais originaux qu'ils copioient, ils ont bientôt fatigué le public, qui en a senti la bassesse. Pour plaire, en imitant l'humanité, il ne faut pas trop s'appesantir sur ses défauts.

LE COMEDIEN.

Je compte que tous ceux qui composent la Troupe, sentent chacun en particulier le ridicule des défauts dont vous daignez nous avertir, Seigneur.

HAMLET

Il faut faire plus : il faut s'en corriger, & en faire un article précis de vos statuts. Songez encor à ne jamais faire trop parler vos Acteurs subalternes dans une pièce sérieuse. Il ne faut souvent qu'une figure rustique, ou ridicule, pour faire éclater le Parterre dans la situation la plus touchante d'une Tragédie, & pour occasionner sa chute

Mais en voilà assez. Allez vous habiller

SCENE VIII.

HAMLET, POLONIUS, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

Ils viennent avertir , que le Roi & la Reine veulent bien être spectateurs de la Pièce. Hamlet les congédie , en les priant d'aller presser les Comédiens.

SCENE IX.

HAMLET, HORATIO.

J'Ai à te parler, mon cher Horatio. Je t'estime, je t'aime depuis longtemps, parce que je te connois plein de probité. Tu dois me croire, je ne suis point adulateur. Eh, quel seroit mon but ? Tu ne possedes rien, que ta vertu : flatta-t-on jamais l'indigence ? Laissons la basse flatterie ramper, en baissant les pas de la fortune ; adorer ses erreurs ; & lui montrer toujours un vi-

sage masqué Le mien a toujours été sans fard pour toi, mon cher Horatio; & depuis que mon ame a sçu distinguer les hommes, l'éclat de tes vertus a sçu fixer son choix en ta faveur. Je t'ai vû, tour à tour comblé de biens & accablé de maux, sans être plus enorgueilli par les uns qu'humilié par les autres. Heureux l'homme qui reçoit du même œil, & les faveurs qu'il mérite, & les disgrâces qu'il ne méritoit pas! Mais où se trouve-t-il? qu'il paroisse: c'est dans mon cœur que je le loge. Oui dans mon cœur, ainsi que toi, mon cher Horatio! Mais parlons d'autre chose. Tu sçais ce que je t'ai confié, concernant la mort tragique du Roi mon pere? j'ai trouvé un moyen pour interroger la conscience du Roi mon oncle. C'est de faire jouer tantôt devant lui une Tragédie, dans laquelle j'ai ajouté une scene où toutes les circonstances de son crime seront représentées. Je te prie de m'aider à observer son visage, & à étudier tous ses mouvemens pendant l'action. S'il ne paroît point émû à la vûe de cette peinture,

je n'ajoute plus de foi au Spectre : c'est une illusion infernale. Si au contraire l'embarras du Roi se trouve marqué jusqu'à un certain point , nous verrons le parti qu'il me reste à prendre.

Horatio promet au Prince toute l'attention ; & tout le zèle dont il peut être capable.

SCENE X.

LE ROI ; LA REINE , HAMLET ,
POLONIUS , OPHELIA , ROSEN-
CRANTZ , GUILDENSTERN ,
HORATIO , & autres Courtisans.

*Ils arrivent aux flambeaux , au bruit
d'une marche Danoise.*

HAmlet , dit à part , à Horatio : » je
» vais recommencer mes impertinences.
» Cherchez à vous bien placer.

Le Roi , & la Reine se placent. Hamlet dit quelques extravagances au Roi. La Reine veut que son fils se mette auprès d'elle. Il va se placer aux pieds d'Ophelia , & il appuie sa tête sur les genoux de cette Princesse : ce que Polonius fait remarquer au Roi , & à la Reine. Ophelia fait compliment à Hamlet , sur sa bonne humeur. Il y répond ironiquement ,

en lâchant quelques brocards piquans contre la Reine sa mere

On voit entrer un Duc , & une Duchesse , en habits de cérémonie , la couronne en tête. Ils se font beaucoup de caresses. La Duchesse embrasse les genoux de son mari. Il la relève en laissant tomber tendrement sa tête sur les épaules de sa femme. Le Duc se couche sur un lit de fleurs , où il ne tarde pas à s'endormir. La Duchesse le quitte dès qu'elle le voit bien endormi. Un autre Acteur arrive. Il s'approche doucement du Duc ; il lui ôte sa couronne ; il la baise ; il fait couler une drogue dans l'oreille du Duc ; & il s'enfuit. La Duchesse revient ; elle trouve le Duc mort ; elle fait éclater son désespoir. L'empoisonneur , & quelques courtisans viennent à ses cris , & mêlent leurs lamentations à celles de la Duchesse. On emporte le corps du Duc. L'empoisonneur exprime sa tendresse à la Duchesse ; il lui fait des présens. Elle résiste un peu d'abord : mais bien-tôt elle cède , & lui donne la main.

Ophelia demande à Hamlet , ce que signifie cette Pantomime ?... Il répond , obscurément , qu'elle ne signifie rien de bon. » Mais vous le » sçavez bien tôt (dit-il) voici l'Acteur du » Prologue. D'ailleurs les Comédiens , comme vous sçavez , n'ont jamais rien de secret.

L'ACTEUR DU PROLOGUE.

Pour ce tragique passe-tems ,
 Nous implorons votre indulgence !
 Ecoutez-le avec patience ;
 Peut-être en serez-vous contents.

Ophelia, dit à Hamlet, que le Prologue n'est pas long... » il ressemble (dit-il) à l'a-
» mour d'une femme . . .

Les Comédiens jouent la Piece, conformément à l'Argument qu'on en a vû.

A l'endroit, où la Duchesse fait mille protestations d'amour à son mari, & autant de sermens de ne jamais se remarier s'il venoit à mourir, Hamlet demande à la Reine sa mere ce qu'elle pense de cette femme ? » Je crois,
» qu'elle promet trop, répond la Reine.

Le Roi demande à Hamlet, quel est le titre de la Piece ? Le Prince, en affectant ses égaremens ordinaires, dit qu'on l'appelle la *Souriciere*.... » Elle représente, ajoute-t-il,
» la maniere dont Gonzago, Duc de Vienne,
» a été tué. Le nom de sa femme, est *Baptista*.
» L'ouvrage est intéressant, Seigneur, & l'in-
» trigue en est diabolique : vous verrez tout à
» l'heure . . . mais cela ne doit émouvoir, ni
» votre Majesté, ni aucuns de nous, qui avons
» la conscience nette.

On continue la Piece. Mais dès que le Roi voit l'Acteur mettre le poison dans l'oreille du Duc endormi, il se trouble, il se leve, & s'en va Tout le monde le suit ; & Polonius renvoye les Comédiens.



SCENE XI.

HAMLET, HORATIO.

H Amlet & Horatio sont convaincus de la perfidie du Roi. Ils sont interrompus par Rosencrantz & Guildenstern.

SCENE XII.

HAMLET, HORATIO, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

H Amlet affecte de nouveaux transports.... Il veut qu'on appelle des Musiciens, puisque le Roi n'aime pas la Comédie..... Guildenstern lui dit, que le Roi s'est retiré fort en colere, sans en dire la cause; & que la Reine qui est fort affligée, prie le Prince de passer dans son appartement. Guildenstern fait son possible pour pénétrer les sentimens d'Hamlet, & la cause de ses chagrins.... Il arrive un joueur de flutte. Hamlet prie Guildenstern de lui en jouer un air. Celui-ci s'en défend, en assurant le Prince, qu'il ne sçait point la Musique.

„ Cependant (dit le Prince) vous voulez
 „ me faire parler; vous cherchez à sonder les

ACTE III. 345

» secrets de mon cœur ; vous voulez en con-
» noître tous les replis. Vous flatez-vous, mon
» ami , que cette entreprise soit plus aisée ,
» que celle de faire parler cet instrument ?
» Consultez mieux vos forces. Adieu.

SCENE XIII.

POlonius vient presser Hamlet de passer chez la Reine. Hamlet lui dit quelques absurdités ; puis-il le congédie , ainsi que les autres , en leur disant qu'il part dans le moment pour aller voir ce que lui veut sa mère.

SCENE XIV.

HAMLET, seul.

ENfin la nuit couvre la terre ! aux crimes des mortels , elle prête son ombre. L'enfer n'a pas de tems plus propice pour répandre son poison sur la surface de l'univers . . . Ah , verrai-je bien-tôt la soif de ma vengeance appaisée par le sang tout fumant des boureaux de mon Pere ! Ne verrai-je

346 H A M L E T,
jamais reculer le Soleil levant , à l'af-
pect de mes forfaits nocturnes ? ...
Mais contiens-toi , malheureux ! songe
que ta fureur doit respecter ta mere ...
Garde-toi d'imiter Neron ! ... Qu'elle
tremble , qu'elle frémissé , à l'aspect de
ma vengeance : mais , qu'elle en soit
exceptée ! ...

SCENE XV.

LE ROI , ROSENCRANTZ ,
GUILDENSTERN.

LE Roi accablé d'inquiétudes , & déchiré
par ses remords , veut faire partir au plu-
tôt Hamlet pour l'Angleterre. Il veut que
Rosencrantz & Guildenstern y accompagnent
le Prince. Il leur ordonne d'aller tout prépa-
rer pour ce voyage.

SCENE XVI.

LE ROI , POLONIUS.

POlonius annonce au Roi , qu'Hamlet est
enfin allé chez sa mere. » Je vais (dit-il)
» me cacher derrière la tapisserie , d'où j'en-

J'aurai cette conversation, dont j'espère
 beaucoup ; & j'en rendrai compte à Votre
 Majesté avant qu'elle se soit mise au lit.

SCENE XVII.

LE ROI CLAUDIUS, *seul.*

O Nuit ! que ton retour augmente mes
 allarmes !

Un cœur coupable, en vain sçait dévorer ses
 larmes ;

Dans le sein des plaisirs il fuit en vain l'ennui ;
 Son impunité même est un enfer pour lui !

Le premier, qui du Ciel alluma la colere,
 Ainsi que moi, Caïn avoit tué son frere

Je veux prier en vain, mes yeux, comme mon
 cœur,

N'osent envisager le Ciel, qu'avec horreur.

Ainsi qu'un Matelot effrayé par l'orage,

Je péris, par ma faute, à l'aspect du rivage !

Mais si le sang d'un frere a souillé cette main,

Aux cris du repentir, le Ciel est-il d'airain ?

Ses salutaires eaux sont-elles impuissantes,

Pour effacer enfin ces souillures sanglantes ?

Et, s'il n'est point de borne à nos iniquités,

Le Dieu qui nous forma, borne-t-il ses bontés ?

Non ; non , le repentir & les pleurs du coupable ,

Ne trouverent jamais le Ciel inexorable.

Prions donc , espérons , ma grace en est le fruit.

'Arrête , malheureux , quel espoir te séduit ?

Que vas-tu demander à ton Juge ? à ton Pere ?

Quoi ? ... De te pardonner le meurtre de ton frere ?

Jamais le repentir peut-il être parfait ,

Quand le pécheur jouit du prix de son forfait ?

Quitte donc ton orgueil , ta couronne , & ta femme ?

Appaise-t-on le Ciel , ainsi qu'un Juge infâme

Que l'intérêt engage à violer les loix ? ...

Cruelle alternative ! & trop funeste choix !

Que faire donc ? Tenter ce sacrifice austere ?

Il peut tout , s'il est vrai ; mais rien s'il n'est sincere. ...

Lâche ! tu crains le Ciel , & n'oses le fléchir !

Tu te souilles encore en voulant te blanchir ...

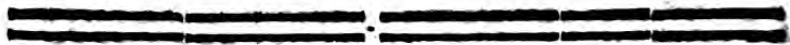
Anges divins , venez , soutenez ma foiblesse !

Nourrissez , augmentez la douleur qui me presse.

Tombe à genoux , perfide , offre au Ciel tes transports ;

Et que ton cœur se fende aux cris de tes remords! *

* Il se met en prieres.



SCENE XVIII.

HAMLET, *apperçoit le Roi de loin.*

Que vois-je ? il prie ! Le frapperai-je en cet état ? Non : ce seroit peut-être l'envoyer au Ciel. En ce cas, serois-je vengé ? quoi, ce barbare a tué mon pere, & je pourrois le rendre heureux ? ce seroit un salaire, & non une vengeance. Attendons plutôt... Et qu'il meure, comme mon pere est mort ! ...

Hamlet s'arrête encor quelque tems sur cette pensée. Puis il se souvient que sa mere l'attend. Il sort pour aller chez elle...

Le Roi se leve, en disant,

Que sert-il de prier de la bouche & des yeux,

Quand le cœur est ailleurs, c'est irriter les Cieux !

SCENE XIX.

Le Théâtre représente l'Appartement de la Reine.

**LA REINE, POLONIUS,
HAMLET.**

POlonius dit à la Reine qu'Hamlet va venir. Il lui recommande de bien user de sa puissance maternelle, pour ramener son fils à la raison, ou pour lire dans son ame. ... Il l'entend venir. Il se cache derrière la tapisserie.

HAMLET.

Eh bien, ma mere, que voulez-vous de moi ?

LA REINE.

Hamlet, vous avez offensé votre pere.

HAMLET.

Madame, vous avez offensé mon pere.

LA REINE.

Votre réponse est insolente.

HAMLET.

Votre reproche est criminel.

ACTE III.

351

LA REINE.

Hamlet !...

HAMLET.

Quoi donc ?

LA REINE.

Oubliez-vous, que vous parlez à moi ?

HAMLET.

Non, Madame. Je parle à la Reine, à la femme du frere de mon pere ... Mais indépendamment de ces titres, n'êtes-vous pas ma mere ?

LA REINE.

Vous m'insultez, Hamlet ? mais je vous mettrai quelqu'un en tête qui sçaura vous parler...

HAMLET.

Non, Madame : asseiez-vous, & ne comptez pas bouger d'ici. Vous n'en sortirez pas, sans vous être reconnue dans le miroir fidèle que j'ai à vous présenter ?

LA REINE.

Quoi, tu m'oses faire violence ? ...
Voudrois-tu donc attenter à ma vie ? ...
Au secours ! holà, quelqu'un ? ...

352 H A M L E T,
P O L O N I U S, *à part, derriere la
tapisserie.*

Au secours? Ciel!...

H A M L E T.

Qu'entens-je remuer? c'est un rat,
sans doute... Je le tue... *

P O L O N I U S.

Ah, je suis mort!...

L A R E I N E, *à Hamlet.*

Ah cruel, qu'as-tu fait?

H A M L E T.

Je n'en sçais rien... Est-ce le Roi,
Madame?

L A R E I N E.

Quelle vivacité barbare! quel san-
glant spectacle!

H A M L E T.

Cela approche-t-il de la mort de
mon pere, Madame? est-ce un Roi qui
est massacré? est-ce mon frere, enfin,
que je viens de tuer?

L A R E I N E.

Un Roi massacré, dis-tu?...

H A M L E T.

Oui, je l'ai dit, Madame... Et toi, **

* Il perce Polonius.

** Il leve la tapisserie, & reconnoit Polo-
nius.

ACTE III. 353

imprudent , & téméraire mortel ! tu as reçu le prix de ton zèle indiscret. Sers d'exemple aux flatteurs , trop prompts à se mêler des affaires d'autrui . . . Et vous , Madame , cessez de vous tordre les bras . . . Asséiez-vous : c'est votre cœur qu'il s'agit maintenant de tordre ; & j'y parviendrai , pour peu que l'étoffe en soit encor liante !

LA REINE.

Hélas , qu'ai-je donc fait , pour oser me parler sur un ton si funeste ?

HAMLET.

Ce que vous avez fait ? Une action lâche , infâme , dont la vertu rougit , dont la nature est révoltée , dont l'amour innocent gémit , dont la terre , & le Ciel respirent la vengeance !

LA REINE.

Dieux !... Quel est donc ce forfait , qui cause tant d'horreur ?

HAMLET.

Levez les yeux sur ces portraits , Madame... * voilà les deux freres !... Regardez les graces , la majesté , l'air martial de celui-ci : il étoit votre

* Les portraits du Roi défunt , & du Roi régnant , sont dans l'appartement de la Reine.

époux !... Voyez maintenant la difformité, la bassesse, l'air ignoble de celui-là : c'est votre époux !... Avez-vous des yeux ? si vous vîtes autrefois l'un, si vous l'aimâtes, voyez-vous aujourd'hui l'autre, & pouvez-vous l'aimer ? ... Que dis-je, l'aimer ! l'amour est-il encor fait pour vous ! seriez-vous la seule, dont l'âge n'eût pu calmer les ardeurs ?... S'il en étoit ainsi, votre premier époux auroit encor tout votre amour. Quel Démon a donc fasciné vos yeux ? quel charme a pu avilir à vos regards tout le mérite du premier, pour rehausser, ou plutôt pour diminuer les mauvaises qualitez du second ?... O honte ! ô confusion ! qu'est devenue votre rougeur ?

L A R E I N E.

O Hamlet ! ô mon fils, épargnez-moi !... Vous me dévoilez trop mon ame. J'y vois des taches, & des souillures, dont la noiceur me fait frémir !

H A M L E T.

En désirez-vous moins de les augmenter encore ? en respirez-vous moins l'adultere & l'inceste ?...

ACTE III. 355
LA REINE.

Arrête, épargne-moi, te dis je ? chaque mot est un poignard qui me perce le cœur !... Cesse, cesse, mon fils !...

HAMLET.

Un assassin ! un scélérat !... Un esclave, pour quiconque le compare à son frère ! l'opprobre de la Royauté, dont il a volé les ornemens !...

LA REINE

Arrête, encore un coup !... Je sens que je me meurs !...

L'Ombre du feu Roi paroît. HAMLET,
l'apercevant.

Esprit Divin, emporte - moi sur tes aîles !... Qu'exige-tu de moi ? parle ?...

LA REINE.

Hélas ! la raison l'abandonne... Et je quitte la vie !...

HAMLET à l'Ombre.

Viens-tu me reprocher ma lenteur ? me crois-tu indigne d'être appelé ton fils ?... Attens, j'obéis à tes ordres terribles. Ils seront tous exécutés.

L'OMBRE.

Songe à t'en souvenir ! c'est unique-

ment pour ranimer, pour réchauffer ton ame que je viens sur la terre...

Mais prens garde à ta mere ... la terreur l'a frappée. Réveille , prépare son foible corps à de plus grands travaux. Parle-lui.

H A M L E T.

Eh bien , Madame : comment vous trouvez-vous ?

L A R E I N E.

Hélas , c'est à toi-même que je dois le demander ! en quel état te vois-je, mon fils ? ... Que font tes yeux fixés dans le vague de l'air ? à qui tes mots entrecoupés s'adressent - ils ? Je vois ton ame dans tes regards ; ils sont étincellans, ils sont affreux ! tout ton corps gémit sous le poids des passions qui l'agitent : tes cheveux hérissés se dressent sur ta tête ! ... O mon fils ! ô cher Hamlet ! calme un instant l'ardeur de tes transports. Tourne les yeux sur moi ! ... Hélas , que regardes-tu ?

H A M L E T , *regardant le Spectre.*

C'est lui ! c'est lui-même... * pouvez-vous le méconnoître , à la pâle lueur

* A sa mere.

ACTE III. 357

qui sort de ses yeux ? le marbre, à cet aspect seroit-il insensible?... Détourne tes regards, chere ombre ! ou l'excès de ma douleur va me rendre incapable de te venger !... Que te sert-il de faire couler mes larmes, quand le sang doit couler pour venger ton trépas ?

LA REINE.

Eh, mon fils, à qui donc parles-tu ?

HAMLET, *montrant le Spectre.*
Ciel ! vous ne le voyez pas ?

LA REINE.

Je ne vois rien. . .

HAMLET.

Quoi, vous ne voyez-rien ?... Vous entendez du moins ?

LA REINE.

Je n'entens rien non plus.

HAMLET.

Approchez ; regardez ; c'est là : oui c'est mon pere !... mais il s'échape , il fuit , il n'est plus ! *

LA REINE.

Ah, prête moins de foi à ton imagination frappée ! C'est elle qui cause tes fureurs, & mes allarmes.

* L'Ombre disparoit,

H A M L E T,
H A M L E T.

N'attribuez rien à mon imagination blessée, Madame. Plût au Ciel, que cela fût, & pour vous, & pour moi ! mais malheureusement tout est ici réalité ! perdez, perdez cette fausse espérance : n'attribuez mes fureurs qu'à vos crimes. Je les connois ; je les vois ; je les venge ! . . . N'attendez rien de moi : adressez-vous au Ciel.

S'il daigne encore vous entendre ; implorez sa miséricorde pour le passé, & vivez mieux à l'avenir. Voilà le seul conseil que le vice puisse attendre de la vertu. Heureux ! heureux, Madame, si vous me le pardonnez !

L A R E I N E.

Ah, cher Hamlet ! tu m'as déchiré le cœur.

H A M L E T.

Tant mieux ! n'en conservez que la partie la plus saine : c'est le partage de la vertu. Ecoutez-en la voix ; détestez votre hymen ; fuyez surtout votre indigne époux ! . . . Adieu. Rendez-vous digne d'être encore ma mere, vous retrouverez un fils en moi . . . * Pour toi ;

* Il regarde le corps de Polonius.

ACTE III. 359

je suis fâché de t'avoir tué.. le Ciel a sans doute voulu que je fusse l'instrument de sa vengeance contre un ministre infidèle à son vrai maître.... Encore un coup, adieu, Madame. Je serois moins cruel, si j'avois moins d'humanité.

LA REINE.

Que vais-je devenir? ... Ah Dieu!

HAMLET.

Vous allez sans doute retrouver votre époux?... Pouvez-vous mieux lui prouver votre tendresse, qu'en lui sacrifiant votre fils?... Allez, Madame: racontez-lui tout ce qui s'est passé. Dites-lui que l'égarement de mon esprit, n'est qu'une feinte pour mieux le décevoir. Recommandez-lui de se tenir sur ses gardes; faites valoir vos allarmes; & peignez-moi comme son plus implacable ennemi.

LA REINE.

Non, Hamlet: non, mon fils; ne me crois point capable de te trahir.

HAMLET.

On m'envoie en Angleterre; vous le sçavez?

HAMLET,
LA REINE.

Hélas, je l'avois oublié!...

HAMLET.

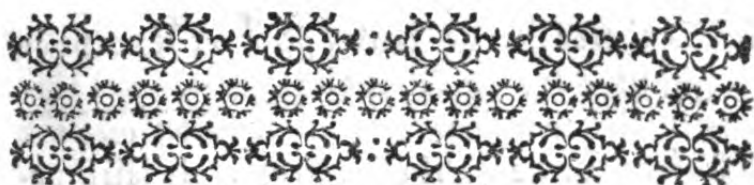
Vous sçavez de quels ordres sont chargés ceux qu'on a choisis pour m'accompagner dans le voyage? Ils passent cependant pour être mes amis : mais je les connois, & nous verrons ce qui en arrivera... Le plus habile Ingénieur faute quelquefois avec la mine qu'il avoit préparée contre l'ennemi... Bonsoir, Madame. . . Ce Ministre * n'eut jamais l'air si grave, & si prudent pendant sa vie !... Allons, tu ne dois pas rester ici... ** Adieu ma mere.

* Regardant Polonius.

** Il le tire dehors.

Fin du troisième Acte.

ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente le Palais du
Roi de Danemarck.*

LE ROI, LA REINE, ROSEN-
CRANTZ, GULDENSTERN.

LE Roi est allarmé des soupirs de la Reine.
Il la presse de lui en dire la cause ... Elle
ordonne à Rosencrantz & à Guildenstern de
s'éloigner un moment.

La Reine dit qu'Hamlet a eu un accès
terrible ; & que dans un de ses transports, il a
tué Polonius. Le Roi en est épouvanté ; il
craint qu'un pareil sort ne le menace. Il veut
faire partir Hamlet au plutôt. Il demande où
est ce Prince ? La Reine lui répond, qu'il est
occupé à traîner le corps de Polonius hors du
Château ; & qu'il gémit de l'avoir tué ... Le
Roi rappelle Rosencrantz, & Guildenstern. Il
leur ordonne d'aller trouver Hamlet ; de tâcher

Tome II.

Q

de le calmer ; & de faire apporter le corps de Polonius dans la Chapelle du Palais. Il invite la Reine à entrer dans la Conseil pour délibérer sur ce qu'il est à propos de faire actuellement.

SCENE II.

HAMLET, ROSENCRANTZ,
GUILDENSTERN.

Ils courent après Hamlet. Ils le prient, de la part du Roi, de dire ce qu'il a fait du corps de Polonius ? Ils n'en tirent rien de raisonnable. Il sort avec eux pour aller parler au Roi.

SCENE III.

LE ROI, *seul.*

Ses inquiétudes redoublent. Il voudroit se défaire d'Hamlet. Mais il craint le peuple, dont ce Prince est adoré . . . Il se détermine à l'éloigner du Danemarck.

SCENE IV.

LE ROI, ROSENCRANTZ;
GUILDENSTERN.

ON amene Hamlet. Le Roi lui demande ce qu'il a fait de Polonius ? Le Prince ne répond que par des extravagances dont le Roi affecte d'être touché. Le Roi lui dit, qu'il faut qu'il parte pour l'Angleterre. Hamlet feint d'y consentir. Rosencrantz, & Guildenstern, ont ordre de mettre à la voile dès la nuit même ; leurs ordres secrets, sont scellés.

SCENE V.

LE ROI, *seul.*

SErs-moi bien, nation Angloise, tu le dois si la mémoire de la valeur Danoise vit encore chez tes enfans. Tu dois te souvenir du sang que tes vainqueurs ont fait couler, & du tribut que tu nous payes encore pour jouir de la liberté que nous t'avions ôtée !... Ton intérêt concourt aujourd-

364 H A M L E T ,
d'hui avec le mien , pour me délivrer
d'Hamlet ; & si tu es sage , les ordres
que je t'envoie seront bien-tôt exécu-
tés . . . Hâte-toi , chere Angleterre !
rends-moi la tranquillité. Je ne vivrai
que du moment que tu m'auras servi !..

SCENE VI.

*Le Théâtre représente un Camp sur
les frontieres du Danemarck.*

FORTINBRAS , paroît à la tête
de son Armée.

IL ordonne à un de ses Officiers ' d'aller
complimenter, en son nom, le Roi de Da-
nemarck ; & de demander le passage qui a été
promis à l'armée Norvégienne , par le dernier
traité. L'Officier part. L'armée marche.



SCENE VII.

HAMLET , ROSENCRANTZ ;
GUILDENSTERN, L'OFFICIER
de l' Armée de FORTINBRAS.

H Amlet interroge l'Officier , qui lui apprend qu'il est de l'armée de Fortinbras. Le Prince demande où Fortinbras va porter ses armes. L'Officier lui dit , qu'il s'agit de conquérir un petit territoire dans la Pologne. Hamlet déplore l'aveuglement des hommes & l'ambition des Souverains , qui exposent leur vie , & leurs Etats , pour satisfaire à un point d'honneur souvent frivole . . . Rosencrantz demande , à Hamlet , s'il veut poursuivre sa route ? Le Prince lui dit , qu'il va les suivre.

SCENE VIII.

HAMLET, *seul.*

T Out, me condamne, & semble m'exciter à la vengeance !... Un jeune Prince quitte son pays , son repos , ses plaisirs. Pourquoi ? pour chercher

Q iij

366 H A M L E T ,
la gloire ; pour se faire un nom dans
l'univers !... Et moi , qui ai un pere à
venger ; moi qui aurois donné ma vie
pour pouvoir ravir celle de mon enne-
mi ; moi , qui en ai trouvé mille fois
l'occasion : je demeure immobile , &
insensible à la voix des devoirs les plus
sacrés !... Eh , quoi ! n'ai-je reçu du
Ciel que la faculté de résoudre ? Celle
d'exécuter m'est-elle donc interdite ?
Une armée entiere passe sous mes yeux ;
elle vole au combat , & à la mort , sans
s'informer de la justice des prétentions
de son Souverain ? Et moi je dors , tan-
dis que le bourreau de mon pere jouit
de sa couronne , & de sa veuve !.. Rou-
gis malheureux ! rougis ; lâche ! péris ,
ou vange-toi ! . . .



SCENE IX.

*Le Théâtre représente le Palais du
Roi de Danemarck.*

LA REINE , HORATIO , UN
OFFICIER.

L'Officier avertit la Reine qu'Ophelia a perdu la raison , & quelle demande , avec instance , à lui parler. La Reine étonnée de cet accident , s'informe de ce qui l'a pû causer. On l'attribue au chagrin qu'Ophelia a conçu de la mort de son pere ...

SCENE X.

Les mêmes Acteurs OPHELIA , LE
ROI , &c.

Ophelia entre en chantant. La Reine essaye en vain de la calmer... Le Roi en fait de même : mais il n'en peut rien tirer que des chansons assez gaillardes. On apperçoit pourtant , à travers tout le fatras qu'Ophelia chante , & débite , qu'il entre autant d'amour dans la cause de sa folie , què de douleur de la mort de son pere ... Elle sort comme elle est

Q iiij

368 H A M L E T ,
entrée ; le Roi ordonne à Horatio de la suivre
& de la faire garder à vûe.

S C E N E X I .

L E R O I , & L A R E I N E .

L E R O I .

JE plains amèrement le sort d'Ophe-
lia ! Elle a perdu son pere ; elle a
perdu son amant : on succombe aisé-
ment sous de si rudes coups . . . O Ger-
trude ! Gertrude ! puissions-nous n'a-
voir pas aussi bien tôt des larmes à ré-
pandre. Le peuple est attristé : il mur-
mure tout bas de la mort de Polonius.
L'accident qui arrive à sa fille , acheve
d'exciter la pitié ; & pour comble de
malheur , Laërtes est secrètement arri-
vé de France. Je sçais qu'il se cache ,
que plusieurs mécontents l'obsèdent , &
l'irritent contre nous O ma chere
Gertrude ! tout ceci m'inspire d'affreux
pressentimens ! . . .

L A R E I N E .

Ah , Seigneur ! . . . Mais quel bruit se
fait entendre !

SCENE XII.**LE ROI, LA REINE, UN
OFFICIER.****LE ROI.**

OU sont mes Suisses ? Pourquoi ne gardent-ils pas la porte ?... Ami de quoi s'agit-il ?...

L'OFFICIER.

Ah Seigneur , sauvez-vous ! l'Océan en fureur n'est pas plus terrible , que le jeune Laërtes. Il est à la tête de la populace , il renverse tout ; vos gardes sont en fuite ; les Chefs de la Ville le regardent déjà comme leur Maître ; & le Ciel retentit des applaudissemens du peuple mutiné.

LA REINE.

Infidèles Danois ! légère nation , peut-on compter sur toi ?...



SCENE XIII.

LE ROI, LA REINE, LAERTES, *l'épée à la main, suivi d'une Troupe de séditieux.*

LE ROI.

Ciel, on brise les portes! ..

LAERTES.

Où est le Roi?... demeurez, n'entrez point *

LES REBELLES.

Non, nous voulons entrer...

LAERTES.

De grace, mes amis, daignez vous contenir!

LES REBELLES.

Eh bien, nous t'obéissons.

LAERTES.

Je vous en remercie... gardez bien cette porte... Je te vois donc enfin, indigne Roi! qu'as-tu fait de Polonius?

* Aux Rebelles.

ACTE IV. 37^E
LA REINE.

O mon cher Laërtes, calmez votre colere !... *

LAERTES, *en repoussant la Reine.*

Les égards sont-ils faits pour qui vange son pere ? Serois-je crû son fils, en respectant ton Roi ?

LE ROI.

Que veux-tu, Laërtes ?... Le voilà ce Roi que tu méprises : il veut bien te répondre ... Laissez-le libre, Madame ; ne le retenez plus, & n'en redoutez rien ... C'est au Ciel à défendre les Rois. La rébellion peut les menacer de loin ; mais sa fureur se calme à leur aspect ... Parle, Laërtes, que veux-tu ?

LAERTES.

Où est mon pere ?

LE ROI.

Il est mort.

LA REINE, *à Laërtes.*

Mais ce n'est pas le Roi, qu'il en faut accuser ...

LE ROI.

Eh, Madame, laissez-le parler.

* Elle se jette entre Laërtes, & le Roi.

Q vj.

HAMLET,
LAERTES.

Il est mort ! par quel ordre ? ne m'en impose point. Il faut que je périsse , ou que la vérité paroisse , dussai-je la chercher jusques dans le cœur sanglant de ses bourreaux!...

LE ROI.

Si ta fureur te permettoit de distinguer tes amis , d'avec tes ennemis , on pourroit te montrer l'objet de ta vengeance.

LAERTES.

Parle : nomme-moi l'ennemi que je dois immoler ? c'est lui seul que je cherche. Montre-toi mon ami , tout mon sang est à toi.

LE ROI.

J'applaudis à ce transport , digne de ta naissance. Apprens donc , que bien loin d'être coupable de la mort de ton pere , ton Roi pleure son sort , & voudroit le vanger.... C'est une vérité que je ferai bien-tôt paroître à tes yeux aussi claire que le soleil Mais quel nouveau bruit ?...

SCENE XIV.

Les mêmes Acteurs OPHELIA ;
ridiculement habillée de paille & de fleurs.

L Aërtes gémit du triste état de sa sœur. Sa vûe irrite encore sa colere. Ophelia chante des morceaux de vieilles Chançons ridiculement lugubres. Elle tient quelques propos de même genre ; & elle s'en va.

Laërtes est au désespoir. Le Roi partage sa peine. Il lui dit d'assembler ses amis les plus prudens. » C'est devant eux (dit-il) que je » veux dévoiler le secret de la mort de ton » pere. Si tu me soupçonnes alors d'y avoir » contribué, je t'abandonne ma Couronne & » ma vie. Mais si j'en suis innocent, promets » du moins de reconnoître ta faute , & de te » reposer sur moi du soin de te vanger. Laërtes consent à tout. Ils sortent.

SCENE XV.

HORATIO, UN DOMESTIQUE ;
DEUX MATELOTS.

L E domestique dit à Horatio , qu'il vient d'arriver des matelots qui ont des

374 HAMLET,

lettres pour lui ... On les fait entrer ... L'un d'eux lui donne une lettre. Horatio lit.

Dès que tu auras lû ceci, mon cher Horatio, procure aux porteurs une audience du Roi. Ils ont une lettre à lui remettre de ma part. Il n'y avoit pas deux jours que nous étions en mer, lorsqu'un puissant Corsaire nous a donné la chasse. Comme il étoit meilleur voilier que nous, nous avons pris le parti de l'attendre à l'abordage. Mais dès que j'eus sauté dans leur Vaisseau, ils ont pris le large, & je suis demeuré seul prisonnier. Fais donc remettre ma lettre au Roi, & viens me trouver avec autant de diligence que si tu fuyois la mort. J'ai des secrets à t'apprendre, qui te rendront muet d'étonnement. Ils t'éclairciront sur bien des choses! ... Ces bonnes gens te guideront jusqu'à moi. Rosencrantz & Guildenstern poursuivent leur route pour l'Angleterre: tu ne les connois pas, comme je te les ferai connoître. Adieu,

*C'est de la part de celui
qui est tout à toi,*

HAMLET.

Horatio dit aux matelots de le suivre chez le Roi, & de se préparer à partir sur le champ avec lui, pour aller trouver Hamlet.



SCÈNE XVI.

LE ROI, LAERTES.

LE ROI.

Vous sçavez maintenant, Laërtes, qui vous devez aimer, qui vous devez haïr. Vous avez des preuves, que celui qui a tué votre pere a aussi attenté à ma vie.

LAERTES.

Tout semble m'en convaincre.... Mais ce qui me surprend, c'est votre silence, c'est votre inaction ! de pareils crimes doivent-ils rester impunis ?

LE ROI.

Deux raisons ont enchaîné mon repentiment. Elles paroîtront peut-être foibles à vos yeux, mais elles sont d'un grand poids aux miens... D'abord, ce n'est que par lui, & pour lui, que la Reine respire ; & quant à moi (j'ignore encore si c'est pour mon bonheur,) je ne vis que pour la Reine ! L'autre obstacle qui me retient, c'est l'attachement

376 H A M L E T ;
aveugle du peuple , pour ce Prince.
Ses défauts , ses crimes mêmes , trou-
vent grace dans l'esprit de la nation ,
& semblent ne lui rendre Hamlet , que
plus cher ! . . . Ces deux motifs ont sus-
pendu mes coups. Tout m'annonçoit
qu'ils seroient sûrement retombés sur
ma tête.

L A E R T E S .

Ainsi , c'est donc impunément que
j'aurai perdu mon pere ! c'est donc im-
punément que je perds une sœur , dont
les attrait & la vertu sont au-dessus de
mes expressions ! . . . Non , je les van-
gerai.

LE ROI .

Soyez tranquile , Laërtes. Je ne suis
pas moins sensible que vous : vous en
aurez bientôt des preuves. Songez
seulement combien j'aimois votre pere ;
& vous pressentirez . . . Mais , qui est là ?
que veut-on ?



SCENE XVII.

LE ROI, LAERTES, UN
OFFICIER.

ON apporte au Roi la lettre d'Hamlet. Il renvoie l'Officier... Il lit :

Apprenez , puissant Souverain , que j' ai été dépouillé & jetté tout nud dans votre Royaume. J' espere que vous me permettrez de vous voir demain , & de vous faire part des motifs de mon retour.

HAMLET.

Cette nouvelle étonne le Roi. Ce qui l'inquiete le plus , c'est qu'il trouve dans un *post-scriptum* de la lettre , que le Prince revient seul. Laertes est charmé du retour de son ennemi. Mais le Roi le prie de se contenir , & de n'agir que par ses conseils. Je viens (dit-il) d'imaginer un moyen de faire périr Hamlet , sans que sa mere même puisse soupçonner les auteurs de sa mort ... Il rappelle à Laertes combien le Prince est passionné pour les exercices du corps , surtout pour ceux qui ont quelque rapport au métier de la guerre ; & l'excès de sa jalousie contre ceux qui excellent dans ces mêmes talens. La réputation que Laertes s'est acquise dans ses voyages , sur son adresse à manier l'épée , ont excité

L'envie d'Hamlet, au point de n'aspirer qu'après son retour pour se mesurer avec lui. L'idée du Roi est de les faire jouter ensemble, & de proposer un prix pour le vainqueur. Le fleuret de Laërtes, sera préparé de manière que le Prince pourra en être blessé, sans que Laërtes puisse être soupçonné de supercherie.

Laërtes approuve l'expédient. Il veut même faire plus. Il a rapporté, de ses voyages, un poison si actif, & si dangereux, que pour peu qu'on soit blessé légèrement, par une épée qui en a été frotée, on peut compter sur une mort certaine. Il veut s'en servir en cette occasion. Le Roi en est charmé. Si Hamlet remporte la victoire sur Laërtes, on lui mettra en tête un second adversaire, qui sera peut-être plus heureux. D'ailleurs, étant échauffé par le combat, il demandera sans doute à boire. On lui donnera d'un vin, dont l'effet ne tardera pas à se faire sentir. Ainsi, s'il échappe à l'épée, il n'échappera pas au poison.

SCENE XVIII.

Les mêmes Acteurs, LA REINE.

LA Reine vient annoncer, en pleurant, qu'Ophelia s'est noyée, dans un accès de folie. Laërtes sort furieux. Le Roi prie la Reine de le suivre, & de tâcher de le calmer.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Eglise.

DEUX FOSSOYEURS, * avec
des boyaux , & des bêches.

I. FOSSOYEUR.

DOit-elle être enterrée en terre
sainte , puisqu'elle s'est dé faite
elle-même ?

II. FOSSOYEUR.

Je te dis qu'oui ; fais donc sa fosse
bien vite. Le *Coroner* ** l'a ainsi jugé.

* Je n'ai tenté de traduire cette Scene , que
parce qu'elle est fameuse en Angleterre ; & à
cause de sa rare singularité.

** *Coroner* est un Officier , dont la fonction
est (en Angleterre) d'examiner , avec douze
assistans , de la part de la Couronne , si un
corps qu'on a trouvé mort , a été tué , & assas-
siné , ou s'il est mort de sa mort naturelle.

I. FOSSOYEUR.

Cela ne se peut, à moins qu'elle ne se soit noyée par accident.

II. FOSSOYEUR.

C'est aussi ce qu'on prétend.

I. FOSSOYEUR.

Mauvaise décision. Elle s'est noyée elle-même : voilà le point. Or, si je me noye volontairement, je me rends coupable du fait. Un fait a trois branches, agir, faire, accomplir. *Ergò*, elle s'est noyée volontairement.

II. FOSSOYEUR.

Eh non ; écoute un mot, mon pauvre Delver.

I. FOSSOYEUR.

Laisse-moi dire, je t'en prie ... Voilà l'eau, n'est il pas vrai ; & voilà l'homme ? Si l'homme va trouver l'eau, & se jette dedans, c'est bien son fait, n'est-il pas vrai ? Mais si c'est l'eau qui vient à lui & le noye, ce n'est plus lui qui s'est noyé. *Ergò*, celui qui n'est pas coupable de sa mort, n'a pas abrégé sa vie.

II. FOSSOYEUR.

Fort bien. Mais est-ce la Loi ?

I. FOSSOYEUR.

Oui vraiment. C'est là dessus que le *Coroner* prononce.

II. FOSSOYEUR.

Veux-tu en sçavoir le vrai? Si la défunte n'étoit pas femme de condition, on ne l'enterreroit pas en terre sainte.

I. FOSSOYEUR.

Je crois, ma foi, que tu l'as dit!... N'est-il pas affreux qu'il soit plutôt permis aux Grands de se noyer, & de se pendre, qu'au reste de Chrétiens?... Allons, donne-moi ma bêche... Va, les plus grandes maisons descendent toutes de Jardiniers, de Laboureurs, & de Fossoyeurs : c'étoit la profession d'Adam.

II. FOSSOYEUR.

Etoit-il Gentilhomme?

I. FOSSOYEUR.

C'est le premier qui ait porté des armes.

II. FOSSOYEUR.

Que veux-tu dire? Il n'en avoit pas.

I. FOSSOYEUR.

Es-tu payen? Ne crois tu pas l'Écriture, qui dit qu'Adam bêcha? Pouvoit-il bêcher sans bêche? voilà ses

armes ...* Mais j'ai une autre question à te proposer; avoue ta défaite si tu n'y réponds pas...

I I. F O S S O Y E U R .

Voyons vite.

I. F O S S O Y E U R .

Que est celui qui bâtit le plus solidement, du Maçon, du Charpentier de navire, ou du Charpentier ordinaire?

I I. F O S S O Y E U R .

Je crois, que c'est le dernier. Rien, par exemple, n'est plus solide qu'une potence. Mille Tenanciers n'en voient pas la fin!

I. F O S S O Y E U R .

Je suis content de toi : tu ne manques pas d'esprit. Il est vrai que cet ouvrage est bon, & que le faiseur de potences travaille solidement. Mais, pour qui travaille-t-il? pour ceux qui font du mal. Or, tu fais mal, toi, en préférant la solidité d'une potence, à celle d'une Eglise. Ergo, ce n'est que pour toi que le faiseur de potences travaille solidement... Allons, devine encore

* Il y a ici un jeu de mot, sur le mot Anglois arm, qui signifie également arme, & Bras.

A C T E V. 383

II. FOSSOYEUR.

Quel est celui, dis-tu, qui bâtit le plus solidement, ou du Maçon, ou du Charpentier ordinaire?

I. FOSSOYEUR.

Oui. Il faut le dire, ou faire le plongeon !

II. FOSSOYEUR.

En vérité... je n'en sçai rien.

I. FOSSOYEUR.

Allons, courage ? ...

II. FOSSOYEUR.

Parbleu, je n'en sçai rien.

SCENE II.

HAMLET & HORATIO,
paroissent à quelques pas de là.

I. FOSSOYEUR.

NE te casse pas la tête plus longtemps : un mauvais âne n'en va pas plus vite, pour être battu. Quand on te fera cette question : réponds, que c'est celui qui fait des fosses pour

384 H A M L E T ,
les morts. Son ouvrage dure jusqu'à la
fin du monde ... Allons , va-t-en chez
Youghan , & apporte- moi un verre
d'eau de-vie.

Il bêche , & chante.

Dans ma jeunesse , *
Tout , pour Maîtresse ,
Me paroïssoit bon.
Pour Mariage ,
Quel qu'en fût l'avantage ,
Je disois non.

H A M L E T .

Ce coquin chante , en faisant une
fosse !... Sçait-il ce qu'il fait ?

H O R A T I O .

L'habitude nous familiarise avec
tout.

H A M L E T .

En ce cas , la main qui travaille le
moins , doit avoir l'attouchement plus
délicat qu'une autre...

* Cette Chançon est tirée d'un petit Poëme,
appellé *Le vieil Amant converti* , d'*Henry
Howard* , Comte de Surrey , qui vivoit sous
le règne de Henry V I I I . & qui fut décapité ,
en 1547. comme coupable de haute trahison.
Shakespeare n'y a fait que de très- , légers
changemens.

LE

LE FOSSOYEUR.

Mais bien-tôt l'âge,
 Par son ravage,
 M'a tout emporté.
 Il ne me reste,
 Que le regret funeste
 D'avoir été!

H A M L E T.

Ce crâne a une langue qui ne chantoit peut-être pas mal jadis . . . voyez comme sa hure est remuée dans cette fosse : il me semble voir celle de Caïn, le patron des meurtriers ! une tête pareille devoit être sur les épaules d'un politique : elle le rendoit respectable ; & cet animal se flattoit, sans doute, de pénétrer dans les secrets de la Divinité ?

H O R A T I O.

Hélas ! cela se peut.

H A M L E T.

Cette autre tête, est sûrement celle d'un de ces Courtisans, qui alloient le matin dire, d'un air patelin : *Bonjour aimable Seigneur ! comment votre Grandeur a-t-elle passé la nuit ?* . . . Ce pourroit être, par exemple, la tête du Baron

Tel , quand il faisoit l'éloge emphatique des chevaux du Comte Tel, dans l'espérance d'obtenir telle grace de lui... Qu'en penses-tu ?

H O R A T I O .

A merveille !

H A M L E T .

Avoue que cela nous amuseroit beaucoup , si nous pouvions les connoître toutes ?... Mais, mon ami , les os humains n'ont donc gueres couté à la Nature , puisqu'on souffre que des misérables les jouent ainsi , *à pair & à non* ? ... Les miens frémissent à cette vûe ! ...

L E F O S S O Y E U R .

Je vois la bêche ,

Qui se dépêche ,

Mon drap qui s'étend !

Un trou d'argile ,

Est le dernier azile

Qui m'attend....

H A M L E T .

Oh , en voilà une autre qui pourroit bien avoir été celle d'un Avocat. Où sont maintenant ses contredits, ses distinctions , ses salvations , & tous ses

ACTE V. 387

autres détours de chicane ? pourquoi souffre-t-il que ce misérable frappe ainsi sur ses os , avec une pêle crasseuse ? pourquoi n'appelle-t-il plus les loix à son secours ? je crois pourtant que ce drôle-là a été dans son tems un grand acquereur de terres , sans bourse ouvrir : mais toutes ses exceptions dilatoires sont maintenant épuisées ! ... Dis-moi , Horatio : le parchemin n'est-il pas fait de peau de mouton ?

HORATIO.

Oui , Seigneur. On en fait aussi de peaux de veau.

HAMLET.

Eh bien , ceux qui fondent leur félicité sur de pareille marchandise , sont encore plus bêtes que ces animaux. Mais il faut que je parle à cet homme-ci ... Dis-moi , l'ami , à qui cette fosse ?

LE FOSSOYEUR.

A moi , Seigneur

Un trou d'argile , *

Est le dernier azile

Qui m'attend !

* Il chante

R ij

H A M L E T,

H A M L E T.

Elle est à toi, parce que tu es dans : je te conçois.

L E F O S S O Y E U R.

Par la même raison, elle n'est pas à vous, puisque vous êtes dehors ...*

H A M L E T.

Je te demande le nom de celui pour qui tu la creuses ?

L E F O S S O Y E U R.

Seigneur, ce n'est pas pour un homme.

H A M L E T.

Fort bien ! ... Comment s'appelle la femme ?

L E F O S S O Y E U R.

Ce n'est pas non plus pour une femme.

H A M L E T.

Qui donc doit y être enterré ?

L E F O S S O Y E U R.

Un corps qui a appartenu à une femme, & qui ne l'est plus.

H A M L E T.

Ce Grivois a la riposte prompte, &

* Il y a ici encore un jeu de mots, qui ne peut être traduit.

l'équivoque à la main . . . Je remarque, mon cher Horatio, que depuis quelques années le Peuple se raffine tellement, que l'orteil du Paysan écorchera bientôt le talon du Gentilhomme !... Depuis quand es-tu fossoyeur ?

LE FOSSOYEUR.

Je date du jour que notre dernier Roi Hamlet vainquit Fortinbras.

HAMLET.

Combien y a-t-il de cela ?

LE FOSSOYEUR.

Pouvez-vous l'ignorer ? tous les enfans vous l'apprendront. Le jour même nâquit le jeune Hamlet, qui est devenu fou, & qu'on a envoyé en Angleterre.

HAMLET.

Pourquoi donc l'a-t-on envoyé en Angleterre ?

LE FOSSOYEUR.

Parce qu'il étoit fou, vous dis-je ; & parce qu'on croit qu'il y retrouvera son bon sens. Au reste, si cela ne réussit pas, & qu'il reste dans ce Pays-là, il n'y a pas grand mal.

HAMLET.

Pourquoi ?

H A M L E T
L E F O S S O Y E U R .

Parce que les hommes y sont tous
aussi fous que lui.

H A M L E T .

Eh , comment l'est-il devenu ?

L E F O S S O Y E U R .

Oh , fort extraordinairement , dit-
on .

H A M L E T .

Comment encore ?

L E F O S S O Y E U R

En perdant la raison !

H A M L E T .

Où ?

L E F O S S O Y E U R .

Ici , en Danemarck ... Tant garçon ,
que marié , il y a trente ans que j'y
travaille de mon métier .

H A M L E T .

Me diras-tu , combien de tems un
corps peut rester dans la terre sans
pourrir ?

L E F O S S O Y E U R .

Mais , s'il ne l'étoit pas déjà avant sa
mort , comme nous en voyons beau-
coup aujourd'hui , il peut durer huit
ou neuf ans . Le Tanneur seul tient
toujours au moins ses neuf années .

Pourquoi donc le Tanneur plutôt qu'un autre ?

L E F O S S O Y E U R.

C'est que sa peau est tellement referrée & endurcie par le tan , qu'elle résiste à l'eau bien plus long-tems qu'une autre : car vous sçavez, sans doute, que l'eau est le fleau destructeur des corps morts?... Mais j'apperçois là une tête qui gît ici depuis plus de vingt-trois ans!...

H A M L E T.

De qui est-elle ?

L E F O S S O Y E U R.

D'un très-fot animal ... Devinez, de qui ?

H A M L E T.

En vérité, je l'ignore.

L E F O S S O Y E U R.

Que le diable emporte l'extravagant : il répandit un jour un flacon de vin du Rhin sur ma tête! ... Vous voyez bien ce crâne ? C'est celui de feu Yorick , en son vivant , bouffon du Roi!...

H A M L E T.

Cela est-il bien vrai ?

R iiij

H A M L E T,
LE FOSSOYEUR.

Oui, Seigneur, je le jure.

H A M L E T.

Hélas pauvre Yorick! ... Je l'ai connu, Horatio! il étoit plaifant, & d'une imagination inépuifable. Il m'a porté mille fois fur fon dos; & je l'aimois. Maintenant il me fait horreur, & mon cœur fe fouleve à la vûe de cette tête, que je baiſois avec tant de plaifir! Où font tes quolibets, tes fingeries, tes chanſons? Où font ces impromptus badins, ces faillies agréables, qui faiſoient les délices de nos repas? ... Quoi, il ne t'en reſte rien? pas même une, pour te mocquer de la fotte grimace que tu fais ici? Quoi, tu reſtes court? ... Va, va, cours aujourd'hui dans la chambre d'une Dame, & prie-la, comme autrefois, de te mettre un pouce de fard, nous verrons ſi elle en rira encore! ... Dis-moi, Horatio, ce que tu penſes d'une idée qui me vient?

H O R A T I O.

Quoi, Seigneur?

H A M L E T.

Crois-tu qu'Alexandre le Grand

faſſe une auffi triſte figure dans le tombeau ?

H O R A T I O.

Je le crois.

H A M L E T.

Et ſente auffi mauvais ?

H O R A T I O.

Sans doute.

H A M L E T.

Cela eſt bien humiliant pour nous ; mon cher Horatio ! C'eſt à-dire, qu'une imagination qui croiroit voir la noble cendre de ce grand homme ſur le trou d'une futaille , ne ſeroit pas abſolument extravagante ? ...

H O R A T I O.

Ce ſeroit pouſſer les choſes un peu loin.

H A M L E T.

Nenni : voyons. Suivons-le juſquela , avec quelque vraifemblance. Alexandre eſt mort , il a été enterré ; ſon corps eſt réduit en pouſſiere. Cette pouſſiere eſt devenue terre ; de cette terre, on fait de l'argile... Pourquoi ce même argile ne pourroit il pas couvrir aujourd'hui le bondon d'une tonne de biere ?

Redoutable Cefar , ta cendre profanée ,
A de plus vils emplois , peut-être , est con-
damnée !

De ma chambre , peut-être , elle enduit les
parois ;

Ou , peut-être , à mes pieds , je t'ai foulé
cent fois !...

Mais silence ... Que vois-je ? le Roi,
la Reine , & toute la Cour ! de quoi
donc s'agit-il ? qu'est-ce qui les amene
ici ? ... C'est un enterrement . Mais les
cérémonies ordinaires n'y sont pas ob-
servées ? ... Ah , je vois de quoi il est
question ... ceci annonce que celui
qu'on va inhumer , s'est défait lui-mê-
me... Il faut pourtant (à tout cet ap-
pareil) que le mort soit illustre !...
Cachons-nous un moment pour ob-
server ceci...



SCENE III.

Le Convoi d'Ophelia passe sur le Théâtre
LE ROI, LA REINE, LAERTES
les Courtisans & les Prêtres suivent en cérémonie.

HAmlet reconnoît Laërtes de loin. Il le fait remarquer à Horatio.... Laërtes a une contestation avec le Curé, sur son refus de chanter une Messe de *Requiem* pour sa sœur. Le Prêtre s'en défend, sur ce qu'Ophelia a attenté à sa propre vie. » Sans l'ordre exprès du Roi (dit-il) elle n'auroit pas été enterrée ici. C'est en vertu du même ordre que nous avons sonné les cloches, & que nous nous sommes relâchés jusqu'à lui accorder tous les honneurs funebres Mais nous ne pouvons faire plus..

» Eh bien, enterre-la donc vite (répond Laërtes) ma sœur n'en sera pas moins un Ange, tandis que tu continueras à hurler sur la terre.

Hamlet entend prononcer le nom d'Ophelia. Il est frappé d'étonnement & de douleur.

On continue les obsèques. La Reine jette des fleurs dans la fosse, en déplorant la destinée d'Ophelia, qu'elle comptoit donner pour femme à Hamlet.

Laërtes entre en fureur. Il maudit celui qui a causé les malheurs de sa sœur... Il veut qu'on

R vj.

ôte la terre qu'on a déjà jettée sur elle pour l'embrasser encore une fois... Son impatience le fait sauter dans la fosse. Il veut qu'on la comble, & que le vivant soit enterré avec le mort. Hamlet paroît tout à coup.

» Où est, dit-il, celui qui porte au Ciel des
» plaintes si emphatiques? ... Me voici, moi!
» reconnoissez Hamlet!... Il saute dans la
fosse. Laërtes le prend à la gorge : Ils se bat-
tent ; tout est en confusion. Enfin on les sépa-
ra.. Hamlet est furieux. Il se croit insulté par
la douleur de Laërtes. Il le défie de faire pour
sa sœur la moindre partie de ce qu'il est en
état de faire pour son amante. Le Roi & la
Reine retiennent Laërtes... Hamlet sort en
le menaçant. Le Roi envoie Horatio après
lui. Il exhorte Laërtes à la patience, en atten-
dant qu'ils puissent exécuter le projet qu'ils
ont formé.

SCENE IV.

*Le Théâtre change, & représente
une Salle du Palais.*

H A M L E T, H O R A T I O.

H A M L E T.

EN voilà assez sur cette matiere :
tu en sçais toutes les circonstan-
ces : Passons au reste... Je sentoie dans

mon cœur une espece de combat , qui me mettoit hors d'état de pouvoir dormir ! J'étois enfin plus agité , qu'un Matelot mutin, condamné à la Cale.* Ma vivacité, que je bénis aujourd'hui (& en effet elle nous sert quelquefois mieux que la prudence) me fit prendre mon parti tout d'un coup. Ce trait seul , cher ami , peut prouver qu'il est un Etre suprême , qui dirige & conduit nos pas dans les démarches les plus indiscrettes en apparence !... Je fors de la chambre où je couchois (dans le vaisseau) n'étant couvert que de ma robe de mer ; & je cherche , dans l'obscurité , à pénétrer dans celle de Rosencrantz , & de Guildenstern. Je la trouve , j'y entre ; j'apperçois le paquet qui renfermoit leurs dépêches , je l'emporte , & je reviens dans mon appartement. Le paquet étoit encore cacheté : j'en brise les sceaux ; je lis la

* Châtiment qu'on inflige aux Matelots ; dans les vaisseaux du Roi. On les attache à une corde , qui les prend au travers du corps , & on les laisse tomber rudement dans la mer autant de fois qu'il est ordonné , eu égard à la faute que le matelot a commise.

grande commission ; & j'y vois (le croiras-tu ?) j'y vois, parmi les instructions des Ambassadeurs , une lettre adressée au Roi d'Angleterre , par laquelle on lui demande ma mort, comme nécessaire au bien & au repos des deux Etats ! Je ne te parle pas des prétextes mal colorés, ni des faux raisonnemens , à l'ombre desquels le Roi prétend fonder , & justifier sa demande : tu en jugeras toi-même en lisant cette pièce , que j'ai gardée. Apprends seulement ce que j'ai crû devoir faire dans une circonstance aussi critique. J'ai dressé de mon mieux une autre lettre , par laquelle le Roi de Danemarck se sert des motifs les plus pressans pour engager le Roi d'Angleterre, à faire périr les deux Ambassadeurs à leur arrivée.

H O R A T I O.

Je vous admire , Seigneur ! Mais comment avez-vous pû sceller le paquet ?

H A M L E T.

Comment ? j'avois sur moi le cachet de mon pere , dont je ne me suis amais défaisi. Celui du Roi d'aujourd'

A C T E V. 399

d'hui n'en differe en rien , puisqu'il a été fait sur le même modèle. J'ai fait servir la même envelope , avec son adresse : enfin tout a été arrangé de maniere à tromper les yeux les plus fins. Ce nouveau paquet a été remis à la même place où j'avois pris l'autre. Le lendemain nous fûmes attaqués par le Pirate , & tu sçais tout ce qui s'est passé depuis.

H O R A T I O.

Ainsi, Guildenstern, & Rosencrantz, payeront pour vous en arrivant en Angleterre.

H A M L E T.

Je n'en ressens aucun regret ; ils avoient travaillé à ma perte , il est juste qu'ils soient les victimes de leur trahison.

H O R A T I O.

Barbare Claudius ! Quel Roi , grand Dieu !

H A M L E T.

Il n'est pas surprenant qu'il soit mon ennemi , après avoir tué mon pere , deshonoré ma mere , & s'être emparé d'un Trône qui m'appartient ? Mais il est tems que ma vengeance égale ses

400 H A M L E T ,
forfaits. Je me rendrois coupable envers le Ciel de nouveaux crimes que ce monstre pourroit commettre.

H O R A T I O .

Mais, Seigneur, il ne tardera pas à être instruit de ce qui se sera passé en Angleterre?

H A M L E T .

Je sçai que le tems me presse ; mais il est à moi : & un homme est est bientôt mort... Ce qui me fâche, mon cher Horatio, c'est de m'être oublié envers Laërtes : j'ai d'autant plus de tort, que nous sommes tous deux égaux en infortunes. Mais je veux réparer mon injustice, & s'il est possible, regagner son amitié ...

H O R A T I O .

Quelqu'un vient : taisons-nous ...

S C E N E V .

HAMLET, HORATIO, OSRICK.

Osrick dit au Prince, que le Roi vient de faire une ga geure considérable... Hamlet lui coupe la parole, & lui débite des extravagances, qui le déconcertent... Osrick veut se

ACTE V. 407

remettre. Il fait l'éloge du mérite, & des grandes qualités de Laërtes. Hamlet l'interrompt encore... Enfin Ofrick parvient à faire entendre, que le Roi a gagé avec Laërtes six chevaux Barbes, contre six épées de France; & qu'il s'agit dans la gageure, de la part de Laërtes, de porter neuf boîtes de douze, au Prince, dans le combat d'escrime au fleuret, tant est que le Prince veuille lui faire l'honneur d'accepter le défi.

Hamlet dit qu'il l'accepte, & qu'on peut l'annoncer au Roi. Il ajoute, qu'on peut, dès ce moment, apporter les fleurets; & qu'il est prêt à faire son possible pour que le Roi gagne.

SCENE VI.

HAMLET, HORATIO,
UN OFFICIER.

CEt Officier vient avertir Hamlet, que le Roi, la Reine, & toute la Cour vont arriver, pour être spectateurs de son combat avec Laërtes.



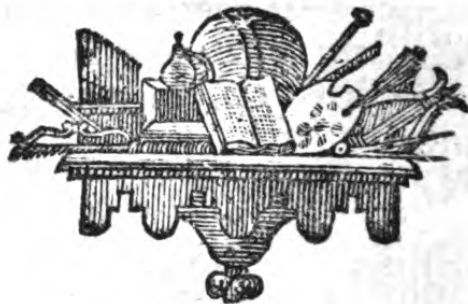
SCENE VII.

HAMLET, HORATIO.

HOratio craint que le Prince ne soit vaincu par Laërtes, dont il a entendu vanter l'adresse. . . .

» Non, je ne le crois pas, répond Hamlet :
» je me suis long tems exercé pendant son
» absence; & j'espere de vaincre... Mais tu ne
» croirois pas, mon cher Horatio, tout ce
» que mon cœur souffre, depuis un moment?

Horatio lui dit que s'il a quelque mauvais pressentiment, il ne doit pas combattre; & qu'il faut remettre la décision de la gageure, à un autre jour. Hamlet répond qu'il se moque des bons, ou des mauvais augures; & qu'il faut toujours être prêt à tout, parce que la crainte ne guérit de rien.



SCENE VIII.

LE ROI, LA REINE;
HAMLET, HORATIO.

Les Seigneurs de la Cour. Osrick, & autres Officiers, portant des fleurets & des gantelets. On voit une table, sur laquelle il y a plusieurs flacons de vin.

LE ROI.

Venez, Hamlet, recevez ma main,
& donnez-moi la vôtre!

HAMLET.

Pardonnez-moi, Seigneur; je sçai que je vous ai offensé : mais, en vrai Gentilhomme, faites-moi grace. L'assemblée sçait, ainsi que vous, que j'ai le malheur d'être affligé d'une triste maladie ! Je déclare donc, que si j'ai pû blesser l'honneur, ou la dignité de Votre Majesté, ce n'est pas à moi; c'est à mon incommodité qu'il faut s'en

prendre ... Quant à vous, Laërtes, ce n'est pas Hamlet, qui vous a fait tort, puisqu'Hamlet n'étoit plus lui-même. Hamlet, dans son bon sens, désavoue tout ce qu'Hamlet a fait dans ses transports involontaires : il en gémit autant que vous. Croyez-moi donc aussi innocent du mal que j'ai pu faire, qu'un enfant, qui (en jettant une flèche au hazard) auroit blessé son frere.

L A E R T E S .

Seigneur, cette déclaration appaise en moi la voix de la nature, qui m'excitoit le plus à la vengeance. Mais celle de l'honneur m'interdit toute espece de réconciliation jusqu'à ce que des Juges plus éclairés que moi m'assurent que mon nom n'en sera point flétri. En attendant cette décision, je ne reçois pas moins avec reconnoissance les témoignages de l'amitié dont vous m'honorez.

H A M L E T .

J'en suis charmé, Laërtes ; & c'est avec une confiance digne de la sincérité de mes sentimens que je vais vous

disputer le prix du combat... Qu'on nous donne des fleurets.

LAERTES.

Allons, qu'on m'en donne un.

HAMLET.

Je vais vous servir de lustre, Laërtes; & votre adresse va autant briller aux dépens de mon ignorance, que l'étoile à la faveur des ténébres.

LAERTES.

Seigneur, vous me raillez ?

HAMLET.

Non, je vous jure.

LE ROI.

Jeune Ofrick, présentez-leur des fleurets... Hamlet, vous sçavez quelle est la gageure ?...

HAMLET.

Oui, Seigneur. Vous pariez pour le plus foible.

LE ROI.

Je n'en crois rien. Je connois le jeu de l'un & l'autre. Mais comme celui de Laërtes peut s'être perfectionné, je crois avoir rendu les choses égales dans mon pari.

LAERTES.

Ce fleuret est trop lourd : voyons-en un autre.

Celui-ci me convient assez. . Il me paroît qu'ils sont tous de même longueur...

L E R O I.

Que le vin soit prêt, sur cette table... Si Hamlet porte la première, ou la seconde botte; ou, si ayant reçu les deux premières, il porte la troisième, je veux que tous les canons de la forteresse fassent feu. Le Roi boira alors à la santé d'Hamlet, & jettera dans la coupe une perle plus précieuse que toutes celles qui ont orné la couronne de Danemarck depuis quatre regnes... Qu'on m'apporte la coupe, que la tymbale se fasse entendre, que la trompette y réponde, que le canon annonce au Ciel, & le Ciel à la terre, que le Roi boit à la santé d'Hamlet!... Allons, que l'on commence, & que les Juges du combat soient attentifs.

H A M L E T.

Allons, Laërtes!

L A E R T E S.

Allons, Seigneur... *

* Ils combattent.

ACTE V.
HAMLET.

407

Et d'une . . .

LAERTES.

Non . . .

HAMLET

Qu'on le juge.

OSRICK.

Le coup est bon.

LAERTES.

Eh bien . . . recommençons . . .

LE ROI.

Arrêtez ? . . . Qu'on me donne à boire . . . Hamlet, cette perle est à vous ; & je bois à votre santé . . . * Donnez-lui la coupe.

HAMLET.

Je veux voir le sort de la seconde botte, avant que de boire . . . Allons . . . vous êtes frappé ? n'est-il pas vrai ?

LAERTES.

Oui, vous m'avez touché, Seigneur.

LE ROI, à la Reine.

Notre fils sera vainqueur.

LA REINE.

Il est robuste, & alerte . . . Tiens

* La trompette sonne, le canon, se fait entendre.

408 H A M L E T ,
mon cher Hamlet, prends mon mou-
choir : essuie ton front... La Reine va
boire à tes succès, mon fils!

H A M L E T .

Mille graces, Madame !...

L E R O I .

Ne buvez pas, Madame.

L A R E I N E .

Ah, Seigneur, je boirai, je vous en
prie ! *

L E R O I à *part*.

Ciel ! c'est la coupe empoisonnée !...
Il est trop tard

H A M L E T .

Je vais boire dans le moment.

L A R E I N E .

Viens, que j'essuie ton visage, mon
fils !

L A E R T E S .

A présent, je vais vous frapper.

H A M L E T .

Je n'en crois rien.

L A E R T E S à *part*.

C'est à regret ; & je crois sentir des
remords !...

H A M L E T .

Allons, Laërtes, à la troisième . . .

* Elle boit.

Vous

vous avez badiné, jusqu'à présent. De grace employez toutes vos forces, & ne me regardez plus comme un enfant !

LAERTES.

Puisque vous le pensez ainsi, voyons...

OSRICK.

Rien, de part ni d'autre.

LAERTES.

A celle-ci... La sentez-vous ?...*

LE ROI.

Que vois-je ?... Vîte, qu'on les sépare, je crois qu'ils sont furieux ?...

HAMLET.

Non, non... En veux-tu encore, Laërtes ?

OSRICK.

O Ciel, prenez garde à la Reine !

HORATIO, à Hamlet.

Le sang coule des deux côtés ?...
Ah, Seigneur, comment vous trouvez-vous ?...

OSRICK, à Laërtes.

Seigneur, vous trouvez-vous mal ?

* Laërtes blesse Hamlet, qui voyant couler son sang, se jette sur son adversaire, change de fleuret avec lui, & le blesse à son tour.

410 H A M L E T ,
L A E R T E S .

Je péris par mes propres armes ; & je tombe avec justice dans le piège que j'avois tendu pour un autre !

H A M L E T .

Qu'est-il donc arrivé à la Reine ?

L E R O I .

La vue du sang , l'a fait évanouir .

L A R E I N E .

Non , non !... La coupe , la coupe !...
Oh , mon cher Hamlet , je suis empoisonnée !...

H A M L E T .

O crime ! ô Ciel ! . . . Qu'on ferme toutes les portes Cherchons les traîtres , ils sont ici ! . . .

L A E R T E S .

Ne cherche point , Hamlet ; tu en vois un ! . . Tu vas mourir dans le moment . Tout l'art humain est impuissant pour prolonger ta vie d'une heure . Le fatal instrument de ta mort , est dans ta main : la pointe en est empoisonnée ; & mon iniquité retombe sur ma tête . Tu me vois aussi , par terre , pour n'en jamais relever vivant ! Ta mere meurt empoisonnée Je n'en puis

ACTE V.

411

dire davantage . . . Le Roi . . . le Roi
seul est l'auteur de tout ! . . .

H A M L E T.

Cette pointe est , dit-il , empoison-
née ? . . . Eh bien , poison , fais ton
office ! . . . *

T O U S L E S A C T E U R S.

O trahison !

L E R O I.

O mes amis , secourez-moi ! je ne
suis que blessé ! . . .

H A M L E T.

Tiens , monstre infernal , exécration
Danois ! avale le reste de ta potion , &
ta perle maudite ! . . . Va , suis ma
mere . . .

L E R O I.

Je meurs !

L A E R T E S.

Le Ciel est juste ! .. Il avoit préparé
le poison ! . . . Nos malheurs , & nos
crimes sont égaux , brave Hamlet !
oublions tout , de part & d'autre . . .
Je te pardonne ma mort , & celle de
mon père : pardonne-moi la tienne ! . . .
Adieu . . . **

* Il perce le Roi.

** Il meurt.

412 H A M L E T ,
 H A M L E T .

Puisse le Ciel te regarder de même
œil que moi ! nous mourons tous deux ;
que ton sort soit le mien ! . . . Adieu ,
cher Horatio ! Adieu ; malheureuse
Reine ! . . . Et vous , qui m'écoutez ,
vous qu'une catastrophe si terrible
rend pâles & muets ! de quel surcroît
d'horreur ne seriez-vous point saisis ,
si les avant-coureurs de la mort qui
me glacent le sang , me permettoient
de vous dévoiler les causes . . . Mais
la force me manque Horatio , je
meurs ! . . . Vis du moins , toi , pour
me justifier !

 H O R A T I O .

 Ciel , me connoissez-vous ?

Je suis Danois , Seigneur ; mais voyez dans
mon sein ,

L'ame & les sentimens d'un antique Romain !

Je vais vous le prouver . . . *

 H A M L E T .

Arrête ! obéis - moi , si tu fus mon
ami ! . . . Donne moi cette coupe . . .
Obéis-moi te , dis-je ? . . . ** Ah , cher

* Il prend la coupe , où il reste du poison .

** Hamlet prend la coupe , & la jette à terre .

Horatio , quel nom sinistre vais-je laisser après moi ! je perds tout , en mourant , jusqu'à mon innocence!... Si jamais je te fus cher , fais un effort en faveur de ton ami ! vis , mon cher Horatio ! vis pour moi ! vis pour justifier le malheureux Hamlet !... Si tu m'aimes , te dis-je , tu me dois ce dernier sacrifice !... * Mais quel bruit de guerre réveille , & arrête encor mon ame ?...

* On entend des fanfarres , & du canon.

S C E N E I X.

Les mêmes Acteurs. OSRICK.

OSRICK.

LE jeune Fortinbras arrive vainqueur des Polonois ; & cette salve est ordonnée , de sa part , pour les Ambassadeurs d'Angleterre.

H A M L E T.

J'expire , Horatio ! le poison me suffoque , & ne me laisse pas la consolation d'apprendre ce qui s'est passé en Angleterre !... Mais je crois pouvoir prédire

414 H A M L E T ,
que Fortinbras sera élu Roi de Dane-
marc . . . Dis-lui , du moins , qu'Ham-
let , en expirant , lui donnoit son suffra-
ge. Adieu !...

H O R A T I O .

Sa belle ame s'envole ... Adieu , noble
Prince ! que les concerts célestes , te
rendent le repos !... Pourquoi donc ici
des tambours ?...

S C E N E X.

Les mêmes Acteurs. FORTIN-
BRAS. *Les Ambassadeurs*
d'Angleterre. Plusieurs Sei-
gneurs. Tambours, & Trom-
pettes.

F O R T I N B R A S .

OU donc est ce spectacle ef-
frayant ?...

H O R A T I O .

Que cherchez-vous , Seigneur ? si
vous voulez frémir , n'allez pas plus loin.

F O R T I N B . *jettant l'œil sur les morts.*

Quel ravage , grand Dieu ! quelle

horrible boucherie ! . . . O mort barbare , quelle fête pour toi ! . . . Que d'illustres victimes étonnent mes regards , & me glacent le cœur !..

LES AMBASSADEURS.

Le tableau est épouvantable !.. Hélas nous sommes arrivés trop tard ! nous venions apprendre au Roi , que ses ordres ont été ponctuellement exécutés , & que Rosencrantz , & Guildenstern ne sont plus.

H O R A T I O , à *Fortinbras*.

Seigneur , le désastre , & la confusion régneront maintenant en ces lieux ! Cependant l'humanité exige que l'Univers soit instruit des causes d'un si tragique événement : l'innocent , à ses yeux , ne doit point être confondu avec le coupable .. Ordonnez donc , Seigneur , qu'on élève un théâtre où tous ces corps soient placés , à la vue du Public ; & permettez que je dévoile , à tous ceux qui l'ignorent , le principe & la fin de cette affreuse Scene ?

F O R T I N B R A S .

Nous brûlons tous d'en être instruits Que toute la Noblesse du Royaume y soit invitée ; & qu'on ne

perde pas un moment . . . Je puis dire pour moi , que c'est avec douleur ; que je me vois dans le cas d'hériter de cette Couronne , sur laquelle j'ai des droits très-anciens !

H O R A T I O .

C'est aussi sur quoi j'ai à parler à l'assemblée , Seigneur , comme dépositaire de la dernière volonté du Prince Hamlet. Mais ne perdons point de tems , de crainte que le refroidissement du Peuple ne donne lieu à d'autres cabales.

F O R T I N B R A S .

Que quatre des mes plus braves Capitaines portent le noble Hamlet sur le Théâtre ; & plutôt à Dieu qu'il eût pû y exercer les fonctions Royales ! que tous les honneurs Militaires lui soient rendus sur son passage ; c'est le moins qu'on doive à ce héros ! . . . Allons , prenez ce corps . . . Un si grand spectacle est digne du grand jour : tout le Peuple doit en être témoin . . . Marchons . . . Donnez l'ordre aux Soldats pour les falves.

Ils sortent tous en ordre, & forment une espèce de Convoi funébre militaire.

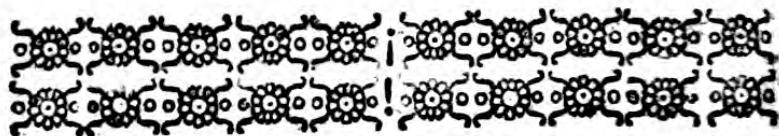
F I N .

MACBETH,

TRAGÉDIE,

DE

SHAKESPEARE.



PERSONNAGES.

DUNCAN, ROI D'ECOSSE.
MALCOLME. } Fils du Roi.
DONALBAIN. }
MACBETH. } Généraux de l'ar-
BANQUO. } mée du Roi.
LENOX. }
MACDUF. } Seigneurs Ecof-
ROSSE. } fois.
MENTETH. }
ANGUS. }
CATHNESS. }
FLEANCE, Fils de Banquo.
SEYWARD, Général de l'armée Angloise.
LE JEUNE SEYWARD, son Fils.
SEYTON, Officier de Macbeth.
LE FILS DE MACDUF.
UN MEDECIN.
LADY MACBETH.
LADY MACDUF.
SUIVANTES.
HECATE.
TROIS SORCIERES.
COURTISANS, OFFICIERS, SOLDATS, &c.
L'OMBRE DE BANQUO, & autres
phantômes.

*La Scene est en Ecoſſe, la réſerve de la fin du
quatrième Acte, où elle eſt en Angleterre.*

Ce ſujet eſt tiré d'*Hector Boëtius*, & autres
anciens Chroniqueurs Ecoſſois.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une vaste
Plaine, couverte de bruyeres.
Le Tonnerre gronde, & trois
Sorcières paroissent, à la lueur
des éclairs.*



*Quand nous reverrons-nous en-
core en ces lieux, dit l'une ? sera-
ce en tems de pluye, de tonnerre
ou d'éclairs ? Non, répond une
autre : ce sera quand le tumulte
sera appaisé ; quand la bataille
sera perdue, ou gagnée. Eh bien, dit la troisié-
me, la chose sera décidée avant le coucher du
Soleil. Je vais à la rencontre de Macbeth ; nous
nous retrouverons ici.*

*Les deux autres répondent au cri d'un hi-
bou, qui les appelle. Elles s'élevent toutes
trois, & disparaissent.*

SCENE II.

*Le Théâtre représente un Palais ,
où l'on voit le Roi Duncan ,
Malcolme , Donalbain , & Le-
nox. Un Officier arrive , tout
ensanglanté.*

LE ROI.

Quel est ce Capitaine ? L'état où
je le vois , m'annonce qu'il peut
nous dire des nouvelles de la révolte.

MALCOLME.

C'est le brave Guerrier qui a ex-
posé sa vie , pour me garantir de la
captivité !... Bon jour , cher ami ! ap-
prends au Roi en quel état tu as laissé
les féditieux.

L'OFFICIER.

Le victoire a balancé aussi long-tems
entre les deux partis , qu'entre deux
habiles nageurs qui s'étant pris au
corps cherchent à se noyer l'un l'au-
tre. L'impitoyable Macdonel (à qui il
ne manquoit plus que d'être traître à

son Roi pour rassembler en lui tous les vices) avoit reçu du secours des Isles Occidentales de Kernes , & de Gallow-Glassés ; & l'aveugle fortune sembloit s'être attachée à ses étendarts. Mais son bonheur n'a pas duré longtemps. Le grand Macbeth (il a bien mérité ce titre) le grand Macbeth, dis-je, supérieur à la fortune, n'employa rien pour arrêter son cours, qu'un cimenterre fumant du sang des Rebelles. Guidé par la valeur, tout tremble à son aspect ! Il perce les Escadrons les plus épais ; il pénètre jusqu'au centre : rien ne l'arrête que la présence de l'ennemi qu'il cherche. Il l'attaque, il le tue ; & la tête du perfide, mise au bout d'une lance, annonce à tous les yeux la gloire du vainqueur, & la chute du vaincu.

LE ROI.

O brave & vaillant cousin !

L'OFFICIER.

Mais de même que la tempête & les orages s'élevent du côté que le Soleil éclaire, de même une nouvelle source d'inquiétudes a percé tout à coup dans l'endroit d'où nous l'attendions le moins : Le croiras-tu, Roi d'Ecosse ? A

278 M A C B E T H,
peine la valeur avoit fait triompher la
justice ; à peine les Rebelles Insulaires
étoient-ils en fuite, que nous nous vî-
mes attaqués par les Norvégiens, dont
l'armée étoit formidable : il a fallu re-
commencer un nouveau combat.

LE ROI.

Ciel ! Macbeth & Banquo ne furent-
ils pas épouvantés ?

L'OFFICIER.

Pas plus que l'aigle à la vûe du Passe-
reau. Leur courage & leurs coups en
ont acquis de nouvelles forces ; & le
sang ennemi a bientôt inondé le champ
de bataille. Si l'idée de vos Généraux
est des'y baigner, ils le peuvent... Mais
je m'affoiblis !... Mes playes deman-
dent du secours.

LE ROI.

Tes blessures t'honorent autant que
tes discours ; & tout respire en toi la
gloire ! ... Allez * avec lui : qu'on en
ait soin.

ROSSE & ANGUS paroissent.

Rosse dit au Roi qu'il arrive de Fife, ou
Norvway, Général du Roi de Norvége, se

* Aux Gardes.

A C T E I. 423

condé par le *Thane* * de Cawdor a livré bataille à Macbeth , qui a remporté une victoire si complete , qu'on n'a permis aux vaincus d'enterrer leurs morts qu'en payant dix mille écus aux vainqueurs. Enfin Suenon , Roi de Norvége , demande la paix.

Duncan comblé de joie , dit que le *Thane* de Cawdor n'abusera plus de la confiance de son Roi. Il ordonne son supplice , & il transporte sa dignité à Macbeth.

* *Thane* , est un vieux mot saxon , qui signifie Gouverneur pour le Roi , d'un certain pays ou territoire. Les Pairs d'Ecosse ont été appelés ainsi jusqu'à ce que le Roi Malcolmo , fils de Duncan , créa les Comtes.

SCENE III.

Le Théâtre représente la même Plaine qu'on a vûe à l'ouverture de la Piece.

LE tonnerre gronde ; & les trois Sorcieres arrivent. Elles se rendent compte des maléfices qu'elles ont faits depuis leur séparation. Leur conversation est interrompue par le bruit du tambour qui se fait entendre. Elles se prennent toutes trois par les mains qu'elles entrelacent les unes dans les autres , en chantant une musique infernale que l'orchestre accompagne , jusqu'à ce que le charme soit accompli.

SCENE IV.

MACBETH & BANQUO,

*paroissent suivis par des Officiers
& des Soldats.*

MACBETH.

J Amais journée ne fut plus terrible,
& plus belle que celle-ci.

BANQUO.

Combien, dit-on, qu'il y a d'ici à
Foris? ... Mais que vois-je? Quelles
font ces créatures, dont l'aspect étran-
ge & sauvage étonne mes regards? ...
Sans avoir rien d'humain, elles sont sur
la terre! Qu'est ce donc? ... Vivez-
vous? peut-on vous interroger? .. Vous
paroissez m'entendre? Pourquoi ce
doigt coupé sur vos lèvres livides?...
On pourroit vous croire femmes, si
vous ne portiez point de barbe?

MACBETH.

Parlez si vous pouvez : qui êtes-
vous?

ACTE I. 425

I. SORCIERE.

Vive Macbeth , Thane de Glamis.

II. SORCIERE.

Vive Macbeth , Thane de Cawdor.

III. SORCIERE.

Vive Macbeth ; il fera Roi.

BANQUO , à *Macbeth*.

Seigneur , je vous vois interdit. Des prédictions si favorables ont-elles de quoi vous épouvanter ? ... Je vous conjure , * au nom de la vérité même ! Parlez ! ... N'êtes-vous que des corps fantastiques , ou êtes-vous en effet ce que vous paroissez être ? Vous annoncez de si grandes choses à mon illustre ami ; vos prédictions sont si flatteuses , qu'il en paroît transporté ; Pourquoi ne me dites-vous rien ? Si vos yeux percent l'obscurité des tems , vous pouvez me parler : je ne crains pas plus votre haine , que je n'ambitionne votre amitié.

LES III SORCIERES.

Vive Banquo !

I. SORCIERE.

Moins grand que Macbeth , & cependant plus grand !

* Aux Sorcieres.

M A C B E T H,
II. SORCIERE.

Moins heureux , & plus fortuné !

III. SORCIERE.

Il fera des Rois , sans jamais l'être !...
 Vive Macbeth , & Banquo !

M A C B E T H.

Arrêtez un instant , Oracles imparfaits ! expliquez-vous plus clairement... Je sçais , que par la mort de mon pere Sinel , je suis Thane de Glamis ? Mais celui de Cawdor est vivant , je connois sa puissance . . . Quant à la Couronne que vous me promettez , j'y vois encore moins d'apparence qu'à l'heritage de Cawdor... Dites moi donc , qui vous inspire de pareilles prédictions ? Et pourquoi vous nous arrêtez dans cette plaine aride , avec des prophéties aussi chimeriques ? ... Parlez , je vous l'ordonne . . . *

B A N Q U O.

Ciel ! Que sont-elles devenues ?

M A C B E T H.

Elles se sont perdues dans l'air , comme notre haleine se perd dans le vent... Plût au Ciel qu'elles fussent encore ici !

* Les Sorcieres dispaçoissent.

A C T E I. 427
B A N Q U O.

Mais , cette vision a-t-elle quelque
réalité ? & jouissons-nous bien de notre
raison ?

M A C B E T H.

Vos enfans feront Rois ! ...

B A N Q U O.

Seigneur , vous le ferez.

M A C B E T H.

Et Thane de Cawdor , n'est-il pas
vrai ?

B A N Q U O.

Je l'ai entendu de même... Mais ,
qui est là ?

S C E N E V.

Les mêmes Acteurs. R O S S E , &
A N G U S.

Ils viennent, de la part du Roi complimen-
ter Macbeth sur la victoire qu'il a rempor-
tée , & lui annoncer que ce Monarque vient
de le créer *Thane* de Cawdor.

Macberh , & Banquo , sont d'autant plus
frapés de cet événement , qu'ils sçavent que le
Thane de Cawdor est vivant. Mais on leur
apprend qu'il étoit secrètement ligué avec

428 M A C B E T H ,
les Rébelles , & qu'on travaille à lui faire son
procès . . .

Macbeth , dit à part , me voilà *Thane* de
Glamis , & de Cawdor ! le plus important
reste à faire ! .. Il s'adresse ensuite, en particu-
lier à Banquo. N'esperez-vous pas, lui dit-il,
que vos enfans seront Rois ?

Banquo est saisi d'étonnement. Mais il craint
que l'enfer, sous une apparence de vérité , ne
cherche à les entraîner dans le crime !... Il se
retire dans le fond du Théâtre pour parler à
Roffe , & à Angus. Pendant ce tems Macbeth
fait ce monologue . . .

Le deux prophéties que je vois ac-
complies ; ne semblent-elles pas me
garantir l'heureux événement de la
troisième ?... Mais , les encouragemens
surnaturels que j'ai reçus sont-ils bons ,
ou mauvais ! . . . S'ils sont mauvais ,
pourquoi le succès des deux premières
prédications a-t-il disposé mon ame à
désirer l'accomplissement de la troisième ?
. . . S'ils sont bons , pourquoi me
laissai-je entraîner , pourquoi suis - je
prêt à succomber à une tentation dont
l'image épouvantable fait dresser mes
cheveux , & palpiter mon cœur ? Ce
qui me fait trembler , ne consiste pour-
tant que dans mon imagination ; & ce
meurtre , qui n'est encore commis qu'en

idée ébranle tellement mon ame, que je la sens glacée d'effroi !... Je ne suis pourtant pas encore coupable !...

BANQUO , à *Angus & Rosse...*

Voyez l'agitation de mon collègue !

MACBETH , à *part.*

Ciel ! si je dois regner , j'attendrai la Couronne , mais sans la rechercher..

Banquo avertit Macbeth qu'on n'attend qu'après lui.

Macbeth les prie de lui pardonner sa distraction. Ils se disposent à aller trouver le Roi.

Macbeth prie Banquo, en sortant , de réfléchir sur la vision qu'ils ont eue , jusqu'à ce qu'ils puissent en conférer ensemble plus particulièrement.

SCENE VI.

Le Théâtre représente un Palais. Le Roi paroît avec Malcolm , Donalbain , Lenox , & autres Officiers.

LE Roi demande si le Thane de Cawdor est exécuté. Malcolm dit avoir vû un homme qui a été témoin de son supplice ; & que le Thane est mort en Heros repentant , après avoir confessé son crime.

Rien n'est plus incertain (répond le Roi)

430 **MACBETH**,
que l'art de connoître les hommes. Celui-là
avoit acquis toute ma confiance !

MACBETH, **BANQUO**,
entrent avec Rosse, & Angus.

Brave, & digne Macbeth ! (dit le Roi) je
commençois à m'accuser d'ingratitude. Vous
marchez si rapidement dans la carrière de la
gloire, que le vent même de la récompense ne
peut vous atteindre !. Si vous méritiez moins,
ma reconnoissance pourroit être proportion-
née à ce que je vous dois : mais vous me for-
cez à reconnoître, que mes obligations sont
au dessus de mon pouvoir.

Macbeth répond, qu'il est trop heureux
d'avoir prouvé son zèle & sa fidélité. Le plai-
sir d'avoir fait son devoir, est la plus chere
récompense d'un sujet vertueux. ... Le Roi se
charge du soin d'augmenter sa fortune. Il en
dit autant à Banquo ; & il les comble tous
deux de caresses ... » Ma joie est si grande,
» ajoute-t-il, que je cherche à la tempérer,
» par quelque chose qui puisse m'inspirer une
» idée de tristesse ! Tout ce qui a trait à la
» mort a droit d'opérer cet effet. Ainsi écou-
» tez moi ; mes fils, & vous nobles Pairs de
» ce Royaume ! Je nomme mon fils aîné
» Malcolme, pour mon successeur, & je le
» crée dès-à-présent Prince de Cumberland...
» Ceux qui ont mérité nos bienfaits seront
» aussi récompensés par des titres, & des
» dignités proportionnées à leurs services...

ACTE I. 431

» Partons , pour Inverness : * Je brûle de me
» lier davantage à vous !...

Macbeth remercie le Roi , en lui disant qu'il
va partir , pour prévenir sa femme de l'hon-
neur que le Roi veut bien lui faire. Il s'arrête
en sortant , & dit à part » Un Prince de
» Cumberland !.. Cet obstacle fera ma chute,
» si je balance à le franchir.

Il détruit mon espoir... Astres cachez
vos feux !

Gardez-vous d'éclairer mes projets té-
nébreux !

Il suffit de ma main pour servir mon
courage ,

Dussent mes yeux frémir, en voyant mon
ouvrage !

*. Château de Macbeth.

SCENE VIII.

*La Scene est dans un appartement du
Château d'Iverness. LADY MAC-
BETH , paroît seule, lisant une lettre.*

» J'Elles m'ont rencontrées le jour même de la ba-
» taille , & j'ai des preuves certaines qu'il y
» a en elles quelque chose de plus , qu'humain.

» Lorsque j'ai insisté, pour en sçavoir da-
 » vantage, je les ai vû disparaître comme une
 » fumée. A peine étois-je revenu de ma sur-
 » prise, lorsque j'appris que le Roi venoit de
 » me nommer Thane de Cawdor, titre qu'el-
 » les m'avoient donné en les abordant, & en me
 » promettant la Couronne pour l'avenir. J'ai
 » crié, chere compagne de ma grandeur futu-
 » re, devoir te faire part d'un événement qui
 » te comblera de joie. Renferme-la dans ton
 » cœur. Adieu.

Glamis, & Cawdor sont à toi !... Le
 reste devient probable ... Je crains ce-
 pendant, que ta probité ne t'empêche
 de chercher les chemins qui peuvent
 le plutôt t'y conduire ! Tu as le cœur
 grand, tu n'es pas sans ambition ; mais
 cette ambition n'est pas soutenue par
 cette dureté d'ame, contre laquelle
 tout scrupule vient se briser.

Tu voudrois t'élever, sans faire de victi-
 mes ;

Tu voudrois tout gagner, mais sans fraude,
 & sans crimes !

Tu désires Macbeth ! mais si tu veux jouir,

Il faudra que ton bras seconde ton désir.

A quoi servent les vœux dans une ame timide ?

La foiblesse projette, & la force décide !

Hâte-
 j

Hâte-toi , cher époux , viens puiser dans mon
sein ,

Tout ce qui manque au tien pour un si grand
dessein :

Ah , le danger n'est grand qu'autant qu'il
nous étonne ,

Et l'on doit tout oser , dès qu'on aspire au
trône.

Un Messager vient avertir Lady Macbeth
que le Roi doit arriver le soir même chez
elle ; & que son mari va paroître. Elle est
transportée de joie ; & après avoir donné or-
dre à ses gens d'avoir soin du Messager , elle
continue son Monologue.

Viens Duncan ! viens ! déjà la voix de ce
corbeau ,

T'annonce ton destin , dans ce fatal château !

O vous , esprits pervers ! O vous , dont la
vengeance ,

De l'ame des mortels a banni l'innocence !

Vous , que le crime implore , & que la vertu
fuit ,

Ecoutez-moi , sortez de l'éternelle nuit !

De mon sexe timide ôtez-moi la foiblesse ;

Ajoutez le courage , à l'ardeur qui me presse ;

Epaississez mon sang , endurcissez mon cœur ;

434 M A C B E T H ,

In sensible aux remords , qu'il en brave l'hor-
reur ;

Et que l'éclat du trône occupe seul mon ame !
Forte , par vous , montrez ce que peut une
femme ;

Et pour quelque forfait , s'il vous manque du
sang , *

En me faisant regner , n'épargnez pas mon
flanc !

Et toi , nuit que j'attens , à tes ombres fune-
bres ,

Joins ce que les enfers ont d'épaisses ténêbres ;
Dérobe à l'univers , aux cieux , même à mon
bras ,

L'horreur d'un attentat , dont je ne frémis pas !

*Macbeth paroît. Sa femme vole dans
ses bras , en lui disant :*

C'est Glamis ! c'est Cawdor ! c'est lui ! c'est
plus encore :

... * Come to my Woman's breasts,
And Take my milk for gall , you murth'ring
ministers !

Where-ever in your sightless substances
You Wait on natur's mischief !

N. B. Je sens qu'il s'en faut bien que j'aie
rendu toute la force à cette phrase. Mais pou-
vois-je dire plus en François ?

Ces titres, d'un beau jour, n'annoncent que
l'aurore ;

C'est un Roi que j'embrasse ! . . . Ah , cher
époux ! mon cœur

Voit déjà , dans tes yeux , ta future gran-
deur !

Conçois tout mon amour , par l'excès de ma
joye !

M A C B E T H.

T'a-t-on dit , que Duncan ? . . .

L A D Y M A C B E T H.

Oui , le sort nous l'envoye ! . . .

Il manquoit ce bonheur , pour combler mes
souhairs.

Esperer-t-il partir bien-tôt ?

M A C B E T H.

Demain.

L A D Y M A C B E T H.

Jamais.

Sois ferme , cher Macbeth , commande à ton
visage ;

De la pâle terreur écarte le nuage ,

Que la joye & l'honneur brillent seuls dans
tes yeux :

Laisse à mon bras le soin , de nous servir tous
deux.

Sois l'innocente fleur qui pare le bocage ;
 Je serai le serpent caché sous son feuillage !
 Sois sûr de mon adresse , ainsi que de mes
 coups ;
 Ose , sois homme enfin , & le trône est à
 nous.

MACBETH.

Madame , un tel projet mérite qu'on y
 pense

LADY MACBETH.

Un grand crime doit-il consulter la pru-
 dence ?

Sa lenteur , trop souvent , nous en ôte le fruit !
 Calme-toi seulement... Mais qu'entens-je ? ce
 bruit

Semble annoncer le Roi . . . Va , songe à te
 contraindre ,

J'agirai mieux encor que tu ne sçauras feindre !

SCENE VIII.

*Le Théâtre représente la Porte du
 Château.*

LE Roi arrive , aux flambeaux , au son
 des hautbois. Il est accompagné de ses

ACTE I. 437

deux fils , avec Banquo , Lenox , Macduff ,
Rosse , Angus , & autres Courtisans.

Le Roi loue les dehors du Château , & la
situation , &c.

Lady Macbeth arrive. Cette Scene se passe
en complimens faits & rendus de la part du
Roi & de la Dame. Le Roi impatient de
voir Macbeth , pour lequel il témoigne toute
son amitié , prie sa femme , dont il prend la
main , de le conduire dans le Château.

SCENE IX.

*Le Théâtre représente un grand apparte-
ment. On entend une symphonie ; &
plusieurs domestiques , portant des plats ,
traversent le Théâtre : Ensuite MAC-
BETH arrive seul.*

SI l'ame , sans remords , pouvoit être inhu-
maine ,
Si le crime après soi ne traînoit point sa peine ,
Si j'étois insensible à mon iniquité ,
Craindrois-je que le Ciel pût en être irrité ?
Mais , si dans la chaleur d'une ardeur insensée ,
Mon ame , d'un forfait a conçu la pensée ,
Et que mon cœur tremblant sy soumette à
regret ,

Ne fais-je pas déjà puni de mon forfait ? ...
 Insatiable orgueil ! Pere de tous les crimes ?
 Je ne vois , sous tes pas , que d'effrayans
 abîmes !
 Fuis ? ... Ciel , qu'allois-je faire ? Assassiner
 mon Roi ,
 Mon parent , mon ami , dans mon Château !..
 chez moi !
 Dans un endroit sacré , qu'illustre sa pré-
 sence ?
 Où je devois périr , en prenant sa défense ?
 Un Héros vertueux , moins craint que ré-
 véré ,
 Grand sans faste , vainqueur , & vainqueur
 adoré !
 Qui , s'il n'eût été Roi , jadis par ma voix
 même ,
 Eût été décoré de ce titre suprême ? ...
 Malheureux ! quel espoir a donc pu t'é-
 blouir ?
 Qui commet un forfait , espere d'en jouir :
 Mais toi , qu'esperois-tu ? quel étoit ton
 salaire ?
 De ravir à l'Etat un Roi , bien moins qu'un
 pere !
 De voir un peuple entier à ta perte animé ,
 Et d'être aussi haï , que Duncan fut aimé ? ...

Non , quoiqu'ambitieux , Macbeth est équi-
table ,

Il gémit de son crime : il en est moins cou-
pable !

Et bien-tôt... Mais on vient?... Cachons notre
douleur...

C'est * ma femme , grand Dieu !... :

L A D Y M A C B E T H.

Que faites-vous , Seigneur ?

Pourquoi rêver ici quand un Roi vous ap-
pelle ?

Votre absence , à ses yeux , rend la fête
moins belle.

Venez , la nuit s'écoule.

M A C B E T H , *à part.*

Il n'y faut plus penser :

Non , Duncan , tu vivras !... Cessez de me pres-
ser ,

Madame ; si le Ciel me croit digne du Trône ,
Ce n'est plus que de lui que jattens la cou-
ronne.

L A D Y M A C B E T H.

Qu'entends-je ? quel obstacle a détruit ton
espoir ? *

* Was the hope drunk

Wherein you dress your self ? hath it stopt
sience ?

Révois-tu ce matin ? t'éveilles-tu ce soir ?
Pourquoi flatter mon cœur , d'une espérance
vaine ?

T'aurois-je moins aimé , sans l'espoir d'être
Reine ?

C'est toi qui le fait naître ! & quand je l'ai
goûté ;

Quand le trône t'attend ; quand je t'y vois
monté ;

Quand tu n'as qu'à vouloir , pour n'en jamais
descendre :

Ton foible cœur balance , & n'ose l'entre-
prendre ? . . .

Macbeth n'est-il donc fait que pour former
des vœux ?

S'il avoit mon courage , il pourroit être
heureux !

M A C B E T H .

Peut-on l'être en effet , quand on l'est par un
crime ?

L A D Y M A C B E T H .

Eteins donc dans mon cœur cette ardeur qui
l'anime ,

Cette soif de regner , que toi seul excitas ?

Dont tu m'applaudirois , si tu ne tremblois
pas !

Mais pourquoi trembles-tu ? quel obstacle
t'arrête ?

Qui peut de tes remords exciter la tempête ?
Es-tu moins que tantôt maître du sort du
Roi ?

La nuit, le lieu, le bras, l'heure, tout est
à toi !

Un instant te couronne, & cet instant te
glace ?

Ah ! renonce à la gloire, ou reprends ton audace
Prouve-moi ta tendresse ; ou ce funeste jour
Te ravit à la fois le Sceptre, & mon amour ?
Je périrai plutôt . . .

M A C B E T H.

Arrête ; il faut te plaire ! . . .

Mais, Dieux ! si le succès alloit être con-
traire ? . . .

Si le Ciel indigné renversoit nos projets ? . . .

L A D Y M A C B E T H.

Répons-moi de ton cœur, je répons du succès.

Elle représente à son mari, combien il est
aisé de se défaire du Roi, pendant son som-
meil. Elle projette d'enyvrer les deux Cham-
bellans, au point de les mettre hors d'état de
s'opposer à ses desseins ; elle prétend même
les en faire croire coupables. Nous serons les
premiers, dit elle, à faire entendre nos cla-
meurs, & à rejeter sur eux l'affassinat de leur
maître &c. Macbeth admire le courage & le
génie de sa femme. Il ajoute à son projet,

T v

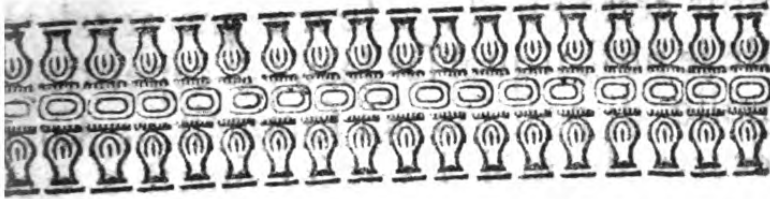
442 M A C B E T H ,
qu'il sera bon d'ensanglanter les poignards ;
& les mains des Chambellans... Je me sens, dit-
il , entraîné malgré moi à commettre ce crime
que je déteste ! Allons , cédon's à mon destin ;
& puisqu'il faut qu'il périsse ,

Aux yeux les plus perçans , cachons notre
noirceur ;

Songe , que le visage est le masque du
cœur !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente une Salle du
Château de Macbeth.*

BANQUO paroît , avec Fleance ; on
porte un flambeau devant lui.

BANQUO.

L A nuit est-elle avancée , mon fils ?

FLEANCE.

La Lune s'est retirée : je ne sçai quel
heure il est.

BANQUO.

Elle se couche à minuit.

FLEANCE.

Je crois , qu'il est plus tard , Sei-
gneur.

BANQUO.

Prends mon épée . . . Le Ciel est bien

T vj

444 M A C B E T H,
noir cette nuit ! . . . Je me tiens accablé
de je ne sçai quel fardeau ; & cependant
nulle disposition au sommeil . . . Ciel
écarte de moi les idées funestes qui
troublent le repos des hommes ! . . .
Rends-moi mon épée : * qui est là ?

*Macbeth paroît , suivi d'un domestique
portant un flambeau.*

M A C B E T H.

Ami . . .

B A N Q U O.

Quoi , Seigneur , encore debout ?
Le Roi est couché . . . vous lui avez fait
faire une débauche ce soir ; & vos Offi-
ciers doivent être contens de ses larges-
ses. Vous avez vû , sans doute , le beau
diamant dont il a fait présent à son ai-
mable hôtesse ? Il est charmé de son
mérite.

M A C B E T H.

Il daigne se contenter de notre zèle.
Ce Monarque eût été mieux traité , si
nous n'avions pas été surpris.

B A N Q U O.

Tout a été au mieux . . . J'ai rêvé la
nuit dernière à notre aventure. Nos

* A. Eléance.

A C T E II. 445

Magiciennes vous ont pourtant dit des vérités !

M A C B E T H.

Je ne pensois plus à elles. Cependant, quand vous pourrez disposer d'une heure de loisir, je vous la demande, & nous en parlerons.

B A N Q U O.

Ce sera, quand vous voudrez.

M A C B E T H.

Si vous entrez dans mon idée, & que vous suiviez mon conseil, il pourra vous faire honneur.

B A N Q U O.

Dès que je ne risque point à l'altérer, en cherchant à en acquérir davantage, vous me trouverez prêt à tout.

M A C B E T H.

En attendant, je vous souhaite une bonne nuit.

B A N Q U O.

Recevez de moi le même souhait.



SCENE II.

MACBETH, ordonne à son Domestique, d'avertir sa Maîtresse de sonner un coup de cloche; dès que la boisson du soir * sera prête.

MACBETH, seul.

Ciel, que vois-je?... Un poignard! me trompez-vous, mes sens?

Qui me l'offre, grand Dieu?... N'importe, je le prens...

Il m'échape!.. Quel est ce prodige terrible?
Présent à mes regards, à ma main insensible,
Plus aigu, plus brillant, plus riche que le mien,

Mon œil le voit, l'approche, & je ne touche rien!

Fatale vision! te croirois-je solide,

Sans les noires vapeurs d'un cerveau parricide!...

Quoi, je te vois encore! Et quand tu fuis ma main,

* Ancienne cérémonie Ecoissoise, pour régaler son hôte. On lui portoit cette boisson, au lit.

ACTE II. 447

Du crime cependant tu marques le chemin :
Tu marches devant moi : Ta pointe dégou-
tante

Trace à mes yeux surpris une route san-
glante ! ...

Puis-je en croire mes yeux ? Non , ce songe
trompeur ,

Doit ce qu'il a d'affreux au trouble de mon
cœur :

Que le prodige étonne , & frappe le vulgaire!...

Image de la mort , sommeil ! couvre la terre ;

Accable tous les yeux de tes pavots épais ,

Ton regne , de tout tems , fut celui des for-
faits :

Favorise le mien. Et vous , sombres retraites ,

Que sous mes pas tremblans vos voutes soient
muettes !

Par mon crime caché , vos murs sont enno-
blis :

Par mon crime connu , vos murs sont avilis!...

Mais il est tems d'agir * Cette voix qui
m'appelle ,

Annonce de Duncan la Sentence mortelle :

C'en est fait , il n'est plus !...

* La Cloche sonne.

SCENE III.

LADY MACBETH, *seule.*

J' Ai mis les Officiers du Roi dans un état à ne pas nuire à mes desfeins. Mon courage s'accroît par leur foiblesse , & je vais triompher . . . Mais silence! Qu'entens-je?... C'est la chouette qui joint son cri funébre au son de la cloche qui vient d'annoncer le trépas de Duncan Macbeth est-il entré? ... Oui, je vois la porte entre-ouverte ; & grace à mes soins , le profond sommeil des Chambellans se fait entendre d'ici ...

MACBETH paroît dans le fond du Théâtre.

Qui est là? ... Parle...

LADY MACBETH, *à part.*

Je crains qu'ils ne le soient éveillés! ... L'entreprise est manquée : nous sommes perdus ! ... Ecoutons? .. Hélas, de la maniere dont j'avois disposé leurs poignards, Macbeth a-t-il pû se trom-

per? Dieu! si les traits de Duncan ne m'avoient pas rappelé ceux de mon Pere, il mouroit de ma main. Ah, cher époux! ...

MACBETH.

Le crime est consommé! ... N'as-tu rien entendu?

LADY MACBETH.

Je n'ai rien ouï, que les cris des oiseaux nocturnes... Mais n'as-tu point parlé, toi?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Toi à l'heure.

MACBETH.

Comme je descendois?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Tais-toi! ... qui couche dans cet appartement?

LADY MACBETH.

Donalbain,

MACBETH, *regardant ses mains sanglantes.*

Spectacle affreux! ...

MACBETH,
LADY MACBETH.

Quelle foiblesse !...

Macbeth fait le détail du meurtre à sa femme. Il est déjà déchiré par ses remords, & il ne peut soutenir la vue de ses mains teintes du sang de son Roi. Lady Macbeth le rassure... Mais elle s'aperçoit que le trouble de son mari lui a fait emporter les poignards des deux Chambellans. Elle lui en fait des reproches ; elle veut qu'il les reporte, & qu'il souille leur lit de sang... Macbeth avoue qu'il est trop saisi pour oser retourner dans ce fatal appartement. » Eh bien, j'irai moi (répond sa femme.) Les hommes morts, & les hommes endormis ne sont pas plus à craindre qu'en peinture &c.

» Macbeth reste seul. Il entend frapper ; il en est effrayé. Qui suis-je maintenant ? (dit-il) le moindre bruit me fait pâlir !... » Quelles mains, juste Ciel ! mes yeux ne peuvent plus tomber sur elles sans horreur. » Tout l'Océan peut-il en effacer les taches ? » Non, je le souillerois lui-même !...

Lady Macbeth dit, en rentrant : » Tiens, regarde mes mains ! regarde si je tremble !... » Que je rougis de te voir un cœur si foible... ! Mais on frappe à la porte du Château ? » Retirons-nous dans notre appartement. » Un peu d'eau va bientôt effacer les moindres traces de notre attentat... Que pourra-t-on nous dire alors ? ... Ah ton courage, » mon cher Macbeth, ne t'a pas servi jusqu'à la fin !... Mais les coups redoublent !

ACTE II. 451

» prends-vîte ta robe de chambre , de peur
 » qu'on ne nous appelle ; & que nous ne don-
 » nions lieu aux soupçons. . . Ah cesse de t'a-
 » bandonner ainsi à la noirceur de tes pen-
 » sées ... Plutôt que de connoître mon forfait
 » (dit Macbeth) plût au Ciel que je ne me
 » connusse pas moi-même !

SCENE IV.

LE PORTIER DU CHATEAU

seul.

Cette Scene est une de celles que Shake-
 peare avoit la complaisance de donner,
 dans les piéces les plus frappantes, pour égayer
 le peuple, ou peut-être, pour lui laisser le tems
 de respirer. Mais le monologue d'un Portier
 yvre, & fâché de ce qu'on l'éveille de trop
 bonne heure, n'auroit rien d'amusant pour
 nous.

Macduff & Lenox entrent enfin dans le
 Château. Ils demandent au Portier, si Macbeth
 est levé ? Macbeth paroît. Il dit qu'il n'est pas
 encore jour chez le Roi. Macduff dit, que le
 Roi lui a ordonné de l'éveiller, & qu'il craint
 d'avoir dormi trop tard. Macbeth s'offre à con-
 duire Macduff à l'appartement du Roi ; il le
 mène jusqu'à la porte.

Lenox dit à Macbeth, que la nuit a été
 mauvaise. Les cheminées de la maison où ils
 ont couché, ont été abbatues par le vent ; on

croyoit entendre retentir les airs de cris lamentables, & d'affreux hurlemens; des sons aussi étranges que funebres glaçoient tous les cœurs; on prétend même, dit-il, que la terre en a été ébranlée!...

Macduf rentre en courant, & pénétré d'horreur. Il n'a pas la force de dire ce qu'il a vû... Il presse Macbeth & Lenox, d'entrer dans l'appartement du Roi, & de voir le plus horrible crime qui ait jamais été commis.... Il crie au meurtre! à la trahison!... » Que l'on » sonne l'allarme (dit-il) Banquo! Donal- » bain! Malcolme! éveillez-vous? sortez des » bras du frere de la mort, pour voir avec » effroi la mort même!... *

* La Cloche sonne.

SCENE V.

Lady Macbeth arrive épouvantée. Elle demande la cause d'une allarme si terrible? ... » Ah, Madame (répond Macduf) ne » m'interrogez pas? Auriez-vous la force de » m'entendre, si je parlois? .. Non, je me » rendrois sans doute coupable de votre » mort, en répondant à votre demande!

Banquo paroît; & Macduf lui dit que le Roi est assassiné. Lady Macbeth feint autant de douleur que de surprise. Banquo est si frappé de cette nouvelle, qu'il ne peut la croire... Macbeth revient avec Lenox, & Rossie.

A C T E I I. 453

» Que ne suis-je expiré (s'écrie-t-il) une heure
» avant cet horrible malheur ! je serois
» mort heureux. Il déplore le sort du Roi, &
» le sien propre.

Malcolme & Donalbain paroissent. Le premier demande ce qui est arrivé.

M A C B E T H.

Le plus grand des malheurs, le plus noir
attentat,

Notre perte, la tienne, & celle de l'Etat!

M A L C O L M E.

Je tremble, explique-toi ?...

M A C B E T H.

La source de ta vie,

Et de notre bonheur, cher Malcolme, est tarie!

Ton pere est massacré!

M A L C O L M E.

Mon pere? Ciel vangeur!...

Quel est le monstre? Parle?...

L E N O X.

Ou l'ignore, Seigneur:

Mais si l'on peut juger sur de frapans indices,

Macbeth, de ce forfait, a puni les complices:

Leurs visages, leurs mains, & leurs poignards

sanglans,

Déposoient à la fois contre les Chambellans!

MACBETH.

De rage & de douleur, hélas, trop enivrée,
 Mon ame, à son transport ne s'est que trop
 livrée :

Ces tigres méritoient un sort plus rigoureux!..
 Mais le cœur parle seul en ces momens af-
 freux :

Et qui peut épargner l'assassin de son maître,
 Est plus qu'homme, ou plutôt n'est pas digne
 de l'être !

Macbeth continue à se justifier de la préci-
 pitation avec laquelle il s'est défait des Cham-
 bellans, en faisant une description de l'état
 dans lequel il a trouvé le Roi, percé de coups,
 & nageant dans son sang, &c.

Lady Macbeth feint de s'évanouir à ce ré-
 cit. On la transporte dans son appartement.

» Pourquoi nous taisons-nous ? (dit Mal-
 » colme à part à Donalbain) Hélas, notre
 » abbattement ne peut-il pas nous faire croire
 » coupables ? Eh, que pouvons-nous dire ici,
 » (répond Donalbain) dans un lieu où notre
 » vie ne tient à rien : Fuyons, cher frere,
 » fuyons ! portons ailleurs des larmes que
 » nous ne pouvons verser en sûreté dans ce
 » fatal Château !..

Banquo dit à l'Assemblée qu'il est tems
 d'aller s'habiller, * afin de revenir au plutôt
 dans la même salle, pour délibérer sur ce qu'il

* Ils étoient tous arrivés à demi nus.

convient de faire dans une conjoncture aussi triste qu'importante pour l'Etat . . . » La terreur & le doute nous agitent (dit-il :) » quant à moi, c'est Dieu seul que j'invoque; & je déclare la guerre au traître, quel qu'il soit! » Le reste de l'Assemblée, & Macbeth même en disent autant.

Malcolme & Donalbain restés seuls, délibèrent de se sauver, le premier en Angleterre, & le second en Irlande. » Nous ferons moins exposés aux complots des traîtres, en nous séparant, (dit Donalbain,) ici notre perte est certaine, & le voile du zèle est celui de la mort! Fuyons donc au plutôt (dit Malcolme) abandonnons tout, en attendant que ce mystère terrible soit éclairci.

SCENE VI.

ROSSE, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Où, je suis en état de parler de ce qui s'est passé dans le monde, depuis soixante-dix ans. J'ai vû bien des événemens de toute espece : mais celui qui vient d'arriver est si épouvantable, qu'il efface tous les autres!

ROSSE.

Ah, bon-homme! vîtes-vous ja-

mais, comme aujourd'hui, le ciel annoncer sa colere contre l'Univers? Le soleil devroit luire; il devroit être jour; & la nuit semble encore s'épaissir sur notre horison!...

LE VIEILLARD.

C'est un prodige qui n'est pas moins étrange, que celui dont nos cœurs frémissent ... Hélas, on a vû Mardi dernier, un Faucon abbatu & déchiré par un miserable hibou!

ROSSE.

Apprenez quelque chose d'aussi extraordinaire. Les chevaux du Roi, ceux qu'on estimoit le plus, sont devenus tout à coup féroces & indomptables ... On prétend même qu'ils se sont mangés les uns les autres!...

MACDUF *entre.*

ROSSE.

EH bien, cher Macduf, le jour reparoît-il?

MACDUF.

Hélas non, Seigneur!

ROSSE.

Connoît-on enfin l'auteur du crime?

MACDUF.

M A C D U F.

Ce sont ceux que Macbeth a tués.

R O S S E.

Ciel ! Que prétendoient-ils gagner ?

M A C D U F.

Ils avoient été séduits par les deux
fils du Roi : leur fuite , du moins , fait
tomber sur eux des soupçons légitimes.

R O S S E.

Funeste ambition ! la nature impuissante ,
Met donc un vain obstacle à ta soif dévorante ? ...Mais la couronne en ce cas , pourroit
bien regarder Macbeth ? ...

M A C D U F.

Il est déjà élu. Il vient de partir pour
Scone , où il doit être couronné ...

R O S S E.

N'y venez-vous point ?

M A C D U F.

Moi ? Non. Je vais à Fife.

R O S S E.

Pour moi , j'y vais.

M A C D U F.

Je souhaite que tout aille bien. A-
dieu ... puissions-nous ne pas regretter
nos anciens habits !

458

MACBETH;
ROSSE, *au Vieillard.*

Adieu, bon-homme!

LE VIEILLARD.

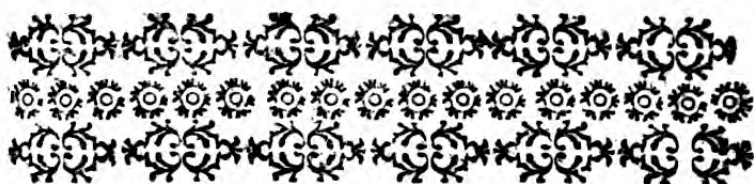
Hélas, adieu, Seigneur!... que du Ciel soit
béné, *

Qui détestant le mal, aime son ennemi!

* God's benison go With you, and With
Those
That Would make good of bad, and friends
of foes!

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais du Roi.

BANQUO, *seul.*

Tous tes vœux sont remplis, Macbeth ! Thane de Glamis , Thane de Cawdor Roi d'Ecosse enfin : on t'a tenu tout ce qu'on t'avoit promis ; que manque-t-il à ta félicité ? plaise au Ciel, que lui même ait dirigé tes pas ! Cependant , le même Oracle t'interdit tout espoir de voir passer ton Sceptre à ta postérité ? c'est de la mienne que le destin promet à l'Ecosse une longue fuite de Rois ! c'est de mon sang , qu'ils doivent naître !... Est-ce un crime à moi de le croire ? ... Témoin de ce qu'on t'a prédit, & de son accomplis-

460 M A C B E T H,
fement, croirai-je qu'on m'a fait des
promesses frivoles?... Mais on vient :
taisons-nous!

*Le Roi Macbeth arrive au son des trom-
pettes, avec sa femme, Lenox, Fosse,
& plusieurs Courtisans.*

Il comble Banquo de marques d'amitié, en
l'invitant à un grand festin qu'il doit donner
le soir. La Reine renchérit encore sur les ca-
resses que son mari fait à Banquo, qui les assure
sous deux de sa reconnoissance. Il promet de
se rendre au souper, au retour d'une promena-
de qu'il doit faire dans l'après dinée, avec
son fils. On lui recommande expressément
de n'y pas manquer.

Macbeth lui apprend que Malcome, & Do-
nalbain répandent de mauvais bruits sur la
mort de leur pere, en Angleterre, & en Irlan-
de; & qu'il convient de statuer le lendemain
dans le Conseil, sur le parti qu'il est à propos
de prendre... Il congédie toute sa suite jus-
qu'à l'heure du souper, à la réserve d'un de
ses Officiers qu'il retient...

SCENE II.

MACBETH, L'OFFICIER.

Macbeth demande à l'Officier, si les gens
qu'il a fait avertir sont arrivés. On lui

ACTE III. 451

répond qu'ils sont à la porte du Palais. Il ordonne qu'on les amène devant lui...

M A C B E T H, *seul.*

Il ne suffit pas de régner : il faut régner avec tranquillité. Je suis trop frappé de ce qu'on a prédit à Banquo. Il porte en lui le germe de ma crainte : il est assez coupable. L'austérité de son caractère, sa sagesse, sa valeur, offrent continuellement à mes yeux le seul mortel dont l'être m'épouvante. Ainsi qu'un autre Antoine à l'aspect de César,

Mon génie étonné, tremble devant le sien ! *

N'a-t-il pas osé quereller les Magiciennes, lorsqu'elles m'ont promis la Couronne ? & pour le consoler, ne lui ont-elles pas prédit qu'il seroit pere d'une longue suite de Rois ?... Qu'ont-elles donc fait en ma faveur ? elles ont mis sur ma tête une Couronne stérile, & dans ma main un Sceptre infructueux dont une postérité étrangère doit hériter... Ah, s'il en est ainsi, c'est donc

..... * And vnder him,
My genius is rebuk'd ; ...

V iij

pour illustrer le sang de Banquo que j'ai souillé le mien ? c'est donc pour lui que j'ai osé assassiner mon Roi ? que j'ai perdu mon innocence, & mon repos ?... Quoi les enfans de Banquo seroient Rois !... Non, fort injurieux : accable-moi plutôt du poids de ta colere ; tu trouveras une ame au dessus de tes coups !

L'Officier rentre, avec deux Assassins.

Macbeth, dit à l'Officier, de veiller à la porte... Il anime le ressentiment de ces deux misérables contre Banquo, en leur persuadant que c'est lui qui a jadis été la cause de leur ruine. Il profite des mouvemens de rage & d'indignation qu'ils laissent échapper, pour leur proposer le meurtre de ce Seigneur, qui est (dit-il) aussi son ennemi. Ils acceptent la proposition avec ardeur ; & Macbeth leur ordonne de se tenir prêts, pour le moment où il les fera avertir. » *Il faut, ajoute-t-il, que Fléance, ce, fils de Banquo, périsse avec son pere : sans quoi nous aurions sa vengeance à craindre....* » Allez vous préparer mes amis : je reviendrai bien-tôt vous trouver.

O Banquo ! si le Ciel est ton plus doux espoir,
Je cherche à le remplir : tu le verras ce soir.



SCENE III.

LADY MACBETH, UN
OFFICIER.

ELLE lui demande, s'il est vrai que Banquo soit en campagne. Il répond que oui, mais qu'il doit revenir le soir même. Elle lui ordonne d'avertir le Roi, qu'elle a à lui parler.

LADY MACBETH, *seule.*

L'homme parvient en vain à l'objet de ses vœux :

S'il jouit en tremblant, il ne peut être heureux ;

Et je préférerois le sort de ma victime ,
Au malheur de gémir des suites de mon crime! . . .

MACBETH *entre ; sa femme continue.*

Quoi, Seigneur, toujours seul, à vous-même livré ,

En proie à vos ennuis, de remords entouré ?

Je cherche en vain Macbeth ; à peine son visage ,

De ce qu'il fut jadis, me retrace l'image !

Ah , Seigneur , écarterz un fatal souvenir :

Insensible au passé n'attendez l'avenir ,

Qu'en goûtant le présent... dans les maux sans
remède ,

Un foible cœur succombe , un grand cœur le
possède.

M A C B E T H .

Les monstres abbatus , ne sont pas toujours
morts ! *

Les membres dispersés , réunis à leur corps ,
Peuvent rendre au serpent une nouvelle vie ;

Et qui l'attend le moins éprouve sa furie ! . .

Mais plutôt que de craindre un malheur incer-
tain ,

Par de nouveaux forfaits enchaînons le destin :

Le repos des bons Rois , sur l'équité se fonde ;

Et celui des Tyrans , sur le malheur du monde :

Plus heureux de périr , que de craindre la
mort ,

Leur inhumanité doit assurer leur sort . . .

Si l'horreur de mon crime empoisonne ma vie ,

Le croirois-tu Duncan ? c'est ton sort que
j'envie !

* We have scotch'd the snake, not kill'd it.
Shéllclose , and be her self ; wilst our poor
malice

Remains in danger of her former Tooth ! &c.

A C T E III. 465

Couché dans le tombeau tu ne redoutes rien ;
Ton destin t'est connu , quand j'ignore le
mien :

Tes malheurs sont passés, les miens viennent
de naître !

Désormais, à l'abri des embûches d'un traître,
Tu reposes en paix ; tandis que sous mes pieds,
L'enfer s'ouvre sans cesse à mes yeux effrayés !

Lady Macbeth prie le Roi d'écarter ces
idées funestes , & de se préparer à recevoir
plus gaîment les Seigneurs qu'il a invités à
souper. Macbeth promet de se contraindre.

Il exhorte même sa femme à faire beau-
coup d'accueil à Banquo ... Il lui fait entendre
qu'il médite un grand dessein , & que la nuit
ne se passera pas sans qu'il soit exécuté. Elle
l'interroge en vain , pour sçavoir de quoi il
s'agit. Macbeth lui répond tendrement , qu'il
ne veut pas la rendre complice de son projet
en lui en faisant part. » Viens , suis-moi (dit-
il) tu m'applaudiras demain ... qu'il te
suffise de sçavoir ,

Qu'un grand crime jamais ne demeure im-
puni ,

Si par d'autres forfaits il n'est bien-tôt suivi !



 SCENE IV.

*Le Théâtre représente un Parc , au
bout duquel on apperçoit le
Palais de Macbeth.*

L Es trois Assassins que Macbeth a gagnés se mettent en embuscade pour attendre Banquo , & Fléance , qui ne tardent guères à arriver au flambeau. Banquo est attaqué le premier ; & ce malheureux pere , en tombant percé de coups , crie à son fils de se sauver... Fléance fuit ; & les Assassins se retirent pour aller rendre compte à Macbeth de leur expédition.

SCENE V.

*Le Théâtre représente une Salle
préparée , pour un banquet Royal.
Macbeth , & sa femme arrivent ,
suivis de toute la Cour.*

M Acbeth ordonne aux Seigneurs , de se placer suivant leur rang. Quant à lui ; il ne veut point de place distinguée de celle

ACTE III. 467

des autre convives. Il laisse cet honneur à la Reine.

Tandis que les Courtisans se placent , en laissant un siège au milieu pour Macbeth , il aperçoit un des Assassins (à la porte de la salle) dont le visage est ensanglanté.

Cet homme parle bas au Roi , & lui apprend que Banquo est mort , mais que Fléance s'est sauvé. Macbeth n'est qu'à demi satisfait. Il craint que Fléance ne vange un jour son pere. L'Assassin se retire , avec ordre de venir trouver Macbeth le lendemain... La Reine invite son mari à prendre place à table... En cet instant , l'ombre de Banquo (qui est invisible aux convives) s'élève du fond du Théâtre , & se met dans la place réservée pour le Roi , qui est d'abord étonné de voir la table pleine. Il en fait des reproches aux Courtisans , qui s'excusent , en lui montrant le siège où est assis Banquo , & qui leur paroît vacant... Macbeth en jettant les yeux de ce côté , est saisi d'horreur. Il apostrophe le Spectre.

Détourne tes regards , phantôme épouvantable !

De ton trépas sanglant , je ne suis point coupable ...

Les Seigneurs , croyant le Roi malade , veulent se lever. La Reine les en empêche , en leur disant que Macbeth est souvent attaqué de cette incommodité qu'il a depuis l'enfance & qui n'a rien de dangereux. Elle

468 M A C B E T H,

les prie de n'y point faire attention, de crainte
de chagriner le Roi ... Elle s'adresse ensuite à
Macbeth, qu'elle tire à part.

L A R E I N E.

Etes-vous homme?... O Ciel, que faites-vous
Seigneur ?

M A C B E T H.

Si je le suis?... Hélas, quel autre sans ter-
reur,
Sur ce Spectre effrayant pourroit porter la
vue ?

L A R E I N E.

Ah, calmez les transports de votre ame éper-
due,
Cher Macbeth ! ces poignards, ces phantômes
affreux,
Qu'un fatal souvenir rend présens à vos
yeux ;
Ces songes, dont l'image en votre ame est
empreinte,
Comme du préjugé, sont enfans de la
crainte.
La foiblesse du cœur, les grossit à l'esprit ;
La raison les étouffe, & l'erreur les nou-
rit !...
Pour ce moment, du moins, tâchez de vous
contraindre,...

Que craignez-vous, enfin ?...

MACBETH.

Vois, si j'ai lieu de craindre !
Regarde, vois Banquo ! vois son corps dé-
chiré !

Vois ce Spectre sanglant, pâle & défiguré !...
Quoi, tu ne frémis point ?... regarde ! il nous
menace :

Tiens, le voilà !... * Que vois-je ? il occu-
poit ma place ;

Ciel ! Il est disparu ? mais quoi, qu'ai-je
donc fait,

Pour forcer la nature à vanger mon forfait ?
L'Univers, avant moi, n'eut-il point d'ho-
micide ?...

Victimes des fureurs d'une main parricide,
Vit-on jamais les morts sortis de leurs tom-
beaux,

De leur lâche assassin devenir les bour-
reaux ? ...

Quel prodige !...

LA REINE.

Seigneur, daignez donc prendre place...
Songez, qu'on vous attend...

* L'Ombre disparaît.

MACBETH.

Hélas, faites-moi grace !*
Un Roi, comme un autre homme, a des
maux à souffrir :

Si vous plaignez les miens, amis, c'est les
guérir !

Déjà votre présence en affoiblit l'atteinte ;
Et la joie en ces lieux doit étouffer la plainte :
Qu'elle y regne toujours !... Mais quoi donc,
parmi vous,

Je ne vois point Banquo ? ... Dieux, qu'il
m'eût été doux,

De posséder ici ... ** Spectre terrible
arrête !

Porte dans le tombeau ton odieuse tête :
Détourne de mes yeux tes regards mena-
çans !...

Tu ne dois mon effroi, qu'à l'erreur de mes
sens

La Reine fait son possible pour que les
Courtisans ne s'inquiètent point des transports
du Roi. Macbeth furieux, continue à parler
au phantôme.

Tu peux m'épouvanter, mais tu ne peux m'a-
battre :

* Aux Courtisans.

** L'Ombre reparoît.

ACTE III. 47

J'ose te regarder ; j'oserois te combattre,
Si la valeur pouvoit décider notre sort...
Quitte, si tu le peux , l'appareil de la mort ;
D'un monstre furieux emprunte la figure :
Ou redeviens vivant , pour vanger ton in-
jure ;
Je ne te craindrai point ... Tu te tais ? Fuis !
vas-t'en ,
La terre te reclame , & le tombeau t'at-
tend !... *

Les Courtisans effrayés de l'état violent du
Roi, quittent la table ... Macbeth revenu à
lui-même, veut les retenir. Il essuie des re-
proches de la part de la Reine. Il en est sur-
pris. Quoi, dit-il,

Ce Phantôme, à vos yeux, n'a donc rien de
terrible ?
N'est-ce donc qu'à moi seul qu'il s'est rendu
visible ?
Quand tout frémit en moi, vous ne ressentez
rien !
Porteriez-vous des cœurs plus fermes que le
mien ?

* L'Ombre disparaît.

472 MACBETH.

Les courtisans assurent à Macbeth qu'ils n'ont rien vu ; & la Reine les prie de se retirer , pour prévenir les questions qu'ils pourroient faire à son mari... Le trouble de Macbeth continue après le départ des Seigneurs. Il demande quelle heure il est ? Il est inquiet de ce que Macduf ne s'est pas trouvé à son festin. Tous les Seigneurs Ecoffois lui sont suspects ; & il n'en est pas un dans la maison duquel il n'ait un domestique affidé Le résultat de ses fureurs, est d'aller consulter les Magiciennes sur sa destinée. Les moyens les plus criminels ne lui couteront plus rien pour se maintenir sur le trône : Son désespoir ne connoît plus de bornes La Reine l'engage enfin à venir prendre quelques heures de repos.

SCENE VI.

La Scene change , & représente une Plaine aride. Le Tonnerre gronde ; & l'on voit arriver à la lueur des éclairs , les trois Sorcieres qui précèdent Hécate.

Hécate se plaint de ce qu'à son insçu, elles ont entraîné Macbeth dans le crime , par leurs prédictions énigmatiques. Elle est d'autant plus sensible à ce manque de respect , que ce n'est que par elle que les Sorcieres ont appris à faire le mal. Pour réparer cette

A C T E III. 473

faute , dont elles sont déjà punies par l'ingratitude de Macbeth , Hécate leur ordonne de se trouver dès le matin avec tout leur attirail magique à la source de l'Acheron , où elle les attendra , pour les aider à instruire Macbeth (qui doit s'y rendre) de sa destinée. Elle les quitte , pour aller employer le reste de la nuit à faire tomber sur la terre les plus pernicieuses influences de la Lune , au moyen desquelles elle se promet de faire marcher Macbeth de crime en crime , en le flattant d'un espoir d'impunité qui enfin causera sa perte....

Une Musique extraordinaire se fait entendre ; & plusieurs voix appellent Hécate , en chantant. Elle s'envole dans les airs ; & les Sorcieres vont se préparer pour son retour.

SCENE VII.

*Le Théâtre représente un
Appartement*

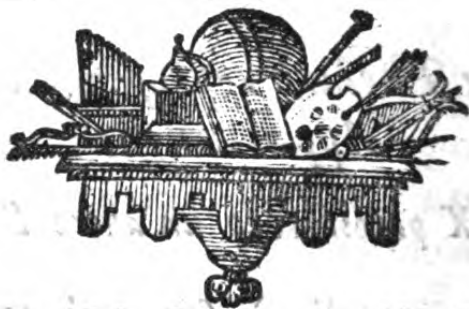
ENOX paroît avec un autre Seigneur.

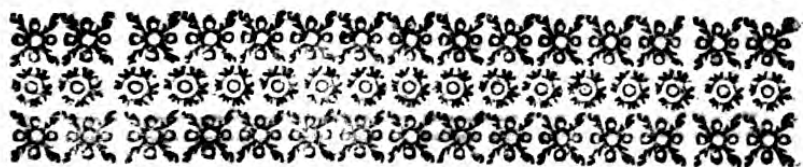
L Enox rappelle à son ami toutes les circonstances qui peuvent faire croire Macbeth coupable de la mort de Duncan , & de Banquo. Il gémit de leur destinée ; il plaint le malheur des fils du Roi défunt , & de Fleance. Cependant il est dangereux (dit-il)

474 M A C B E T H,

de laisser éclater ses soupçons, de crainte d'irriter le Tyran qui vient de disgracier Macduf, uniquement parce que ce Seigneur ne s'étoit pas trouvé au banquet Royal... L'ami de Lennox, lui apprend que Malcolme & Donalbain se sont retirés en Angleterre, sous la protection du Roi Edouard, où ils sont en sûreté; & que Macduf est allé les joindre pour engager ce Monarque à donner des troupes aux deux Princes, avec lesquelles ils puissent affranchir l'Ecosse de la tyrannie de l'Usurpateur... Ils déplorent tous deux le funeste état de leur patrie, en priant le Ciel de favoriser l'entreprise de Macduf, contre lequel Macbeth est furieux.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une Caverne obscure, au milieu de laquelle on voit une chaudiere bouillante. Les trois Sorcieres entrent au bruit du Tonnerre.

Elles tournent mystérieusement autour de la chaudiere, dans laquelle elles jettent, l'une après l'autre, toutes les drogues & les ingrédients nécessaires pour la composition de leur *charme*. L'appareil de cette cérémonie magique est rendu encore plus terrible par une musique assortie au sujet, & dont les sons lugubres, sont entremêlés périodiquement par des coups de tonnerre.

Hécate arrive suivie de trois autres Sorcieres. Elle applaudit à l'ouvrage des trois premières. Toutes se rangent, en rond, autour de la chaudiere. Elles achevent, par leurs incantations, & par leurs danses, de donner le dernier degré de perfection au *charme*. Alors,

476 M A C B E T H ,
une des Sorcieres s'écrie tout à coup, *que quel-
que profane est à la porte....*

SCENE II.

M A C B E T H , *entre.*

IL conjure les Sorcieres (dans les termes de l'Art) de répondre aux demandes qu'il a à leur faire. Les Sorcieres y consentent. Elles lui donnent même l'option d'apprendre son sort par leur bouche , ou par celle de leurs maîtres. Macbeth leur dit de les appeller. Elles obéissent. Après une courte conjuration , la caverne acheve de s'obscurcir , & ce n'est qu'à la lueur des éclairs qu'on apperçoit une tête armée d'un casque, qui s'élève du fond du Théâtre .. Macbeth l'interroge. Mais les Sorcieres le font taire ; en lui disant que le Phantôme a déjà pénétré sa pensée... Il appelle trois fois Macbeth , d'une voix tonnante ; & après lui avoir dit , *de se garder de Macduf, Thane de Fife*, il disparoit.

Le Roi veut en sçavoir davantage. On voit paroître un enfant ensanglanté. Il appelle Macbeth, comme a fait l'autre. » *Sois sanguinaire (dit-il) & barbare à ton gré : méprise tout pouvoir humain. Nul mortel , né de femme , ne peut nuire à Macbeth ! **

Le Tyran charmé de cet oracle , s'écrie d'a-

* L'enfant disparoit.

ACTE III. 477

«bord que Macdus peut vivre, & qu'il ne le craint plus... » Cependant (ajoute-t-il) celui « qui peut avoir une double garantie de sa « félicité, auroit tort de la négliger. Il périra, « le traître! & je pourrai dormir, en dépit du « tonnerre.

Un bruit terrible accompagné d'éclairs, annonce une troisième apparition. C'est un enfant couronné, tenant un arbre dans sa main... Il promet à Macbeth l'impunité de tous ses crimes, & la victoire sur tous ses ennemis, *jusqu'au moment où la forêt de Birnam ira se joindre à la montagne de Dunfinane.*

Macbeth est transporté de joie, à cause de l'impossibilité apparente d'un pareil événement. Il ne désire plus que de savoir, si en effet la postérité de Banquo doit régner un jour en Ecosse... Les Sorcieres le prient de se contenter de ce qu'il a entendu, & de n'en pas demander davantage: La fatale chaudiere dispaçoit même tout à coup... Mais le Roi insiste, en maudissant les Sorcieres, si elles refusent de satisfaire sa curiosité sur ce dernier objet. On entend alors un bruit souterrain, & des fanfares de hautbois. Les Sorcieres chantent toutes ensemble à trois reprises, *qu'il voye!...*

Sans la redouter, servons sa fureur:

Qui prétend trop voir, voit souvent sa peine:

Venez, paroissez, déchirez son cœur;

Et disparoissez comme une ombre vaine!

Huit Rois paroissent à la file l'un de l'autre, & traversent le Théâtre. L'ombre de Banquo qui ferme la marche, tient un verre qu'il porte aux yeux de Macbeth.

La fureur du Tyran augmente par degré, à mesure qu'il voit passer tous ces Monarques. Elle dégénere en rage, lorsqu'il apperçoit encore une longue suite de Rois, dans le verre que Banquo lui présente... * Il tombe enfin dans une espece de létargie.

Les Sorcieres font jouer une symphonie, & dansent autour de lui pour le réveiller; ensuite tout disparoit. Le Roi qui se trouve seul, se sauve avec horreur de ce lieu funeste... Il rencontre Lenox à qui il demande, s'il n'a rien vû? Lenox après l'avoir assuré que non, lui apprend que Macduf s'est sauvé en Angleterre. Macbeth se reproche à lui-même de n'avoir pas fait périr ce Seigneur dès le premier soupçon qu'il a conçu contre lui. Il se propose de suivre à l'avenir tous les premiers mouvemens de son cœur, & de n'épargner personne. Il veut surprendre le Château de Fife, appartenant à Macduf, & faire passer toute sa famille au fil de l'épée.

* *Shakespeare (dit M. Theobald) a trouvé le moyen de faire ici sa cour d'autant plus ingénieusement au Roi Jacques Premier (qui venoit de réunir sur sa tête les deux Couronnes d'Angleterre & d'Ecosse) que la Maison de Stuard prétend descendre en ligne directe de Banquo.*

SCENE III.

Le Théâtre représente le Château de Macduf.

Lady Macduf paroît avec son fils. Elle se plaint, à Roffe, de ce que son mari l'a abandonnée, ainsi que sa famille, à la merci du Tyran. Roffe tâche d'excuser son parent, dont la fuite étoit nécessaire, & de consoler son épouse. Il dit à Lady Macduf de prendre des précautions contre la fureur de Macbeth, à laquelle il s'expose lui-même, par l'avis qu'il est venu lui donner, & il prend congé d'elle.

Lady Macduf s'amuse à dialoguer avec son fils, qui est un enfant, & à se plaindre de la fuite de son mari.

Un Messager vient l'avertir, à la hâte, de songer à sa sûreté, & à celle des siens. Elle est saisie d'effroi, & ne sçait quel parti prendre. Les Satellites de Macbeth arrivent. Ils tuent le fils, & la mere se sauve.



SCENE IV.

*Le Théâtre représente le Palais du Roi
d'Angleterre.*

MALCOLME, MACDUF.

MALCOLME.

NON Macduf, si tu veux partager mes
douleurs,

Cherchons l'obscurité : c'est l'azile des pleurs!

MACDUF.

Cherchons plutôt, Seigneur, à sauver la pa-
trie ;

Votre ame, par ses maux, n'est que trop at-
tendrie :

Mais ce n'est point des pleurs qui peuvent la
guérir ;

Il faut du sang, il faut la vanger, ou périr!

Ah, si vous connoissiez quel est l'état hor-
rible!

MALCOLME.

S'il m'étoit inconnu, j'y serois moins sensible.

N'augmente point ma peine, en doutant de
mon cœur !

Peut-être que bientôt... Mais, cet usurpateur,
Ce

ACTE IV. 481

Ce tyran , dont le nom fait frémir la nature
Offrit jadis aux yeux la vertu la plus pure ?
Ne l'as-tu point servi ? Ne m'a-t-il point
trompé ?

Que t'a-t-il fait ?... D'où vient, qu'à sa perte
occupé ,

Tu quittes aujourd'hui tes enfans & ta femme,
Tes honneurs, & tes biens ?... Viens-tu sonder
mon ame ?...

Jadis il fut des Dieux que le sang honoroit !...
Et Macbeth . . .

MACDUF.

Juste Ciel ! quoi Malcolmè croiroit ?...

MALCOLME.

Non ; j'ai peine à penser que Macduf soit un
traître :

Mais on craint le Sujet , quand on craint tout
du Maître ;

Souvent, de la vertu, le crime prend la voix ;
Et l'ennemi du Ciel , fut un Ange autrefois !

MACDUF.

Ah, ce fatal soupçon détruit mon espérance !

MALCOLME.

Ton Etat & le mien , fondent ma défiance.
Je n'ai rien à donner ! tu tiens tout de ton
Roi ;

Tome II.

X

Quel seroit ton espoir , en t'attachant à moi ?
L'excès de la vertu , la rend souvent suspecte ;
Et je le crains toujours quoique je le respecte.

MACDUF.

Triste Ecoffe , gémis , n'attens plus de vangeurs ,
Puisqu'on est crû perfide en plaignant tes malheurs ! . . .

Adieu , Prince ; j'excuse un soupçon qui m'offense :

C'est ainsi que Macduf prouve son innocence.
Si vous étiez heureux . . . si vous n'étiez mon Roi ? . . .

MALCOLME.

Arrête : je rougis , de soupçonner ta foi :
Quiconque a du courage , est rarement perfide ;

Et ton Prince applaudit au transport qui te guide :

Il eût déjà fait plus , s'il le partageoit moins !
Il aime son pays ces pleurs t'en font témoins !
Rien n'auroit arrêté son courroux légitime ,
Et dès long-tems Macbeth eût été sa victime :

L'Angleterre à mes vœux , joignoit dix mille bras

Mais , pourquoi de leur joug affranchir mes Etats ?

ACTE IV. 482

Pourquoi chasser du Trône un tyran qu'on
abhorre,

Pour y placer un Roi plus détestable encore,

MACDUF.

Qu'entends-je?... Quel est-il ?

MALCOLME.

Tu le vois.

MACDUF.

Juste Ciel!...

MALCOLME.

Oui, des humains, en moi, vois le plus
criminel! *

Pour prix de ta vertu, lis enfin dans une ame,
Que n'échauffa jamais une innocente flâme ?
Qui du crime, en naissant, a succé le poison,
Docile à l'imposture, & sourde à la raison;
Que blesse l'équité, que l'injustice flatte,
Insensible aux remords, avec plaisir ingrate,
Sanguinaire par goût, bravant l'iniquité,
Et dans le crime seul cherchant la volupté :
Tel est Malcolme !

* Cette conférence de Malcolme avec Mac-
duf, est tirée des anciennes Chroniques d'E-
cosse. Shakespeare n'y a presque rien changé.
J'ai été forcé de l'abrégé beaucoup, & d'y faire
des changemens dans les détails, & que je tiens
pour funestes aux Traducteurs.

MACBETH,
MACDUF.

Ciel !

MALCOLME.

Si depuis mon enfance ,
L'Ecoffe des vertus vit en moi l'apparence ,
C'est un crime de plus ; & ce voile trompeur ;
De mon ame , ses yeux , déroboit la noir-
ceur :

J'attendois , que la mort d'un trop vertueux
pere ,

Ouvrît à mes forfaits une libre carrière !

MACDUF.

Quoi, Seigneur, se peut-il?... Mais non,
n'espérez pas

Que je soupçonne en vous des sentimens si
bas !...

J'ignore vos desseins ; mais quels qu'ils puis-
sent être ,

Dans le fils de mon Roi, je vois toujours mon
maître ;

Et, détournant les yeux de cet affreux portrait,
Mon cœur, en gémissant, n'est pas moins son
sujet !

Oui, vous pourriez encor vous peindre plus
coupable ,

Seigneur, sans m'interdire un espoir favorable :

ACTE IV. 485

Qui connoît ses défauts , n'est jamais sans
vertus ;

Mais vous les avouez, & je ne les crains plus!.

Venez, Prince! venez, l'Ecosse vous appelle :

Ma voix, de sa douleur, est l'organe fidelle.

Qui peut vanger un pere, & rendre un peuple
heureux ,

Aux yeux de l'univers est assez vertueux.

MALCOLM E.

Tu me flattes, Macduf! & toi-même peut-
être ?

Pour la dernière fois, apprens à me connoître.

Mon cœur, à ses remords, n'a rien à reprocher :

Si je pouvois rougir, je sçaurois me cacher :

Ma voix, du repentir, ignore le langage.

Animé par la haine, ou guidé par la rage,

Fléau de l'innocence, & de l'humanité,

Je cède à mon penchant, & j'en fais vanité.

Si Macbeth m'égaloit, si de meurtres avide,

Son cœur, comme le mien, respiroit l'homie-
cide ;

S'il étonnoit mes yeux, par de nouveaux for-
faits :

Alors, moins pénétré des maux de ses sujets,

Qu'envieux de son sort, & jaloux de sa gloire,

J'irois à ce tyran disputer la victoire ;

486 M A C B E T H ,

Et Malcolm vainqueur, ne se croiroit heu-
reux ,

Qu'après s'être rendu cent fois plus odieux !

M A C D U F.

Malheureuse patrie !... Ah , Seigneur !...

M A L C O L M E.

Si ton zèle ,

Croit que Malcolm encor soit un Roi digne
d'elle ,

Tu peux parler , Macduf ?... Mais , d'où naît
ton effroi ?

Dans le fils de Duncan , ne vois-tu plus ton
Roi ?

M A C D U F.

Qui ?... Toi , barbare ?... Ciel !

M A L C O L M E.

Acheve, ose poursuivre :

Suis-je indigne du trône ?

M A C D U F.

Et même encor de vivre !... ?

Si ton nom, si ton sang ne retenoit ma main ?..

M A L C O L M E.

C'est où je t'attendois Viens , je t'ouvre
mon sein !

Respectable sujet d'un trop malheureux mai-
tre ,

ACTE IV. 487

Pardonne si mon cœur a pû te méconnoître
Pardonne à mes soupçons : je voulois t'é-
prouver...

Je cherchois un ami : je viens de le trouver !

Malcolme assure Macduf de toute sa confiance. Il n'a osé la lui donner qu'après cette épreuve, parce que Macbeth lui a déjà envoyé plusieurs Emissaires, qui ont tenté de l'attirer hors de l'Angleterre, pour le livrer au pouvoir du tyran. Le jeune Prince déteste l'idée même des crimes, & des sentimens qu'il s'est imputés : c'est le premier mensonge qu'il se soit jamais permis ; mais il a cru pouvoir faire ce sacrifice, au soin de sa sûreté. Il apprend enfin à Macduf, que le Roi d'Angleterre lui donne dix mille hommes, sous les ordres du vieux Seyward, pour aller combattre l'usurpateur... Macduf est si surpris de tout ce qu'il veint d'entendre, qu'il a peine à se remettre de son trouble.



 SCENE V.

Les mêmes Acteurs. UN MEDECIN.

LE Médecin leur apprend, que le saint Roi Edouard va partir, & que la porte du Palais est environnée de malades qui n'espèrent d'autre guérison de leurs maux, que de l'atouchement miraculeux de ce pieux Monarque. Cette nouvelle étonne Macduf. Malcolme lui fait le détail d'une maladie épidémique qui ravageoit alors l'Angleterre, & contre laquelle tous les secours humains étoient infructueux. Les seules prières du Roi Edouard en ont arrêté les progrès, & le peuple court en foule au devant de ce Monarque, qui les guérit sur le champ.

SCENE VI.

MALCOLME, MACDUF, ROSSE.

CE dernier arrive d'Ecosse. Il fait un tableau touchant des calamités de ce Royaume, & des cruautés de Macbeth. Macduf demande avec empressement des nouvelles de son épouse & de ses enfans. Rosse cherche à éluder cette question, en les pressant de partir pour l'Ecosse, où tout jusqu'aux femmes

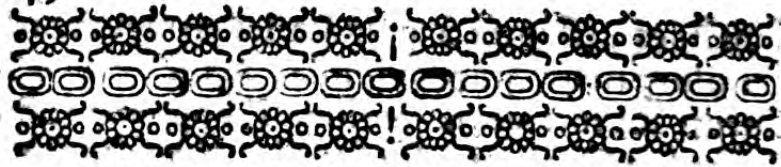
ACTE IV. 489

mêmes , est prêt à prendre les armes contre l'usurpateur. Macduf insiste , & veut être instruit du sort de sa famille. Il apprend enfin que son Château a été surpris , & que sa femme & ses enfans ont été inhumainement massacrés. Macduf est pénétré d'horreur , & n'a pas la force de se plaindre . . Malcolme tente de le consoler ... » Hélas, (répond Macduf) » vous n'avez point d'enfans !...

Macduf, après avoir laissé échapper les regrets les plus tendres ne songe plus qu'à la vengeance. Il jure la mort du tyran .. » Al- » lons trouver le Roi Edouard (dit Malcol- » me ,) notre armée est prête ; partons , &c.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

UN MEDECIN, UNE SUIVANTE
DE LA REINE.

LA Suivante apprend au Médecin de la Reine qui est malade, que cette Princesse se lève toutes les nuits depuis que Macbeth est parti pour l'Armée; qu'elle s'habille, qu'elle passe dans son cabinet où elle écrit & cache des lettres, le tout sans jamais s'éveiller. Le Médecin étonné interroge la Suivante, & lui demande si toutes ces démarches de la Reine ne sont accompagnées d'aucuns discours.... Dans ce moment la Reine paroît en deshabilité, avec un flambeau à la main, & endormie. Son agitation est extrême: il semble, par ses gestes, qu'elle se lave les mains; & la Suivante apprend au Médecin que c'est l'occupation ordinaire de la malade pendant son sommeil. La Reine parle, & le désordre de ses discours prouve celui qui régné dans son ame. Ce sont des regrets, des remords & des reproches à son mari d'être trop effrayé des suites d'un crime inconnu. Elle en

dit bien-tôt assez , pour instruire le Médecin , & la Suivante , de tout ce qu'elle croit n'être connu que de Macbeth , & d'elle-même ; & après quelques soupirs mêlés de larmes , elle retourne dans son appartement. Le Médecin épouvanté recommande à la Suivante , de ne pas perdre sa Maîtresse de vue. Il fait de profondes réflexions sur une pareille maladie , dont il avoue que la guérison est au dessus de sa capacité. Il congédie la Suivante , en l'exhortant à la discrétion ; & il sort en se la recommandant à lui-même.

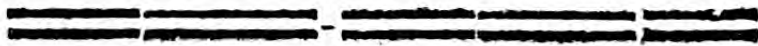
S C E N E II.

*Le Théâtre représente un Camp ,
& une Forêt dans l'éloignement.*

MENTETH, CATHNESS, AN-
GUS, LENOX, SOLDATS, &c.

C Es Seigneurs apprennent au Spectateur ; par leur conversation , que c'est l'armée Angloise commandée par Malcolme , Seyward, & Macduf , dont on apperçoit le Camp , au bord de la Forêt de Birnam. Ils ont abandonné le parti du Tyran , pour aller offrir leur bras à Malcome , qu'ils regardent comme leur seul légitime Souverain : tandis que Macbeth , abandonné & furieux , vient de se rec-

fermer dans la ville de Dunfinane , qu'il fait fortifier. Lenox les invite à ne pas perdre de tems , & à marcher au plutôt vers l'armée de Malcolme.



SCENE III.

Le Théâtre représente la Ville de Dunfinane.

MACBETH, UN MEDECIN. *Plusieurs Courtisans & Messagers.*

M Acheth, transporté de rage, ne veut plus entendre les rapports qu'on vient lui faire, de la défection des Seigneurs Ecoissois. Son cœur est inaccessible à la crainte, à moins qu'on ne vienne lui dire que la forêt de Birnam s'avance vers Dunfinane. » Et quand je verrois ce prodige (ajoute-t-il) qu'aurois-je à craindre encore ?

Qui ? Malcolme ? Un enfant troubleroit-il mon ame ?

Et fut-il un héros, n'est-il pas né de femme ?

Lâches Thanés, fuyez, trahissez votre Roi :

Seul contre tous, Macbeth ne connoît point l'effroi !

Le tyran s'emporte contre un nouveau Messager, qui lui apprend que les Anglois s'avancent, au nombre de dix mille hommes; & il le chasse. Cependant son intrépidité diminue, & fait place à quelques mouvemens de terreur.

Je cache en vain les maux dont mon ame est atteinte ;

Macbeth a trop vécu, dès qu'il connoît la crainte ! . . .

Qu'on appelle Seyton . . . Dans le crime en dormi,

J'étois un Roi puissant ! je n'ai pas un ami !

Un mortel vertueux, du moins dans sa vieillesse,

D'une épouse, d'un fils. éprouve la tendresse :
L'honneur, qui le guida, le rend cher à leurs yeux ;

S'il vécut sans éclat, du moins il meurt heureux !

Mais moi, funeste objet d'une horreur légitime,

Je lis dans tous les yeux, & la haine, & mon crime !

Seyton entre. Macbeth lui demande, si tout ce qu'on lui a dit de l'armée Angloise est véritable. Dès que Seyton lui a dit qu'oui, Macbeth demande son armure. Il ordonne aux Officiers de rassembler la Cavalerie, de faire

494 M A C B E T H ,
des courses dans le pays, & de pendre tous ceux
qui paroîtront effrayés, ou suspects.

Il interroge ensuite le Médecin, sur la maladie de la Reine. Le Médecin lui dit, qu'elle est plus malade d'esprit que de corps... » N'as-tu
» pas quelque antidote (répond Macbeth) qui
» puisse purger l'imagination des idées noires
» qui l'offusquent, & qui accablent le
» cœur par des souvenirs dont il gémit ? . . . »
Le malade, en ce cas, doit se guérir lui-même
(dit le Médecin.)

Macbeth l'insulte. Il se fait armer, en continuant la conversation avec le Médecin, & en donnant des marques du trouble de son esprit.

SCENE IV.

*Le Théâtre représente la Forêt de
Byrnam.*

MALCOLME, SEYWARD, MAC-
DUF, Le jeune SEYWARD,
MENTETH, CATHENSS, AN-
GUS, SOLDATS.

L'Armée passe au travers de la forêt. Malcolme ordonne aux soldats de couper chacun une branche d'arbre, & de la porter devant eux. » Cela cachera (dit-il) notre petit-

ACTE V. 495

» nombre aux ennemis , & mettra les espions
 » en défaut. Seyward dit, que l'usurpateur s'est
 » déterminé à soutenir le siège de Dunfinane.
 » Il a raison (répond Malcolme :) s'il avoit
 » voulu combattre en plaine, il auroit risqué
 » d'être abandonné par ses troupes, qui ne lui
 » obéissent que par force. » Macduf dit, qu'il
 faut laisser l'événement au sort, en mettant en
 usage tout ce que l'Art militaire peut suggérer
 pour le rendre heureux. L'armée traverse le
 Théâtre , & marche à Dunfinane.

SCENE V.

*Le Théâtre représente la Ville de
 Dunfinane.*

MACBETH, SEYTON, SOLDATS,
 Tambours, & Trompettes.

Macbeth fait planter son étendart sur la
 muraille. Il a confiance dans la force de
 la Ville , & du Château. Il se propose de faire
 périr l'armée de Malcolme par la famine, puis-
 que la désertion de ses soldats le met hors d'é-
 tat de livrer bataille.

On entend les cris de plusieurs femmes. Sey-
 ton en est épouvanté. » J'ai vû le tems (dit
 » Macbeth) que j'étois aussi timide que toi ;
 » mais mon ame s'est tellement endurcie, que
 » les idées les plus sanglantes, & les visions les

» plus terribles , ne peuvent l'ébranler !...
 » Qu'on sçache , cependant la cause de ces
 » cris.

On lui annonce que la Reine vient de mourir. Macbeth dit , qu'elle auroit dû attendre pour mourir qu'on eût le loisir de la regretter. Il moralise sur la vie humaine, qu'il compare à un flambeau peu durable, à une ombre ambulante ; & enfin à un pauvre Comédien, qui après s'être enorgueilli pendant quelques heures sur le Théâtre (charmé de la richesse de ses habits) est abandonné de tout le monde , dès qu'il n'a plus rien à dire , &c.

Un Messager lui apprend, en tremblant, qu'il croit voit la forêt de Birnam s'approcher de la Ville. Macbeth l'accuse d'imposture, & le maltraite. Le Messager insiste, & dit au Roi, qu'il peut se convaincre par ses propres yeux de la réalité de ce prodige.

Macbeth jure qu'il le fera pendre, s'il lui en impose. Il est pourtant frappé de cette nouvelle , & il craint que l'oracle des Sorcieres ne renferme quelque sens caché qu'il ne peut pénétrer. Il ordonne qu'on prenne les armes, & qu'on sorte de la Ville. » Si ce que je crains
 » est vrai (dit il) il n'est point question de
 » fuir, & encore moins de rester dans la Ville.

La clarté du soleil commence à me déplaire,
 Il offusque mes yeux du feu de sa lumière ;
 Et content de mon sort , je mourrois sans
 effroi,
 Si la Terre , & les Cieux , périssent avec
 moi !

Il fait sonner l'allarme dans la Ville , & il
 fort désespéré.

SCENE VI.

*On voit l'Armée Angloise devant
 la Ville de Dunfinane.*

MALCOLME, SEYWARD, MAC-
 DUF , & des Soldats portant de
 branches d'arbres.

M Alcolme fait faire alte , & ordonne à
 ses Soldats de se montrer à découvert.
 Il charge Seyward & son fils de la premiere
 attaque , en se réservant d'agir ailleurs avec
 Macduf. Seyward part , en encourageant ses
 Troupes , qui le suivent avec ardeur. Malcol-
 me & Macduf sortent de l'autre côté , en
 criant , que la trompette sonne , que le tam-
 bour se fasse entendre ; & que ces bruyans fou-
 riers de la mort portent l'effroi dans l'ame de
 nos ennemis !

On entend un grand bruit de guerre. Mac-
 beth paroît seul. » Je voudrois fuir en vain
 » (dit il) je me sens arrêté ici , comme un
 » ours attaché à un poteau , qu'on fait com-
 » battre malgré lui !... Où est celui , qui n'est
 » point né de femme ? qu'il vienne : c'est lui
 » seul que je crains !

498 M A C B E T H ,
LE JEUNE SEYWARD, *entre.*

Quel est ton nom ?

M A C B E T H .

Il te feroit frémir.

LE JEUNE SEYWARD.

Non , dût l'Enfer n'en point avoir de
plus formidable , parle ?

M A C B E T H .

Tu vois Macbeth.

LE JEUNE SEYWARD.

Ciel !.. En effet , l'Enfer n'eut jamais
de nom plus odieux !

M A C B E T H .

Ni de plus redoutable pour toi.

LE JEUNE SEYWARD.

Tu vas voir le contraire , Tyran ! la
preuve en est dans mon épée.

Ils combattent. Macbeth est vainqueur.

» Tu étois né de femme (dit-il) & tes pa-
» reils ne peuvent rien sur moi. Il sort.

M A C D U F *entre.*

Quel bruit viens-je d'entendre ? Est-
ce toi , Macbeth ? parois tyran ! pour
appaïser les manes irritées de mes en-
fans & de ma femme , c'est de ma main
qu'il faut que tu périsses ! Mon bras
dédaigne de se fouiller dans le sang des
malheureux soldats que tu forces de

te suivre. C'est toi seul que je cherche : ton sang détestable doit seul rougir aujourd'hui mon épée ! Tu devrois être ici ?... Le bruit que j'ai entendu sembloit t'annoncer . . . Fortune , fais que je le trouve ! c'est l'unique faveur , que Macduf te demande !

Il sort. Malcolm & Seyward paroissent. Le Château est rendu. Tout est contre l'usurpateur. La bataille est presque gagnée. Les soldats de Macbeth ont épargné Malcolm dans le combat. Seyward invite ce Prince à entrer dans le Château.

SCENE VII.

MACBETH, MACDUF.

MACBETH.

Puisque tout est perdu, qu'ai-je besoin de jouer, ici le Héros Romain ? Vivons plutôt, pour immoler encore quelques ennemis dignes de ma fureur.

MACDUF.

Viens, monstre ! Je t'en offre un.

MACBETH,
MACBETH.

Tu es le seul que j'aie évité de rencontrer ... Va-t-en ? Mon ame n'est déjà que trop surchargée du sang des tiens !

MACDUF.

Je suis muet pour toi. Ce glaive seul doit te répondre, exécration homicide ! défens-toi ... *

MACBETH.

Tu vois que tes coups sont perdus ? Cesse malheureux : Ne me forces point à te tuer. Je suis aussi invulnérable que l'air ; & nul mortel, né de femme, ne peut avec succès attenter à ma vie.

MACDUF.

Qu'entends-tu ? ... Eh bien, le charme cesse, tu vas périr ! Macduf n'est point né de femme. C'est par violence qu'il fut tiré du sein de sa mere : elle étoit morte.

MACBETH.

Ah, périsse la langue, qui m'a déçû ! malheur à ceux, qui ajouteront foi à ces oracles perfides ! ils sont vrais pour l'oreille, & faux pour notre espoir ! non, c'en est fait ; je ne combattrai point contre toi.

* Ils se battent.

ACTE V. 501
MACDUF.

Rends-toi donc , scélérat ! vis , pour être montré au peuple comme un animal féroce ; & qu'on lise sur la porte de ton cachot , *c'est ici qu'on voit le Tyran !*

MACBETH.

Ce supplice est pour moi plus affreux que la mort. Non : Quoique j'aie vû marcher la forêt de Birnam , quoique tu prétendes n'être pas né de femme , mon courage subsiste encore !.. Viens , Macduf : ose m'attaquer. Que celui des deux qui demandera grace , soit indigne de l'obtenir. *

* Ils sortent en combattant.



SCENE VIII.

& dernière.

On entend battre la retraite. Un instant après, Malcolme, Seyward, Rosse, & plusieurs Thanes arrivent au bruit des fanfarres.

MAlcolme a remporté une victoire complète. Il est cependant inquiet de ne pas voir Macduf, ni le jeune Seyward. Rosse leur apprend que ce dernier a été tué. Le vieux Seyward reçoit cette nouvelle en héros. Il demande seulement en quel endroit du corps son fils a été blessé; & dès qu'il sçait que c'est au front: » eussai-je cent fils (dit-il) s'ils périssoient » ainsi, leur mort me seroit chère!

Macduf arrive avec la tête de Macbeth à la main. Il salue Malcolme, en qualité de Roi d'Ecosse. Tous les Seigneurs en font de même, au bruit des tambours & des trompettes. Malcolme les remercie. Il change le nom de Thane, en celui de Comte. Il ordonne que tous les exilés soient rappelés, que les prisons soient ouvertes, & que tous les maux qu'a fait le Tyrان soient réparés. Il invite enfin tous les Seigneurs à venir à Scone pour son couronnement.

Fin du Tome second.

